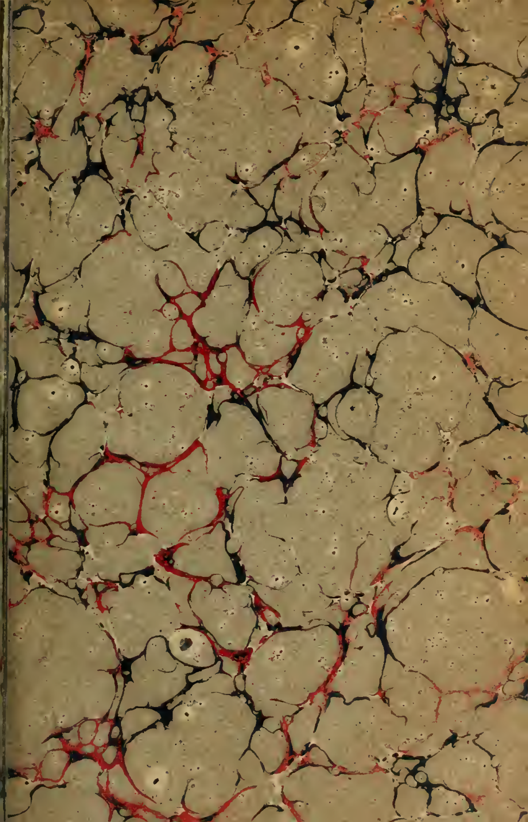



DEDONCKER FRÈRES
RELIEURS
99, rue Van Aa 99
IXELLES



MUSE POPULAIRE

PIERRE DUPONT

CHANTS ET POÉSIES

Les Bœufs.
Les Louis d'or.
Le Chant des Paysans.
La Mère Jeanne.
Les Fraises.
Belzébuth.

La Vigne.
La Véronique.
Le Chant des Ouvriers.
Le Chant des Soldats.
Le Sauvage.
Etc., etc.

SIXIÈME ÉDITION.

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES
6, rue des Saints Pères, et Palais-Royal 215

18[illegible]


LIBRARY
NOV 2
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE.

—o—

Je puis enfin mettre dans la main du lecteur un recueil de ces ballades, vilanelles, chants patriotiques, légendes et chansons * dont jusqu'à ce jour on n'a vu que des bribes ou entendu que de vagues refrains, de l'atelier à la charrue, du forum au chaume rustique.

* La musique de ces chants se trouvera dans l'édition des chansons de P. Dupont, illustrées, chez Martinon, rue du Coq Saint-Honoré, 4.

Chez : Brullé, passage des Panoramas, pour *les Paysans ;*

Schonenberger, boulevard Montmartre, pour *les Paysannes* et autres fantaisies ;

Cassanet, 25, rue des Gravilliers, pour les chants politiques ;

Et chez divers Éditeurs de musique et de librairie.

Pour me servir d'une image connue, cette lyre a trois cordes distinctes dont l'une rend le son simple, l'autre une note plaintive et pensive, la troisième un accord vibrant et presque guerrier.

Cela définit :

Le genre rustique où les types vivent par eux-mêmes et n'expriment pas spécialement la pensée de l'auteur : *Les Bœufs*, *la Vigne*, *la Mère Jeanne*, etc.;

Les chants philosophiques et les légendes où l'auteur hasarde sa pensée et son sentiment : *Le Sauvage*, *Belzébuth*, *la Comtesse Marguerite*, etc.;

Enfin, les chants patriotiques où il détermine son action et se mêle aux choses de son temps.

La voix populaire ajoutait son prestige à

cette poésie qui semblera décolorée et froide sur ces pages muettes. Le jugement en sera plus froid, et le lecteur, sinon l'auteur, en retirera plus de profit.

Les louanges et les attaques vont se trouver honteuses, car il y a eu exagération de part et d'autre, comme dans tout ce qui touche à la politique. Au fond, on reconnaîtra un homme sincère, un poursuivant de la muse que ses dédains n'ont jamais rebuté, un amant de la vérité comme du beau; et, si les rêves du poëte descendent parfois à une réalité criante, on se demandera tout bas s'il y avait lieu de chanter les vieux partis et s'il n'était pas du devoir d'un Français de seconder le mouvement qui doit conserver à la France son initiative et assurer dans le monde le triomphe de la vérité.

Ce recueil se lie aux choses du temps où

nous vivons : l'auteur s'en est inspiré et les avait pressenties. On verra, sous la date 1846 et de 1847, des vers qui ne jurent point avec ceux de 1848 à 1851. *Le chant des ouvriers*, *le Sauvage*, *Belzébuth*, *le Chant des nations* et d'autres du même genre, ont précédé la Révolution de février. C'est une réponse à ceux qui prétendent qu'elle fut une surprise. L'esprit nouveau couvait dans les masses, et on retrouve partout ces prévisions, depuis les *Chants du crépuscule* jusqu'à l'*Histoire des Girondins ;* depuis les *Affaires de Rome* de Lamennais, et sa fameuse citation de Chateaubriand qui termine le livre; depuis le *Livre de la propriété* et la *Revue sociale*, jusqu'aux discours et aux interruptions des deux chambres. Le *Moniteur* de cette époque est plein de confidences et d'aveux.

Février 1848 n'a été qu'une conséquence

hâtée et dénouée par ceux mêmes qui l'attaquent aujourd'hui.

Mais comment un faiseur d'idylles a-t-il pu entendre ces bruits sourds, et quel rapport établir entre la ballade des *Bœufs* et ces préoccupations sérieuses? Les pâtres sont tous un peu sorciers. La vue de l'eau et des bois laisse leur esprit calme; l'intérêt ne l'obscurcit pas, et, avec ce hochement de tête que vous savez, ils vous disent leur avis des choses publiques aussi finement qu'un homme d'État. D'instinct, sachant que le peuple est le dépositaire du droit et des destinées, ils jugent, aux façons dont on use envers lui, si une crise est imminente ou lointaine, et leurs pressentiments ne les trompent guère.

Faut-il conclure de là que ces vers font suite aux centuries de Nostradamus? Qu'on prenne

la chose comme on voudra ; mais, à coup sûr, que le peuple chante bien ou mal, que ses poëtes riment à tort et à travers, que ses tribuns ou ses Philosophes se disputent à ne plus s'entendre, que ses défenseurs le compromettent ; le progrès n'en fera pas une étape de moins, et la vérité se dégagera de ce chaos.

Les hommes simples et forts, ceux qui travaillent et qui font vivre sont entrés dans la cité et ont constaté leur droit à la vie morale et intellectuelle. Le mot de tyran devient ridicule parce que la chose ne se peut plus concevoir, et qu'elle est une monstruosité destinée à périr comme le mal.

Les muses sourient : après les cris de guerre, les peuples affranchis doivent se reposer dans l'harmonie.

La science crée et féconde : l'agriculture nourrira tous les hommes; l'industrie et l'économie générale faciliteront les rapports et rendront la vie plus douce. Les arts, qui tendent toujours à élever l'âme, relieront la terre au mouvement céleste. Ceux qu'on jugeait les plus grossiers entreront dans les théories comme des esprits purs. La *Genèse* dit que l'homme est fait à l'image de Dieu : n'est-il pas temps enfin que Dieu se manifeste dans l'homme, et que, par un effort suprême, nous résolvions le problème de notre destinée?

MUSE POPULAIRE.

Ne vous demandez pas ce qu'il fait quand il crie,
Et qu'on ne le voit plus, le triste solitaire;
Il s'épuise à marcher sans trêve devant lui,
Épiant si dans l'air quelque lueur a lui,
Écoutant tour à tour les forêts et la foule,
Méditant et cherchant à son idée un moule.

Il va, lorsque les bois, tordus par les autans,
Semblent de leurs soupirs appeler le printemps,
Chercher de noirs aspects et les plus sombres teintes,
Pour dire vos douleurs et colorer vos plaintes,
O cœurs qui désirez, las de tant de revers,
Saluer le printemps après vos longs hivers!
Quand la forêt verdoie et, plus hospitalière,
Rappelle des oiseaux la troupe familière;
Quand un souffle brûlant fait les plantes germer,
Les fleurs s'épanouir et les couples s'aimer,
Il va le long des prés où la génisse broute,
Le long de la rivière et sous la verte voûte

Que forment les tilleuls aux frênes mariés,
Étudier les tons charmants et variés
Qu'offre à ses yeux épris la divine palette ;
Afin que dans son vers cet éclat se reflète
Et que, vous y plaisant, vous lui disiez : Ami,
Allez souvent au bois où vous avez dormi ;
Allez au bord des flots, allez sous l'ombre épaisse,
Dans la grotte inspirée où vous rit la Déesse,
Y rêver de ces vers que dore le soleil,
Et ne hâtez pas trop pour nous votre réveil.
Voilà quel est son but, et s'il ne l'atteint guère,
C'est que pour ses soupirs la Muse trop sévère
En aime ailleurs, peut-être, un autre qui la fuit,
Et se plaît à lasser l'amant qui la poursuit.



LES BOEUFS.

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx.
C'est par leur soin qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien! j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid.
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux.

S'il me fallait les vendre,

J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien! j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

Ils sont forts comme un pressoir d'huile,
Ils sont doux comme des moutons;
Tous les ans, on vient de la ville
Les marchander dans nos cantons,
Pour les mener aux Tuileries,
Au mardi gras devant le roi,
Et puis les vendre aux Boucheries;
Je ne veux pas, ils sont à moi.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien! j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

Quand notre fille sera grande,
Si le fils de notre régent
En mariage la demande,
Je lui promets tout mon argent;
Mais si pour dot il veut qu'on donne
Les grands bœufs blancs marqués de roux;
Ma fille, laissons la couronne
Et ramenons les bœufs chez nous.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien! j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes beufs.

LE CHANT DES OUVRIERS.

(1846)

Nous dont la lampe, le matin,
Au clairon du coq se rallume,
Nous tous qu'un salaire incertain
Ramène avant l'aube à l'enclume
Nous qui des bras, des pieds, des mains,
De tout le corps luttons sans cesse,
Sans abriter nos lendemains
Contre le froid de la vieillesse,

Aimons-nous, et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons, (*ter*)
A l'indépendance du monde!

Nos bras, sans relâche tendus,
Aux flots jaloux, au sol avare,
Ravissent leurs trésors perdus,
Ce qui nourrit et ce qui pare :
Perles, diamants et métaux,
Fruit du coteau, grain de la plaine;
Pauvres moutons, quels bons manteaux
Il se tisse avec notre laine!

Aimons-nous, et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons, (*ter*)
A l'indépendance du monde!

Quel fruit tirons-nous des labeurs
Qui courbent nos maigres échines?
Où vont les flots de nos sueurs?
Nous ne sommes que des machines.
Nos Babels montent jusqu'au ciel,
La terre nous doit ses merveilles :
Dès qu'elles ont fini le miel,
Le maître chasse les abeilles.

Aimons-nous, et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons, (*ter*)
A l'indépendance du monde!

Au fils chétif d'un étranger
Nos femmes tendent leurs mamelles,
Et lui, plus tard, croit déroger
En daignant s'asseoir auprès d'elles;
De nos jours, le droit du seigneur
Pèse sur nous plus despotique :
Nos filles vendent leur honneur
Aux derniers courtauds de boutique.

Aimons-nous, et quand nous pouvons

Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons, (*ter*)
A l'indépendance du monde!

Mal vêtus, logés dans des trous,
Sous les combles, dans les décombres,
Nous vivons avec les hiboux
Et les larrons amis des ombres;
Cependant notre sang vermeil
Coule impétueux dans nos veines;
Nous nous plairions au grand soleil,
Et sous les rameaux verts des chênes.

Aimons-nous, et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons, (*ter*)
A l'indépendance du monde!

A chaque fois que par torrents
Notre sang coule sur le monde,
C'est toujours pour quelques tyrans
Que cette rosée est féconde;
Ménageons-le dorénavant,
L'amour est plus fort que la guerre;
En attendant qu'un meilleur vent
Souffle du ciel ou de la terre,

Aimons-nous, et quand nous pouvons

Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons, (*ter*)
A l'indépendance du monde!

LES SAPINS.

J'allais cueillir des fleurs dans la vallée,
Insouciant comme un papillon bleu,
A l'âge où l'âme à peine révélée
Se cherche encore et ne sait rien de Dieu.
Je composais avec amour ma gerbe,
Quand au détour du coteau l'aspect noir
De sapins verts couvrant un sol sans herbe,
Me fit prier ainsi sans le savoir :

Dieu d'harmonie et de beauté !
Par qui le sapin fut planté,
Par qui la bruyère est bénie,
J'adore ton génie
Dans sa simplicité.

Le sapin brave et l'hiver et l'orage,
Chaque printemps lui fait un éventail ;
Droite est sa flèche et vibrant son feuillage,
L'art grec s'y mêle au gothique travail ;

Ses blancs piliers, un souffle les balance
Sans plus d'effort que les simples roseaux :
Chœur végétal, symphonie, orgue immense
Qui darde au ciel d'innombrables tuyaux.

Dieu d'harmonie et de beauté!
Par qui le sapin fut planté,
Par qui la bruyère est bénie,
J'adore ton génie
Dans sa simplicité.

Les bûcherons, dont la hache est sonore,
Sapin géant, coupent tes bois légers,
Qui porteront du couchant à l'aurore
Hommes, bestiaux et produits échangés.
De ta résine on enduira tes planches,
Tu doubleras les caps sombres sans peur,
Tantôt voguant au gré des voiles blanches,
Tantôt poussé par l'ardente vapeur.

Dieu d'harmonie et de beauté!
Par qui le sapin fut planté,
Par qui la bruyère est bénie,
J'adore ton génie
Dans sa simplicité.

L'archet de Dieu règle votre cadence,
Musiciens rhythmés par l'aquilon.
Un jour des bals vous mènerez la danse
De l'orme agreste au splendide salon.
Vous traduirez des accents dont la flamme

Cherche des cœurs l'invisible chemin;
Aux violons vous donnerez une âme
Et vibrerez sous un archet humain.

Dieu d'harmonie et de beauté!
Par qui le sapin fut planté,
Par qui la bruyère est bénie,
J'adore ton génie
Dans sa simplicité.

Heureux sapins, vos solives légères
Font les chalets, construisent les hameaux
Dans vos taillis se cachent les bergères,
Et les buveurs dorment sous vos rameaux.
L'humanité par vos soins est servie,
Bois familiers, dans sa joie et son deuil;
Dans un berceau vous accueillez sa vie,
Et vous clouez ses morts dans le cercueil.

Dieu d'harmonie et de beauté!
Par qui le sapin fut planté,
Par qui la bruyère est bénie,
J'adore ton génie
Dans sa simplicité.

Arbres divins, respectés des tempêtes,
Vous inspirez le calme et ces douceurs
Qu'aime la foule aux vers de ses poëtes,
Et qu'Apollon enseignait aux neuf sœurs.
Quand au hasard la sagesse infinie
Éclaire un front, c'est à l'ombre des bois;

Reviens, Orphée, y rêver l'harmonie ;
Viens, ô Lycurgue, y méditer des lois !

Dieu d'harmonie et de beauté!
Par qui le sapin fut planté,
Par qui la bruyère est bénie,
J'adore ton génie
Dans sa simplicité.

LA MÈRE JEANNE.

Dans la vie on ne reste guères
A l'âge riant des amours,
Les ans vont comme les rivières,
Et rien n'en peut barrer le cours.
Je ne suis plus la fille fraîche
Que l'on appelait Jeanneton ;
Le soleil a rougi la pêche,
Le rosier n'est plus en bouton.

Je suis la mère Jeanne
Et j'aime tous mes nourrissons,
Mon cochon, mon taureau, mon âne,
Vaches, poulets, filles, garçons,
Dindons, et j'aime leurs chansons,
Comme étant jeune paysanne } *bis.*
J'aimais la voix de mes pinsons. }

Quand j'étais encore jeunette,
Une autre ne posait pas mieux
Le papillon de sa cornette
Et le chignon de ses cheveux;
Maintenant c'est une autre affaire,
Il s'agit bien de coqueter;
Du jour qu'on est mère et fermière,
On a d'autres chiens à fouetter :

Je suis la mère Jeanne
Et j'aime tous mes nourrissons,
Mon cochon, mon taureau, mon âne,
Vaches, poulets, filles, garçons,
Dindons, et j'aime leurs chansons,
Comme étant jeune paysanne, } *bis.*
J'aimais la voix de mes pinsons.

C'est la moisson, c'est la vendange,
Les semailles, la fenaison :
C'est la lessive, et tout ça mange,
Tout ça boit plus que de raison.
Il faut qu'à tout je remédie,
Le bétail est ensorcelé,
Les enfants ont la maladie,
Cette nuit la vache a vêlé :

Je suis la mère Jeanne
Et j'aime tous mes nourrissons,
Mon cochon, mon taureau, mon âne,
Vaches, poulets, filles, garçons,
Dindons, et j'aime leurs chansons,

Comme étant jeune paysanne, } *bis.*
J'aimais la voix de mes pinsons.

Venez, poules à crête rouge,
Et mon beau coq tambour-major!
J'aime que tout ce monde bouge,
Je vois remuer mon trésor :
Ces marcassins, ce veau qui tette,
Ces cannetons qui vont nageant,
Cet agneau qui bêle à tue-tête,
C'est pour moi le bruit de l'argent :

Je suis la mère Jeanne
Et j'aime tous mes nourrissons,
Mon cochon, mon taureau, mon âne,
Vaches, poulets, filles, garçons,
Dindons, et j'aime leurs chansons,
Comme étant jeune paysanne, } *bis.*
J'aimais la voix de mes pinsons.

C'est qu'il en faut dans un ménage
De l'argent blanc, de l'or vaillant;
On n'en gagne pour son usage
Qu'en bien veillant et travaillant;
Par-dessus, votre homme se grise,
Et trébuche en rentrant au nid ;
On se bat, mais après la crise,
On s'embrasse et tout est fini :

Je suis la mère Jeanne
Et j'aime tous mes nourrissons,

Mon cochon, mon taureau, mon âne,
Vaches, poulets, filles, garçons,
Dindons, et j'aime leurs chansons,
Comme étant jeune paysanne, } *bis.*
J'aimais la voix de mes pinsons. }

MA VIGNE.

Cette côte à l'abri du vent,
Qui se chauffe au soleil levant
Comme un vert lézard, c'est ma vigne;
Le terrain en pierre à fusil
Résonne et fait feu sous l'outil;
Le plant descend en droite ligne
Du fin bourgeon qui fut planté
Par notre bisaïeul Noé :

Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas (*bis*) dans l'Angleterre. (*bis*)

Au printemps ma vigne en sa fleur,
D'une fillette a la pâleur;
L'été, c'est une fiancée
Qui fait craquer son corset vert;
A l'automne tout s'est ouvert :

C'est la vendange et la pressée;
En hiver, pendant son sommeil,
Son vin remplace le soleil.

Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas (*bis*) dans l'Angleterre. (*bis*)

J'aime ma vigne en vieux jaloux,
Gare à ceux qui font les yeux doux
Et voudraient caresser la belle;
Mon sel pince le maraudeur,
Mais ne touche pas au rôdeur,
Au sorcier noir qui fait la grêle;
Quand il s'empare d'un coteau,
C'est comme un loup dans un troupeau.

Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas (*bis*) dans l'Angleterre. (*bis*)

La cave où mon vin est serré
Est un vieux couvent effondré,
Voûté comme une vieille église;
Quand j'y descends je marche droit,
De mon vieux vin je bois un doigt,
Un doigt, deux doigts... et je me grise;
A moi le mur! et le pilier!
Je ne trouve plus l'escalier.

Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas (*bis*) dans l'Angleterre. (*bis*)

La vigne est un arbre divin;
La vigne est la mère du vin,
Respectons cette vieille mère,
La nourrice de cinq mille ans
Qui, pour endormir ses enfants,
Leur donne à téter dans un verre;
La vigne est mère des amours,
O ma Jeanne, buvons toujours!...

Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas (*bis*) dans l'Angleterre. (*bis*)

LE SAUVAGE.

(1846)



Un jour, lassé de vivre solitaire,
J'aventurai mes pas ambitieux
Sur les chemins qui sillonnent la terre
Et dont pas un n'aboutit jusqu'aux cieux;

Je visitai ce qu'on nomme une ville,
Repaire immense où l'homme, mon pareil,
Vit sans ombrage, à l'égal du reptile,
En des rochers calcinés au soleil.

Quand la nature verra-t-elle
Ses nombreux enfants réunis,
Troupe joyeuse et fraternelle,
Sous ses rameaux, dans ses doux nids!

Combien ton sort, ô frère! me chagrine,
Ta nourriture est vile, un air malsain
Râle brûlant dans ta sourde poitrine,
Où toujours dort quelque sombre dessein;
Le grand esprit qui me parle sur l'onde
Est moins pour toi qu'un morceau de métal,
Tu reconnais pour souverain du monde
L'or que je pêche en mon ruisseau natal.

Quand la nature verra-t-elle
Ses nombreux enfants réunis,
Troupe joyeuse et fraternelle,
Sous ses rameaux, dans ses doux nids!

L'amour en toi n'est qu'un instinct sauvage,
Errant sans but comme une feuille en l'air;
Aussi ta vie est un triste veuvage
Où le bonheur ne luit que par éclair.
Sais-tu qu'il faut, passager sur la terre,
Aimer à deux pour revivre après toi,

En outre aimer dans tout homme ton frère?
L'esprit nous dit : C'est là toute la loi.

Quand la nature verra-t-elle
Ses nombreux enfants réunis,
Troupe joyeuse et fraternelle,
Sous ses rameaux, dans ses doux nids!

La terre est grande et la séve bouillonne
En son flanc vaste au robuste contour,
Comme le vin fermente dans la tonne,
Comme en un cœur d'adolescent, l'amour :
Elle a du lin pour filer une tente
A tous ses fils, et des fruits savoureux
Pour ceux qui, las d'une trop longue attente,
En sont encore à s'égorger entre eux.

Quand la nature verra-t-elle
Ses nombreux enfants réunis,
Troupe joyeuse et fraternelle,
Sous ses rameaux, dans ses doux nids!

Le jour se lève et déchire la brume
Où notre globe était emmaillotté;
La vieille foi dans les cœurs se rallume,
Tous les esprits tendent à l'unité :
Le matelot sur les vagues hurlantes
Creuse tout droit son sillon vers le port,
Sans s'égarer aux étoiles filantes,
Les yeux fixés sur le pôle du Nord.

Quand la nature verra-t-elle

Ses nombreux enfants réunis,
Troupe joyeuse et fraternelle,
Sous ses rameaux, dans ses doux nids!

L'onde, la flamme et déjà l'atmosphère,
Coursiers ardents que leur joug fait hennir,
En un seul bond franchissant notre sphère,
Vont rapprocher ce splendide avenir.
Fils des cités, enfants des solitudes,
Ce jour serait demain, si nous voulions
Mettre en commun, vous rêveurs, vos études,
Et nous nos bras teints du sang des lions.

Quand la nature verra-t-elle
Ses nombreux enfants réunis,
Troupe joyeuse et fraternelle,
Sous ses rameaux, dans ses doux nids!

Car le temps vient d'oublier nos querelles,
La faim, la soif, la guerre et tous les maux;
Il faut entrer en des routes nouvelles,
Clairons en tête et mêlant nos drapeaux.
Couples aimants, couronnez-vous de roses:
Artistes saints, coupez le vert laurier,
Plus d'envieux et plus de fronts moroses;
Allons au ciel par l'amoureux sentier.

Quand la nature verra-t-elle
Ses nombreux enfants réunis,
Troupe joyeuse et fraternelle,
Sous ses rameaux, dans ses doux nids!

LA COMTESSE MARGUERITE.

La comtesse Marguerite,
Veuve du comte Raymond,
Languissait comme un ermite
Sur la crête d'un vieux mont;
Avec une seule suivante,
En un castel tout délabré,
Cent fois plus morte que vivante,
Triste comme un *miserere*.

Elle avait un oratoire,
Où le corps du trépassé,
Dans le vermeil et la moire
Splendidement enchâssé,
Au cœur brûlant de la comtesse,
Dont le nom pieux nous resta,
Entretenait une tristesse
Pareille aux lampes de Vesta.

Par une nuit de décembre,
En revenant de prier,
Elle mangeait dans sa chambre
Quelques fruits de son fruitier;
La suivante vint effarée

Dire : on frappe à l'huis du château ;
Et soudain paraît à l'entrée
Un cavalier dans son manteau.

Il entre avec courtoisie ;
Il pleut de ses cheveux blonds
Le parfum de l'ambroisie
Et des fleurs de nos vallons :
Sa barbe fourchue est frisée,
Et l'émail de ses blanches dents
Éclate en sa bouche rosée,
Son front et ses yeux sont ardents.

Près de la veuve il prend place ;
Étale son bleu pourpoint,
Et, pour rompre enfin la glace,
Frappant la table du poing :
La collation est frugale,
Dit-il avec joyeuse humeur ;
Il faut ici qu'on me régale :
J'ai grand'faim et suis grand seigneur.

Lors, la triste châtelaine,
Répondit au cavalier :
Seigneur, si ma bourse est pleine,
Je n'ai rien en mon cellier ;
Je n'ai rien plus en mon office ;
Je suis veuve, que voulez-vous ?
Prenez mon or en sacrifice,
Laissez-moi pleurer mon époux.

Monseigneur, de la cassette,
En souriant, prend la clé,
L'attache à son aiguillette,
Et soudain, ensorcelé,
Le castel n'est plus qu'une salle
Où, parmi les fleurs et le fruit,
Un festin somptueux s'étale,
Le jour s'allume en plein minuit.

Il entre de pauvres hères
Qui se hâtent à manger;
Madame, ce sont vos frères,
Reprend le bel étranger.
Et comme son œil plein de flamme
Troublait Marguerite en secret :
« Ne craignez rien! dit-il, madame,
» Je suis Jésus de Nazareth. »

LE CHIEN DE BERGER.

J'aime mon chien, un bon gardien,
Qui mange peu, travaille bien,
Plus fin que le garde champêtre;
Quand mes moutons je mène paître,
Du loup je ne redoute rien,

Avec mon chien, mon bon gardien,
Finaud, mon chien!

Toujours crotté, sans goût ni grâce,
Finaud n'est pas trop déplaisant,
Il a la queue en cor de chasse,
Les yeux brillants du ver luisant;
Ses crocs sont prêts, son poil de chèvre
Se dresse dru comme des clous,
Dès qu'il sent la trace du lièvre,
Dès qu'il sent la trace des loups.

J'aime mon chien, un bon gardien,
Qui mange peu, travaille bien,
Plus fin que le garde champêtre;
Quand mes moutons je mène paître,
Du loup je ne redoute rien,
Avec mon chien, mon bon gardien,
Finaud, mon chien!

Il entend la brebis qui bêle,
Au loin il court la rallier;
Il joue avec la blanche agnèle,
Il lutte avec le vieux bélier;
Quand je siffle ou quand je fais signe
Il se donne du mouvement,
Comme un sergent qui range en ligne
Les conscrits de son régiment.

J'aime mon chien, un bon gardien,

Qui mange peu, travaille bien,
Plus fin que le garde champêtre;
Quand mes moutons je mene paître,
Du loup je ne redoute rien,
Avec mon chien, mon bon gardien,
Finaud, mon chien!

Depuis dix ans à mon service,
Finaud est bon, il est très-bon;
Je ne lui connais pas de vice,
Il ne prend ni lard ni jambon;
Il ne touche pas au fromage,
Non plus qu'au lait de mes brebis;
Il ne dépense à mon ménage
Que de l'eau claire et du pain bis.

J'aime mon chien, un bon gardien,
Qui mange peu, travaille bien,
Plus fin que le garde champêtre;
Quand mes moutons je mène paître,
Du loup je ne redoute rien,
Avec mon chien, mon bon gardien,
Finaud, mon chien!

Un jour près d'une fondrière,
Jeanne, en conduisant son troupeau,
Dégringola dans la rivière,
Finaud la repêcha dans l'eau
Et moi j'aurai la récompense,
Jeanne me prend pour épouseur.

C'est tout de même vrai, j'y pense,
Que les chiens n'ont pas de bonheur !

J'aime mon chien, un bon gardien,
Qui mange peu, travaille bien,
Plus fin que le garde champêtre;
Quand mes moutons je mène paître,
Du loup je ne redoute rien,
Avec mon chien, mon bon gardien,
Finaud, mon chien !

BELZÉBUTH.

(1847)

Un pèlerin de vingt ans, beau, mais triste,
Le front baissé, le bâton à la main,
Marchait dans l'or, la pourpre et l'améthyste,
Dont le couchant inondait le chemin;
Il méditait sur l'humaine souffrance
Dont son cœur jeune avait connu le poids,
Et de sa plainte ou de son espérance,
L'écho lassé murmurait dans le bois :

Le monde subit la torture
D'un pouvoir infernal :
Le Bien est l'esclave du Mal.

Et cependant la clémente nature
Parle d'amour à toute créature
De la montagne au fond du val.

Sur un cheval aux prunelles sanglantes,
Noir et brillant d'écarlate et d'or pur,
Un homme passe, aux mains étincelantes,
Au manteau sombre, au regard fauve et sûr;
Comme un torrent se creuse une ravine,
Un grand chagrin a sillonné son front :
«Allons, dit-il au piéton qui chemine,
» Viens avec moi, monte en croupe et sois prompt.»

Le monde subit la torture
D'un pouvoir infernal :
Le Bien est l'esclave du Mal.
Et cependant la clémente nature
Parle d'amour à toute créature
De la montagne au fond du val.

Le beau rêveur enfourche la monture,
A demi mort, sans parler, sans rien voir,
Et les voilà partis à l'aventure,
L'éperon d'or déchirant le flanc noir.
En un clin d'œil, d'un seul bond, d'une haleine,
Ils sont tous trois sur un sommet altier
Auprès de qui la terre est une plaine;
Il y verdoie en tout temps un pommier.

Le monde subit la torture
D'un pouvoir infernal :

Le Bien est l'esclave du Mal.
Et cependant la clémente nature
Parle d'amour à toute créature
De la montagne au fond du val.

« Mange du fruit, » dit l'homme au front superbe,
En attachant son cheval aux rameaux;
«Il est vermeil, mais n'est-il point acerbe?
»C'est d'un pommier que viennent tous nos maux.»
Le cavalier siffla dans ses dents blanches,
Et d'un long rire effraya la hauteur;
Un vieux serpent fit sonner dans les branches
Sa froide écaille, et l'enfant eut grand'peur.

Le monde subit la torture
D'un pouvoir infernal :
Le Bien est l'esclave du Mal.
Et cependant la clémente nature
Parle d'amour à toute créature
De la montagne au fond du val.

« As-tu donc peur, dit une voix terrible,
» De Belzébuth, de l'ange foudroyé,
» Du vieux pommier, du Serpent de la Bible?
» C'est d'un enfant d'en paraître effrayé.
» Pour posséder ici-bas la puissance,
» Pour être un homme, il faut avoir touché
» Au fruit amer de l'arbre de science;
» Depuis Adam l'on y mord sans péché. »

Le monde subit la torture

D'un pouvoir infernal :
Le Bien est l'esclave du Mal.
Et cependant la clémente nature
Parle d'amour à toute créature
De la montagne au fond du val.

« Vois à tes pieds que chaque orgueil s'isole,
» Leur petit globe est tout bariolé ;
» Chacun vit clos dans sa triste alvéole,
» Comptant son or et les grains de son blé.
» Veux-tu leur sang et la fleur de leur race?
» Fais avec moi qu'ils restent divisés.
» Tous les plaisirs te suivront à la trace ;
» Prends un tronçon des vieux sceptres brisés. »

Le monde subit la torture
D'un pouvoir infernal :
Le Bien est l'esclave du Mal.
Et cependant la clémente nature
Parle d'amour à toute créature
De la montagne au fond du val.

« Je ne crois pas que vous teniez le monde, »
Reprit l'enfant d'un son de voix fort doux ;
Et de sa main traçant la mappemonde,
Il écrivit sur le pôle : « Aimez-vous ! »
Le cheval noir devint un blanc squelette,
Le vieux pommier croula sous un éclair ;
De Belzébuth la grande silhouette
En long serpent s'évanouit dans l'air.

Le monde échappe à la torture
Du pouvoir infernal :
Le Bien a terrassé le Mal ;
Et de son sein la clémente nature
Épand l'amour sur toute créature
De la montagne au fond du val.

LE CHANT DES SOLDATS.

(1848 - 1849)

Toute l'Europe est sous les armes,
C'est le dernier râle des rois :
Soldats, ne soyons point gendarmes,
Soutenons le peuple et ses droits.
Les Républiques, nos voisines,
De la France invoquent le nom ;
Que les Alpes soient des collines
Pour les chevaux et le canon. (*bis*)

Aux armes (*bis*), courons aux frontières !
Qu'on mette au bout de nos fusils
Les oppresseurs de tous pays,
Les poitrines des Radetzkis !
Les peuples sont pour nous des frères, (*ter*.)
Et les tyrans des ennemis.

Pour le soldat la palme est douce,
Quand le combat fut glorieux;
De Transnonain, de la Croix-Rousse,
Les cyprès nous sont odieux.
Quoi! pousser à la boucherie
Des frères comme des taureaux!
C'est faire pleurer la Patrie,
Et c'est avilir des héros. (*bis*)

Aux armes (*bis*), courons aux frontières!
Qu'on mette au bout de nos fusils
Les oppresseurs de tous pays,
Les poitrines des Radetzkis!
Les peuples sont pour nous des frères, (*ter*)
Et les tyrans des ennemis.

Sous le joug de la politique
Que d'affronts tout bas dévorés!
Nous pensions que la République
Nous aurait enfin délivrés.
Peuple! avec toi nous l'avions faite;
Te souvient-il de Février?
Ce ne fut point une défaite;
Nous t'avions cédé le laurier. (*bis*)

Aux armes (*bis*), courons aux frontières!
Qu'on mette au bout de nos fusils
Les oppresseurs de tous pays,
Les poitrines des Radetzkis!
Les peuples sont pour nous des frères, (*ter*)

Et les tyrans des ennemis.

Nous savons ce que nous prépare
Le tigre couronné du Nord ;
De carnage il n'est point avare,
Il tue un peuple quand il mord.
L'ordre qui règne à Varsovie,
Dans tout le Midi révolté,
Menace d'étouffer la vie
Et les germes de liberté. (*bis*)

Aux armes (*bis*), courons aux frontières !
Qu'on mette au bout de nos fusils
Les oppresseurs de tous pays,
Les poitrines des Radetzkis !
Les peuples sont pour nous des frères, (*ter*)
Et les tyrans des ennemis.

De Pesth à Rome les étapes
Seraient des bûchers de martyrs ;
Les Cosaques, hideux satrapes,
Assouviraient tous leurs désirs,
Sur l'or, sur le vin, sur les femmes ;
Dans l'orgie et dans les débris,
A travers le sang et les flammes,
Ils viendraient au cœur de Paris. (*bis*)

Aux armes (*bis*), courons aux frontières !
Qu'on mette au bout de nos fusils
Les oppresseurs de tous pays,
Les poitrines des Radetzkis !

Les peuples sont pour nous des frères, (*ter*)
Et les tyrans des ennemis.

Soldats, arrêtons cette horde!
Elle menace d'envahir,
Danube de sang qui déborde,
Tout le passé, tout l'avenir,
Canons, de vos gueules béantes
Refoulez la marche du Czar.
Baïonnettes intelligentes,
Formons à l'idée un rempart. (*bis*)

Aux armes (*bis*), courons aux frontières!
Qu'on mette au bout de nos fusils
Les oppresseurs de tous pays,
Les poitrines des Radetzkis!
Les peuples sont pour nous des frères, (*ter*)
Et les tyrans des ennemis.

Que la République française
Entraîne encor ses bataillons,
Au refrain de la Marseillaise,
A travers de rouges sillons.
Que la Victoire de son aile
Touche nos fronts, et, cette fois,
La République universelle
Aura balayé tous les rois. (*bis*)

Aux armes (*bis*), courons aux frontières!
Qu'on mette au bout de nos fusils
Les oppresseurs de tous pays,

Les poitrines des Radetzkis!
Les peuples sont pour nous des frères, *(ter)*
Et les tyrans des ennemis.

LE NOËL DES PAYSANS.

Noël! des étables aux granges,
Chantez vallons, dansez hauteurs!
Jésus descend, quitte ses anges,
Pour le bœuf, l'âne et les pasteurs.

En attendant la messe, on veille,
On babille, on chante un Noël;
Dans les récits de la plus vieille,
La jeune met son grain de sel.
Garçons joufflus, que l'on s'empresse,
Tout frais rasés, vêtus de drap;
Filles en blanc, vite à la messe,
Une étoile vous guidera.

Noël! des étables aux granges,
Chantez vallons, dansez hauteurs!
Jésus descend, quitte ses anges
Pour le bœuf, l'âne et les pasteurs.

Dig din don! l'église est jolie,
(Racontons ce que nous voyons),

De beaux habits toute remplie,
De cire blanche et de rayons.
Au fond, dans une niche en verre,
Dort sur la paille un doux Jésus :
Rois et bergers sont en prière,
L'âne et le bœuf soufflent dessus.

Noël! des étables aux granges,
Chantez vallons, dansez hauteurs!
Jésus descend, quitte ses anges
Pour le bœuf, l'âne et les pasteurs.

Quand à la file on communie,
L'orgue joue un air de hautbois;
Quand toute la messe est finie,
On s'éparpille dans les bois.
Il fait si doux! L'âme est contente,
J'entends un amoureux qui dit :
« Cette nuit le rossignol chante,
» La rose a fleuri cette nuit. »

Noël! des étables aux granges,
Chantez vallons, dansez hauteurs!
Jésus descend, quitte ses anges
Pour le bœuf, l'âne et les pasteurs.

Allons! rentrons, car il grésille,
Dit un vieillard en grelottant,
La bûche de Noël pétille
Et le réveillon nous attend,

Respectons la vieille coutume,
Mes beaux amoureux buvez frais,
Mangez le boudin quand il fume,
Vous vous embrasserez après.

Noël ! des étables aux granges,
Chantez vallons, dansez hauteurs !
Jésus descend, quitte ses anges
Pour le bœuf, l'âne et les pasteurs.

Jésus fait dans notre nuit noire,
Pauvres gens ! luire une clarté :
A sa santé nous devons boire,
Avec lui naît l'égalité.
Grands et puissants à mine altière
Donnez s'il vous plaît un regard
Au roi du ciel et de la terre,
Né sur la paille d'un hangar.

Noël ! des étables aux granges,
Chantez vallons, dansez hauteurs !
Jésus descend, quitte ses anges
Pour le bœuf, l'âne et les pasteurs.

LE CHANT DES TRANSPORTÉS.

(1849)

Pendant que sous la mer profonde
Les cachalots et le requin,
Ces écumeurs géants de l'onde,
Libres, dévorent le fretin,
Nous autres, cloués à la rive
Où la bourrasque a rejeté
Notre barque un instant rétive,
Nous pleurons notre liberté.

Et cependant, ô sainte République,
Quoique aujourd'hui de ton pain noir nourri,
Chacun de nous pour ta gloire eût péri
Et mourrait encor sans réplique;
Nous le jurons par l'Atlantique, *(ter)*
Par nos fers et par Saint-Merry.

Les goëlands à l'aile grise,
Les hirondelles de la mer,
A leurs petits, aux jours de brise,
Apprennent le chemin de l'air;
Nos enfants ont perdu leur guide,
Peut-être n'ont-ils plus d'abri,

Et la mère à leur bouche avide
Ne présente qu'un sein tari.

Et cependant, ô sainte République,
Quoique aujourd'hui de ton pain noir nourri,
Chacun de nous pour ta gloire eût péri
Et mourrait encor sans réplique;
Nous le jurons par l'Atlantique, (*ter*)
Par nos fers et par Saint-Merry.

Sous les yeux du fort, sur la grève
Quand nous errons le long du jour,
Nous berçant dans quelque doux rêve
Ou de République ou d'amour,
La vague des plages lointaines,
Apporte à notre simple écueil
Râles de morts et bruits de chaînes;
La démocratie est en deuil!

Et cependant, ô sainte République,
Quoique aujourd'hui de ton pain noir nourri,
Chacun de nous pour ta gloire eût péri
Et mourrait encor sans réplique;
Nous le jurons par l'Atlantique, (*ter*)
Par nos fers et par Saint-Merry.

Glaive rouge de la Hongrie,
Quel gant de fer t'aurait brisé?
Un homme, traître à sa patrie,
Aux pieds du Czar l'a déposé;

Au sultan demandez asile,
Kossuth et Bem au bras puissant :
Georgey, dans sa villa tranquille,
Boit et mange le prix du sang.

Et cependant, ô sainte République,
Quoique aujourd'hui de ton pain noir nourri,
Chacun de nous pour ta gloire eût péri
Et mourrait encor sans réplique;
Nous le jurons par l'Atlantique, (*ter*)
Par nos fers et par Saint-Merry.

Les obus ont forcé Venise,
Le sage Manin est banni;
Pardonnez-nous Rome soumise,
O Garibaldi, Mazzini!
Quand Jésus a dit à saint Pierre :
L'épée au fourreau doit dormir,
Pourquoi voyons-nous son vicaire
Et ses cardinaux la rougir?

Et cependant, ô sainte République,
Quoique aujourd'hui de ton pain noir nourri,
Chacun de nous pour ta gloire eût péri
Et mourrait encor sans réplique;
Nous le jurons par l'Atlantique, (*ter*)
Par nos fers et par Saint-Merry.

Il nous vient du pays de Bade,
De Doullens ou de Saint-Michel,

Tantôt des bruits de fusillade,
Tantôt des plaintes vers le ciel.
Chez le Turc et sur la Tamise
On cherche l'hospitalité;
Où donc est la terre promise,
Dieu d'amour et de liberté?

Et cependant, ô sainte République,
Quoique aujourd'hui de ton pain noir nourri,
Chacun de nous pour ta gloire eût péri
Et mourrait encor sans réplique;
Nous le jurons par l'Atlantique, (*ter*)
Par nos fers et par Saint-Merry.

MON BIEN-AIMÉ.

(1849)

Où t'en vas-tu, mon bien-aimé,
Pendant que je travaille et pleure,
Solitaire dans ma demeure
Comme un rossignol enfermé?

Tu fuis la ville, ardente arène
Que se disputent les partis;
Tu cherches la claire fontaine
Où boivent les myosotis;

Tu vas pleurer sur ta patrie (*bis*)
Et sur tes amis en prison,
Devant l'herbe de la prairie,
En face du grand horizon,
Tu vas pleurer sur ta patrie!

Où t'en vas-tu, mon bien-aimé,
Pendant que je travaille et pleure,
Solitaire dans ma demeure
Comme un rossignol enfermé?

Je te suis sur toutes les pentes,
Dans les ravins, sur les hauts lieux
Où tu gîtes, où tu serpentes,
Cachant ton cœur à tous les yeux.
Que ne suis-je brin d'herbe ou rose (*bis*)
Dans les jardins où je te vois,
Où le bel oiseau qui se pose
Pour te faire écouter sa voix :
Que ne suis-je brin d'herbe ou rose!

Où t'en vas-tu, mon bien-aimé,
Pendant que je travaille et pleure,
Solitaire dans ma demeure
Comme un rossignol enfermé?

Je ne crains pas qu'une autre grâce
Prenne en ses lacs ton cœur troublé;
Je sais pourquoi ton pied se lasse
A travers la vigne et le blé.
Tu vas implorer la nature, (*bis*)

Pour qu'elle donne chaque jour
A tous ses enfants la pâture,
La paix, le sommeil et l'amour :
Tu va implorer la nature.

Où t'en vas-tu, mon bien-aimé,
Pendant que je travaille et pleure,
Solitaire dans ma demeure
Comme un rossignol enfermé?

Entends-tu les accents du cuivre
Inviter les pâles humains
A se tuer, au lieu de vivre
Adonnés au travail des mains?
Oh! ne t'en va pas à la guerre (*bis*)
Pour y gagner des hochets d'or,
Ou bien que ce soit la dernière
Si tu devais te battre encor;
Oh! ne t'en va pas à la guerre!

Où t'en vas-tu, mon bien-aimé,
Pendant que je travaille et pleure,
Solitaire dans ma demeure
Comme un rossignol enfermé?

Viens plutôt quand la nuit sereine,
Semant dans l'air ses blancs pavots,
Assoupit dans ses cœurs la haine,
Près de moi goûter le repos.
Oh! rien qu'une heure, heure furtive, (*bis*)
Sur nous l'étoile veillera;

A l'aube, l'alouette active
Du sein des blés t'appellera :
Oh! rien qu'une heure, heure furtive.

Où t'en vas-tu, mon bien-aimé,
Pendant que je travaille et pleure,
Solitaire dans ma demeure
Comme un rossignol enfermé?

LE TISSERAND.

Des deux pieds battant mon métier,
Je tisse, et ma navette passe,
Elle siffle, passe et repasse,
Et je crois entendre crier
Une hirondelle dans l'espace.

Au chanvre, quand j'étais petit,
J'allais casser les chènevotes.
Tantôt je dénichais un nid,
Tantôt déchirais mes culottes :
C'était le beau temps du plaisir.
Le ciel depuis en fut avare.
En septembre on faisait rouir
Le chanvre dans la grande mare.

Des deux pieds battant mon métier,

Je tisse, et ma navette passe,
Elle siffle, passe et repasse,
Et je crois entendre crier
Une hirondelle dans l'espace.

Le chanvre aime le plat pays,
Les oiseaux sous sa verte ombrelle
Vont becqueter le chènevis :
Il a fleur mâle et fleur femelle.
De l'une on tire le gros fil
Pour le cordage et la voilure ;
L'autre fournit le plus subtil,
Pour toile fine et pour guipure.

Des deux pieds battant mon métier,
Je tisse, et ma navette passe,
Elle siffle, passe et repasse,
Et je crois entendre crier
Une hirondelle dans l'espace.

Quand l'hiver chasse les oiseaux,
A la veillée on vient en troupe ;
Les filles tournent leurs fuseaux
Et les garçons battent l'étoupe.
Chez un cordier, devenu grand,
J'ai tourné la roue à mon aise,
Et depuis je suis tisserand,
Et le serai tant qu'à Dieu plaise.

Des deux pieds battant mon métier,
Je tisse, et ma navette passe,

Elle siffle, passe et repasse,
Et je crois entendre crier
Une hirondelle dans l'espace.

Tendre une chaîne et l'ajuster
Étampé contre la poitrine,
Nouer ses fils et les compter,
C'est minutieux, j'imagine :
Au fond des caves, le travail
Est plus beau, la toile est moins raide;
On perd la vue à fin de bail,
Les lunettes sont un remède.

Des deux pieds battant mon métier,
Je tisse, et ma navette passe,
Elle siffle, passe et repasse,
Et je crois entendre crier
Une hirondelle dans l'espace.

Encor, si je tis ais en l'air,
Comme fait ma sœur l'araignée,
Sans ma lampe j'y verrais clair;
Mais bah! ma vie est résignée,
Il faut des voiles au vaisseau,
Aux morts des linceuls, aux fillettes
Qui me commandent leur trousseau
Des drap de lit et des layettes.

Des deux pieds battant mon métier,
Je tisse, et ma navette passe,
Elle siffle, passe et repasse,

Et je crois entendre crier
Une hirondelle dans l'espace.

La propreté n'a pas de rang;
Dieu donne le chanvre et l'eau vive.
Faites gagner le tisserand
Et les laveuses de lessive.
Suffit-il pour être content
De bien manger et de bien boire?
Il faut avoir dans tous les temps
Du linge blanc dans son armoire.

Des deux pieds battant mon métier,
Je tisse, et ma navette passe,
Elle siffle, passe et repasse,
Et je crois entendre crier
Une hirondelle dans l'espace.

LE CHANT DE LA MER.

Voyez de loin venir la mer
Avec sa chanson lamentable,
Tordant sa vague au reflet vert
Dans les galets et dans le sable.
Elle subit le mouvement
De l'universelle machine,

Et son rauque mugissement
Est l'écho de la voix divine.

O mer profonde, explique-toi.
Grand prisme où le soleil se brise,
Clavier où les vents et la brise
Notent leur cadence indécise,
Dis-nous ta loi, dis-nous ta loi. } *bis.*
O mer profonde, explique-toi. }

La mer submerge les trois quarts
De notre globe à sa surface;
Elle en a fait cinq grandes parts
Qu'elle supporte dans l'espace.
Voyez, le nouveau monde sort
Des plis flottants de sa tunique,
Elle embrasse du sud au nord
L'Europe, l'Asie et l'Afrique.

O mer profonde, explique-toi.
Grand prisme où le soleil se brise,
Clavier où les vents et la brise
Notent leur cadence indécise,
Dis-nous ta loi, dis-nous ta loi. } *bis.*
O mer profonde, explique-toi. }

Épanouie au sein des flots,
La terre y plonge ses racines
Comme le dernier des îlots
Et comme les algues marines.

La mer nous rejette le sel,
La soude avec la magnésie,
Et tout ce qu'elle emprunte au ciel
D'air vital et de poésie.

O mer profonde, explique-toi.
Grand prisme où le soleil se brise,
Clavier où les vents et la brise
Notent leur cadence indécise,
Dis-nous ta loi, dis-nous ta loi. } *bis.*
O mer profonde, explique-toi. }

Voyez à vos pieds ce poisson,
Ou les reflets de cette écaille,
C'est la mer vue à l'horizon,
Des sept couleurs elle s'émaille;
Elle respire et son remout
A les battements d'un artère
Quand dans la marée elle bout,
On dirait l'âme de la terre.

O mer profonde, explique-toi.
Grand prisme où le soleil se brise,
Clavier où les vents et la brise
Notent leur cadence indécise,
Dis-nous ta loi, dis-nous ta loi. } *bis.*
O mer profonde, explique-toi. }

Bûcherons, coupez le sapin;
Scieurs de long, drus à la tâche;

Gais charpentiers, mettons en train,
Le marteau, la scie et la hache!
Battez la quille du vaisseau,
Le tisserand finit sa toile,
Le goudron fume, on glisse à l'eau,
L'équipage met à la voile.

O mer profonde, explique-toi.
Grand prisme où le soleil se brise.
Clavier où les vents et la brise
Notent leur cadence indécise,
Dis-nous ta loi, dis-nous ta loi. } *bis.*
O mer profonde, explique-toi. }

Quel que soit votre pavillon,
Dieu vous aide, troupe intrépide!
Creusez tout droit votre sillon,
Laboureurs de la plaine humide;
Rapportez les trésors cachés :
Poivre, poissons, corail et perle;
Surtout évitez les rochers
Où la vague en pleurant déferle.

O mer profonde, explique-toi.
Grand prisme où le soleil se brise,
Clavier où les vents et la brise
Notent leur cadence indécise,
Dis-nous ta loi, dis-nous ta loi. } *bis.*
O mer profonde, explique-toi }

Surtout ne teignez pas de sang

Le grand océan Pacifique;
De Trafalgar et d'Ouessant
Cicatrisons la plaie antique.
Marins, le plus grand des trois-mâts
N'est sur la mer qu'une coquille;
Du sang versé dans les combats
On ne fait pas la cochenille.

O mer profonde, explique-toi.
Grand prisme où le soleil se brise,
Clavier où les vents et la brise
Notent leur cadence indécise,
Dis-nous ta loi, dis-nous ta loi. } *bis.*
O mer profonde, explique-toi. }

LES TROIS GRACES.

Un jour, dans ma jeune saison,
J'allais des vallons aux collines,
Cherchant le bout de l'horizon.
J'entrevis trois formes divines
Sous un bois demi-ténébreux:
C'étaient de vivantes statues,
Elles dansaient demi-vêtues;
Des trois sœurs je fus amoureux.

Oh! vous les avez rencontrées
Égayant nos âpres chemins,
Jetant les fleurs à pleines mains,
Mes trois célestes adorées.

Une avait les cheveux châtains,
Une était brune et l'autre blonde.
M'agaçant de leurs pieds mutins,
Les trois sœurs menaient une ronde;
Leurs pieds s'entre-choquaient entre eux
Pour mieux mesurer la cadence.
Mon cœur allait avec la danse
De leurs trois rhythmes amoureux.

Oh! vous les avez rencontrées
Égayant nos âpres chemins,
Jetant les fleurs à pleines mains,
Mes trois célestes adorées.

Dans leurs cheveux brillaient trois fleurs,
Trois fleurs que l'on aime isolées,
Mais dont les célestes couleurs
Contrastent mieux étant mêlées;
Le lis, astre tombé des cieux,
Les roses et les violettes,
Rayon des divines palettes;
Des trois fleurs j'étais amoureux.

Oh! vous les avez rencontrées
Égayant nos âpres chemins,

Jetant les fleurs à pleines mains,
Mes trois célestes adorées.

Leurs trois chants formaient un accord,
Et se heurtant sans choc bizarre,
Se mariaient comme le cor
Avec la flûte et la guitare.
Leurs voix, ensemble harmonieux,
Étaient comme elles nuancées,
Comme leurs mains entrelacées;
Des trois voix j'étais amoureux.

Oh! vous les avez rencontrées
Égayant nos âpres chemins,
Jetant les fleurs à pleines mains,
Mes trois célestes adorées.

Ces trois sœurs, qui dansaient en rond,
Me voyant, rompirent leur chaine
Et vinrent me baiser au front :
Je sens encor leur douce haleine,
Le doux parfum de leurs cheveux.
Grâces, qu'êtes-vous devenues?
Toutes trois fuyant vers les nues
Ont délaissé leur amoureux.

Oh! vous les avez rencontrées
Égayant nos âpres chemins,
Jetant les fleurs à pleines mains,
Mes trois célestes adorées.

LA BRUNE.

Que je vous parle d'une brune,
Dont les yeux luisent doucement
Comme le croissant de la lune
Reflété dans un lac dormant ;
De qui la taille est svelte et fine
Comme la tige des palmiers,
De qui la bouche est purpurine
Comme la pourpre des rosiers,
De qui la parole divine
Eût courbé des rois à ses pieds. *(bis)*

Inclinez-vous quand elle passe,
Arbres et fruits, pliez roseaux,
Murmurez flots et chœurs d'oiseaux.
La nature a filé sa grâce
Du plus beau fil de ses fuseaux.

Vous caracoleriez près d'elle
Sur des chevaux d'un sang royal ;
Vous pourchasseriez la rebelle
Comme un gibier seigneurial,
Qui pour sa jambe de Diane,
Qui pour ses lèvres de rubis,

Pour sa souplesse de liane,
Pour ses yeux noirs, vrai paradis,
Elle esquiverait, diaphane,
Les Nemrods et les Amadis. (*bis*)

Inclinez-vous quand elle passe,
Arbres et fleurs, pliez roseaux,
Murmurez flots et chœurs d'oiseaux.
La nature a filé sa grâce
Du plus beau fil de ses fuseaux.

Rêvez les pierres précieuses,
Les grands troupeaux, les fleuves d'or,
Les étoffes les plus soyeuses,
Dont une seule est un trésor.
Imaginez une arche pleine
De tout ce qui reluit à l'œil,
Un palais dont un pied de reine
N'oserait pas franchir le seuil.
Ses yeux y toucheraient à peine,
Elle a mis plus haut son orgueil. (*bis*)

Inclinez-vous quand elle passe,
Arbres et fleurs, pliez roseaux,
Murmurez flots et chœurs d'oiseaux.
La nature a filé sa grâce
Du plus beau fil de ses fuseaux.

Moins haut l'aigle a bâti son aire,
Moins haut les flèches ont volé,

De moins haut s'abat le tonnerre,
Jusqu'où va son orgueil ailé.
Il va cherchant le cœur d'un sage,
Fût-il empereur ou berger;
Reine au grand cœur, de plage en plage
Il faut errer et voyager.
La terre est un lieu de passage
Où le sage est un étranger. (*bis*)

Inclinez-vous quand elle passe,
Arbres et fleurs, pliez roseaux
Murmurez flots et chœurs d'oiseaux.
La nature a filé sa grâce.
Du plus beau fil de ses fuseaux.

LA BLONDE.

Rêvez un frêle paysage
De bruyères et de bouleaux,
Dont flotte au vent le blanc feuillage,
Comme l'écume sur les flots;
Et sous cette ombre échevelée,
Rêvez, plus gracieuse encor
Que les bouleaux de la vallée,
La vierge aux longues tresses d'or.

Jour et nuit, blanche et blonde, elle erre;
Ses yeux bleus se noyant de pleurs,
Fille du ciel et de la terre,
Sœur des étoiles et des fleurs.

Sur son passage tout l'admire
Et tout la chante d'une voix;
Brisons la guitare et la lyre,
Ses musiciens sont les bois;
La bête sort de sa tanière,
L'oiseau de son nid pour la voir;
L'étang, la source et la rivière,
Lui présentent leur bleu miroir.

Jour et nuit, blanche et blonde, elle erre;
Ses yeux bleus se noyant de pleurs,
Fille du ciel et de la terre,
Sœur des étoiles et des fleurs.

On dit qu'avec les astres même,
La nuit, elle a de longs discours;
Un autre vous dira qu'elle aime,
Sans rien conter de ses amours.
Oh! ce n'est point sous vos ombrages,
Bouleaux, sapins, genèvriers,
Que nichent ses amours sauvages:
Son cœur est loin de nos sentiers.

Jour et nuit, blanche et blonde, elle erre;
Ses yeux bleus se noyant de pleurs,

Fille du ciel et de la terre,
Sœur des étoiles et des fleurs.

Elle aime sous l'ombre mystique
Des palmiers d'or qui sont au ciel,
Et sa vie est un long cantique
Qui fuit loin du monde réel.
Ange, vous êtes une femme,
Le ciel est peut-être à vos pieds;
Choisissez entre mille une âme
Qui vous aime et que vous aimiez.

Jour et nuit, blanche et blonde, elle erre,
Ses yeux bleus se noyant de pleurs,
Fille du ciel et de la terre,
Sœur des étoiles et des fleurs.

LA CHATAINE.

Reine de France et de Navarre,
D'Europe et de tous les pays,
Ma châtaine est un oiseau rare
Qui niche surtout à Paris.
On la connaît de par le monde
Pour les flèches de ses doux yeux;
On la dit brune, on la dit blonde,

Moi je la place entre les deux.

Elle est changeante, ma châtaine,
Comme les reflets du lézard,
Et le charme de son regard
Est un filet qui vous enchaîne.

Est-il une taille mieux prise,
Un pied fluet plus doux à voir,
Une forme plus indécise
Sous les dentelles du peignoir?
Qu'un amoureux transi soupire
Et s'égare en vœux imprudents,
Son musical éclat de rire
Dans leur écrin montre ses dents.

Elle est changeante, ma châtaine,
Comme les reflets du lézard,
Et le charme de son regard
Est un filet qui vous enchaîne.

A la walse elle est Allemande,
Russe à la danse, Anglaise au sport,
A ses yeux chinois en amande,
En Espagnole, aime à la mort.
Elle chante à l'italienne;
Elle est aimée en son boudoir,
Au bain, c'est une Athénienne,
Une Française à son miroir.

Elle est changeante, ma châtaine,

Comme les reflets du lézard,
Et le charme de son regard
Est un filet qui vous enchaîne.

Oh! qu'elle est bien la fille d'Ève
Qui flatte et trompe le désir;
C'est la réalité du rêve,
Pourtant nul ne peut la saisir.
A cheval, jouteur intrépide!
Poursuis Diane au fond du bois;
Plus qu'une biche elle est rapide
Et met le jouteur aux abois.

Elle est changeante, ma châtaine,
Comme les reflets du lézard,
Et le charme de son regard
Est un filet qui vous enchaîne.

Cherchez! peut-être échauffe-t-elle
Les pieds du pauvre dans son sein;
Ou, comme Jeanne la Pucelle,
Peut-être a-t-elle un beau dessein :
Un ange lui fait voir la lance,
L'armure bleue et le cimier
Qui sauveront un jour la France,
Un autre jour le monde entier.

Elle est terrible, ma châtaine,
Comme l'aspect d'un étendard,
Et le charme de son regard
Est un clairon qui nous entraîne.

LE RÉVEILLON DES ÉTUDIANTS.



C'est le vingt-cinq décembre,
Qu'il fait bon dans la chambre
Avec la bûche de Noël,
Qui, dans la sombre cheminée,
Trace une route illuminée
D'autant d'étoiles que le ciel.

Ce vieil amant de nos grand'mères,
Le Réveillon survit toujours,
Malgré les cancans des commères,
Aux vieilles bandes des amours.
Il ramène toujours les fées
Avec le saucisson à l'ail,
Avec les poulardes truffées
Ou tout autre friand bétail.

C'est le vingt-cinq décembre,
Qu'il fait bon dans la chambre
Avec la bûche de Noël,
Qui, dans la sombre cheminée,
Trace une route illuminée
D'autant d'étoiles que le ciel.

La fée est parente du mage ;
Ce soir-là, chaque petit roi
Avec la dignité d'un sage
Fait souper sa fée avec soi.
Allons bourgogne, allons champagne,
Vieux sonneurs, sonnez à grand bruit,
Mettez votre monde en campagne
Pour qu'il arrive avant minuit.

C'est le vingt-cinq décembre,
Qu'il fait bon dans la chambre
Avec la bûche de Noël,
Qui, dans la sombre cheminée,
Trace une route illuminée
D'autant d'étoiles que le ciel.

Eh ! quoi ! mesdames, on vous grise !
Quel scandale, quand il faudra
Que vous entriez à l'église !
Le bedeau vous en chassera.
Ah ! il vous faudrait une messe
Où Musard, d'un air solennel,
Ferait signe à la grosse caisse
D'accompagner l'air du Noël.

C'est le vingt-cinq décembre,
Qu'il fait bon dans la chambre
Avec la bûche de Noël,
Qui, dans la sombre cheminée,
Trace une route illuminée

D'autant d'étoiles que le ciel.

Mais je vois vos yeux de pervenche,
Devenus doux et triomphants,
Solliciter la messe blanche,
La messe des petits enfants.
La bûche s'écroule en fumée,
Nous sommes seuls restés brûlants;
Allons! l'alcôve parfumée
Nous montre de loin ses draps blancs.

C'est le vingt-cinq décembre,
Qu'il fait bon dans la chambre
Avec la bûche de Noël,
Qui, dans la sombre cheminée,
Trace une route illuminée
D'autant d'étoiles que le ciel.

LE CHANT DES ÉTUDIANTS.

1848)

Enfants des écoles de France,
Gais volontaires du progrès,
Suivons le peuple et sa science,
Sifflons Malthus et ses arrêts

Éclairons les routes nouvelles
Que le travail veut se frayer :
Le socialisme a deux ailes, } *bis.*
L'étudiant et l'ouvrier.

Marchons sans clairons ni cymbales,
Aux conquêtes de l'avenir,
Et montrons, s'il le faut, nos poitrines aux balles,
Comme a fait Robert Blum (*bis*), le glorieux martyr !

N'est-ce pas le travail qui donne
Ce qui nous fait étudier,
Le pain, le livre monotone,
Le vêtement et le foyer?
Que notre science jalouse
Ne se tienne point à l'écart;
Il bat plus d'un cœur sous la blouse } *bis.*
Amoureux de science et d'art.

Marchons sans clairons ni cymbales
Aux conquêtes de l'avenir,
Et montrons, s'il le faut, nos poitrines aux balles,
Comme a fait Robert Blum (*bis*), le glorieux martyr !

Avec les ouvriers, nos frères,
Marchons bras dessus, bras dessous;
Laissons s'offusquer aux lumières
Les regards fauves des hiboux.
Émancipons l'intelligence
De ceux qui rêvent notre mort;

Allemagne, Italie et France,
Portons la clarté vers le Nord. } *bis.*

Marchons, sans clairons ni cymbales,
Aux conquêtes de l'avenir,
Et montrons, s'il le faut, nos poitrines aux balles,
Comme a fait Robert Blum (*bis*), le glorieux martyr!

La polka, la pipe et la bière
Ne consument plus nos loisirs;
Les petits bosquets de Cythère
Ne réveillent plus nos désirs.
Nous avons pour maîtresse unique
Minerve, sous de nouveaux traits :
C'est notre jeune République;
Vénus n'aura son tour qu'après. } *bis.*

Marchons, sans clairons ni cymbales,
Aux conquêtes de l'avenir,
Et montrons, s'il le faut, nos poitrines aux balles,
Comme a fait Robert Blum (*bis*), le glorieux martyr!

Hélas! à des traces sanglantes
On suit la révolution;
Les capitales pantelantes
Se sont ouvertes au canon.
De février l'étoile file;
Entendez les chevaux hennir!
Un bruit se répand dans la ville :
Les Cosaques vont revenir. } *bis.*

Marchons sans clairons ni cymbales
Aux conquêtes de l'avenir,
Et montrons, s'il le faut, nos poitrines aux balles,
Comme a fait Robert Blum (*bis*), le glorieux martyr!

Hurrah! jeunesse des écoles,
A Vienne, à Berlin, à Paris,
Partout lampions et farandoles
Feraient sauter tout le pays :
Tyrans et vieux abus, arrière!
De Dieu nous sommes le flambeau;
Attilas qui portez la guerre, } *bis.*
Vous n'en êtes que le fléau! }

Marchons, sans clairons ni cymbales,
Aux conquêtes de l'avenir,
Et montrons, s'il le faut, nos poitrines aux balles,
Comme a fait Robert Blum (*bis*), le glorieux martyr!

LES FRAISES DES BOIS.

Quand de juin s'éveille le mois,
Allez voir les fraises des bois
Qui rougissent dans la verdure
Plus rouges que le vif corail
Balançant comme un éventail

Leur feuille à triple découpure.

Qui veut des fraises du bois joli!
En voici,
En voici mon panier tout rempli,
De fraises du bois joli! *(quater)*

Rouge au dehors, blanche au dedans,
Comme les lèvres sur les dents,
La fraise épand sa douce haleine
Qui tient de l'ambre et du rosier;
Quand elle monte du fraisier,
On sait que la fraise est prochaine.

Qui veut des fraises du bois joli!
En voici,
En voici mon panier tout rempli,
De fraises du bois joli! *(quater)*

O fraise! un poëte latin
T'aurait fait mûrir sur le sein
De Vénus ou de sa maîtresse;
Je te préfère où tu te plais,
A l'ombre où les rossignolets
Modulent sans fin leur tendresse.

Qui veut des fraises du bois joli!
En voici,
En voici mon panier tout rempli,
De fraises du bois joli! *(quater)*

Hélas! n'entends-je pas venir
Un essaim qui vient vous cueillir?

Petits garçons, petites filles;
Ils pillent fraises, fleurs et nids,
Sans craindre les serpents tapis,
Ni les guêpes, ni les chenilles.

Qui veut des fraises du bois joli!
En voici,
En voici mon panier tout rempli,
De fraises du bois joli! *(quater)*

Dans l'écorce du coudrier
Serrez les filles du fraisier,
Qu'elles ne voient plus la lumière!
A la halle pour quelques sous,
Avec les panais et les choux,
On va les vendre à la fruitière.

Qui veut des fraises du bois joli!
En voici,
En voici mon panier tout rempli,
De fraises du bois joli! *(quater)*

La fontaine des Innocents
Voit la nuit, parmi les passants,
Dormir plus d'une paysanne
A qui son bras sert d'oreiller,
La lune garde son panier,
La lune blonde et diaphane.

Qui veut des fraises du bois joli!
En voici,
En voici mon panier tout rempli,

De fraises du bois joli! *(quater)*

La belle aurait pu sans souci,
Manger ses fraises loin d'ici
Au bord d'une verte fontaine
Avec un joyeux moissonneur
Qui l'aurait prise sur son cœur;
Elle aurait eu bien moins de peine.

Qui veut des fraises du bois joli!
En voici,
En voici mon panier tout rempli,
De fraises du bois joli! *(quater)*

LE MOIS DE MAI.

Au sein des plus closes retraites
Que le printemps sait se choisir,
Dans la verdure et les fleurettes
Gîte ce doux mois du plaisir.
Les zéphires lui font cortége
Et de fleurs brodent les sentiers;
Comme pour lui jeter leur neige,
Devant lui ploient les vieux pommiers.

Savez-vous où gîte

Mai, ce joli mois,
Qui s'enfuit plus vite
Que la biche au bois?

Le soleil a quitté le signe
Du Taureau, sous les deux Jumeaux
Avec l'épi fleurit la vigne
Consolatrice de nos maux;
Quel parfum de ces fleurs émane,
Sur ces champs de pourpre voilés
Quelle vive musique plane
D'oiseaux et d'insectes ailés!

Savez-vous où gîte
Mai, ce joli mois,
Qui s'enfuit plus vite
Que la biche au bois?

C'est vraiment le mois du mystère,
Des amours le gai rendez-vous;
La nuit, le ver luisant éclaire,
La lune a son croissant plus doux.
Sur l'eau la verte demoiselle
Promène son corset changeant,
Et sous l'eau profonde étincelle
Une écaille d'or et d'argent.

Savez-vous où gîte
Mai, ce joli mois,
Qui s'enfuit plus vite
Que la biche au bois?

Avant l'aube part l'alouette :
Pour les oiseaux c'est le signal,
Chacun sur sa branche répète
Son petit refrain matinal;
Au sein des blés la voix rappelle
De la caille ou de la perdrix;
L'hirondelle au chaume fidèle
Perce l'air de ses petits cris.

Savez-vous où gîte
Mai, ce joli mois,
Qui s'enfuit plus vite
Que la biche au bois?

A midi les roches brûlantes
Redisent le chant des coucous,
Les tourterelles roucoulantes
Font vibrer les feuilles de houx;
Quand la forêt deviendra brune,
Le rossignol aura son tour,
Aux fraîches clartés de la lune,
Pour achever l'hymne d'amour.

Savez-vous où gîte
Mai, ce joli mois,
Qui s'enfuit plus vite
Que la biche au bois?

Un sein de bergère où s'abrite
L'amour naissant au renouveau
Passe muguet et marguerite,

Fraîcheur de source et chant d'oiseau.
Oh! que ma paysanne est belle,
Quand elle mène, vers le soir,
En bonnet rond, et, sans dentelle
Son troupeau blanc à l'abreuvoir!

Savez-vous où gîte
Mai, ce joli mois,
Qui s'enfuit plus vite
Que la biche au bois?

MON ANE.

L'autre jour à cheval sur l'âne,
La tête en l'air, je m'en allais
Quérir des navets pour ma Jeanne,
Serrant la bête des mollets.
Fleurissait au bord de la route,
Plein de piquants un gros chardon;
Mon âne l'avise et le broute,
Mâchant l'herbe avec le bridon :

Hue donc, mon âne, (*bis*)
Si je baguenaude en chemin,
Mornifflette! il fera vilain;
Au retour, dame Jeanne
Me garde un revers de main. } (*bis*)

Vient à passer fleur de bourrique,
A longue oreille, à l'œil bleu-noir;
L'âne brait, d'honneur il se pique,
Il est tout aise de la voir.
Sur ses deux jambes de derrière,
En renâclant, il se tient droit:
J'étais bien près de baiser terre,
Il s'en fallait juste d'un doigt.

Hue donc, mon âne, (*bis*)
Si je baguenaude en chemin,
Mornifflette! il fera vilain;
Au retour, dame Jeanne
Me garde un revers de main. } (*bis*)

Après, lui prend une fringale,
L'âne sentimentalement
Les quatre fers en l'air s'étale
Avec musique et tremblement.
Je criais entre l'âne et terre,
Comme quand on saigne un pourceau;
Quand on m'a péché dans l'ornière,
Je buvais à même au ruisseau.

Hue donc, mon âne, (*bis*)
Si je baguenaude en chemin,
Mornifflette! il fera vilain;
Au retour, dame Jeanne
Me garde un revers de main. } (*bis*)

Enfin j'arrive à la verdure,

De navets j'arrache un arpent,
J'en charge à crever ma monture,
Nous revenons clopin, clopant.
L'âne, en chemin, tournant la tête
Du bout des dents mord au navet:
Un bouchon de houx nous arrête
A la porte du cabaret.

Hue donc, mon âne, *(bis)*
Si je baguenaude en chemin,
Mornifflette! il fera vilain;
Au retour, dame Jeanne
Me garde un revers de main. } *(bis)*

Je bois, laissant l'autre à la porte,
Quelques brocs avec les amis,
Tant que sur l'âne on me rapporte
A moitié saoul, à moitié gris.
Au retour, jugez la surprise,
Plus de navets dans le panier!
Jeanne d'un soufflet me dégrise:
Il en cuit de se marier.

Hue donc, mon âne, *(bis)*
Si je baguenaude en chemin,
Mornifflette! il fera vilain;
Au retour, dame Jeanne
Me garde un revers de main. } *(bis)*

Si l'on sait dans le voisinage
Que ma Jeanne m'a souffleté,

Au mardi gras, c'est un usage,
Sur l'âne je serai monté,
Lié d'une corde solide,
Coiffé de deux cornes au front;
Tenant la queue au lieu de bride,
Et tous les enfants nous suivront!

Hue donc, mon âne,
Si je baguenaude en chemin,
Mornifflette! il fera vilain;
Au retour, dame Jeanne
Me garde un revers de main. } (*bis*)

LE DAHLIA BLEU.

Où donc s'envolent vos semaines,
Pourquoi, soucieux jardiniers,
Ce surcroît de soins et de peines?
Vos jardins sont des ateliers
Où vous tissez des fleurs humaines,
O fleurs divines d'autrefois!
Lis et roses, fuyez aux bois;
Bluets, pervenches, violettes
Myosotis, vivez seulettes,
Sous l'œil de Dieu,
Ils rêvent le dahlia bleu.

Qu'il faudrait une main savante
Pour semer à son gré l'azur
Qui des cieux colore la tente,
Se réfléchit dans un flot pur,
Et dans mille fleurs nous enchante!
Toute fleur qui nous laisse voir
Le bleu du ciel dans son miroir,
Bluet, pervenche, violette,
Myosotis, éclot seulette
Sous l'œil de Dieu :
Ils rêvent le dahlia bleu.

Autour des walses, des quadrilles,
Des rondes et des jeux du soir,
Où se pressent les jeunes filles,
Rôde un spectre vêtu de noir
Qui censure les plus gentilles.
Vous n'êtes rien, frêles beautés,
Au prix des rêves enchantés
Qui tourbillonnent dans sa tête.
Nulle part il ne voit complète
L'œuvre de Dieu,
Il rêve le dahlia bleu.

Voyez les rondes les dimanches,
Sous les vieux noyers des hameaux!
Ces enfants ou brunes ou blanches
Sont les myosotis des eaux
Ou les bluets ou les pervenches.
Voyez dans le bal animé

Ces enfants qui n'ont pas aimé,
Pâles comme les violettes,
Peut-être au sein de ces fleurettes,
Filles de Dieu,
Se cache le dahlia bleu!

LE CHANT DES NATIONS. *

Tous les captifs qui sur la terre
Courbaient leur front, l'ont relevé
Pour commencer la grande guerre,
Par qui leur droit sera sauvé.
Ils ont fait ranger à leur tête
Les hommes libres leurs aînés,
Qui s'en vont calmes à la fête
Devant ces lions déchaînés.

Le jour des grands destins se lève
Au son du cuivre et du tambour.
O guerre! c'est ton dernier jour!
Le glaive brisera le glaive,
Et du combat naîtra l'amour.

Chaque patrie envoie un nombre

* Ce chant a été publié en 1847 sans musique, à la suite d'un poëme de l'auteur intitulé : Fin de la Pologne, chez G. de Gonet, rue des Beaux-Arts, 7.

De combattants pris au hasard
Parmi ceux qui souffraient dans l'ombre :
Ah ! ils se sont levés trop tard !
Mais leur colère amoncelée
Fera d'un coup rompre leurs fers,
Et l'on verra dans la mêlée
Quels maux leurs grands cœurs ont soufferts.

Le jour des grands destins se lève
Au son du cuivre et du tambour.
O guerre ! c'est ton dernier jour !
Le glaive brisera le glaive,
Et du combat naîtra l'amour.

Les couleurs de mille bannières
Flottant au front des légions,
Rappellent aux yeux les frontières
Qui séparaient les nations,
Mais l'espérance étant commune,
Ces bannières vont se mêlant :
Ces nations n'en font plus qu'une
Sous le drapeau bleu, rouge et blanc.

Le jour des grands destins se lève
Au son du cuivre et du tambour.
O guerre ! c'est ton dernier jour !
Le glaive brisera le glaive,
Et du combat naîtra l'amour.

Faut-il que la foule avilie
D'un seul orgueil soit l'instrument,

Et que son échine assouplie
Redoute un brutal châtiment!
Ce n'est point ainsi qu'on nous mène,
On n'emprisonne pas le feu,
Et l'immortelle race humaine
Porte en ses flancs l'âme de Dieu.

Le jour des grands destins se lève
Au son du cuivre et du tambour.
O guerre! c'est ton dernier jour!
Le glaive brisera le glaive,
Et du combat naîtra l'amour.

Sur son beau cheval de bataille,
Le despote accourt furieux :
La fusillade et la mitraille
Pleuvront au signe de ses yeux.
Marchons en colonne serrée
Sur son armée au sombre abord,
Lentement, comme la marée,
Entre les écueils de son bord.

Le jour des grands destins se lève
Au son du cuivre et du tambour.
O guerre! c'est ton dernier jour!
Le glaive brisera le glaive,
Et du combat naîtra l'amour.

Il voudrait encor nous voir vivre
Enchaînés comme les démons.
Nos ossements, comme le givre,

Blanchiront la plaine et les monts
Avant cette honte suprême
De subir son joug détesté.
Dieu seul est grand, il veut qu'on l'aime
Et qu'on le serve en liberté.

Le jour des grands destins se lève
Au son du cuivre et du tambour.
O guerre! c'est ton dernier jour!
Le glaive brisera le glaive,
Et du combat naîtra l'amour.

EUSÈBE.

Les bûcherons de la vallée
Montrent au doigt le jeune fou,
Sa chevelure échevelée
A tous les vents bat sur son cou;
Son œil, bleu comme l'eau du fleuve,
Roule parfois un pleur amer;
Car son cœur subit une épreuve
Plus grande que l'eau de la mer.

Il aime, folie extrême!
Enfant de rien,
La fille même
Du baron chrétien.

A sa fenêtre il l'a surprise
Se regardant à son miroir;
Il erre, du parc à l'église,
Dans les taillis pour l'entrevoir :
Elle est grande, leste et migonne,
De la chevelure au soulier,
On voit qu'elle est une baronne,
Et lui n'est rien qu'un écolier.

Il aime, folie extrême!
Enfant de rien,
La fille même
Du baron chrétien.

C'est un écolier d'aventure,
Ne sachant ni grec ni latin,
Qui s'est épris de la nature
Et de la belle un beau matin :
Il faut qu'au monde tout lui cède;
Le baron lui résisterait,
Dieu lui-même vient à son aide,
Et lui révèle un grand secret :

Il aime, folie extrême!
Enfant de rien,
La fille même
Du baron chrétien.

Ce grand secret, ce beau mystère,
Qui le change en un Salomon,
C'est que riche et pauvre sur terre

Sont pétris d'un même limon ;
Que l'amour seul et la science
Élèvent le commun niveau :
Avec son secret il s'avance
Jusqu'à la porte du château.

Il aime, folie extrême!
Enfant de rien,
La fille même
Du baron chrétien.

Il parle au nom de la science
Et de l'amour au vieux baron,
Qui porte croix et fer de lance
Sur champ d'azur avec fleuron :
« Ce serait une vilenie, »
Dit le baron peu convaincu,
« De voir figurer ton génie
» Et ton amour sur mon écu ! »

Il aime, folie extrême!
Enfant de rien,
La fille même
Du baron chrétien.

La vierge écoutait bouche close,
Et cependant, ses jolis doigts
Cueillaient du laurier, de la rose,
Parmi les arbustes du bois :
Ajoutons à nos armoiries,
Fit-elle au baron résigné,

Ces branches nobles et fleuries :
Ainsi le contrat fut signé.

Il m'aime, bonheur suprême!
Son cœur vaut bien
La fille même
Du baron chrétien.

LA MUSETTE NEUVE.

Qu'on m'apporte du houx,
Pour y percer trois trous!
Oh! la bonne amusette! lon la!
Du houx, du buis ou du sureau,
Avec une peau de chevreau,
Pour faire une musette, lon la,
Pour chanter mes amours,
Tout le long de mes jours.

Ma Jeanne, je t'aime,
Je t'offre mon cœur : (*bis*)
Garde-le de même
Qu'un muguet en fleur.
Ma Jeanne est plus belle
Que le ciel et l'eau, (*bis*)
Elle est plus cruelle
Qu'un coup de couteau.

Qu'on m'apporte du houx,
Pour y percer trois trous!
Oh ! la bonne amusette ! lon la!
Du houx, du buis ou du sureau,
Avec une peau de chevreau,
Pour faire une musette, lon la,
Pour chanter mes amours,
Tout le long de mes jours.

J'ai pour la coquette,
Sous mes gros sabots, (*bis*)
Brisé la musette
Aux fredons si beaux,
Qui dans les familles,
Depuis six cents ans (*bis*)
Mariait les filles
De nos paysans.

Qu'on m'apporte du houx,
Pour y percer trois trous!
Oh ! la bonne amusette! lon la!
Du houx, du buis ou du sureau,
Avec une peau de chevreau,
Pour faire une musette, lon la,
Pour chanter mes amours
Tout le long de mes jours.

Musette nouvelle,
Il faut l'attendrir! (*bis*)
Sinon la cruelle
Me fera mourir.

Jusqu'à la rivière
Je cours comme un fou, (*bis*)
J'y prends une pierre,
L'attache à mon cou.

J'attache la pierre,
A genoux au bord, (*bis*)
Disant ma prière
Pour braver la mort :
Et sous l'eau muette
Iront sans nager, (*bis*)
Amour et musette,
Musette et berger.

Qu'on m'apporte du houx,
Pour y percer trois trous!
Oh! la bonne amusette! lon la!
Du houx, du buis ou du sureau,
Avec une peau de chevreau,
Pour faire une musette, lon la,
Pour chanter mes amours,
Tout le long de mes jours.

LA FILLE DU PEUPLE.

Sous les haillons et sous la bure,
Qui n'a vu sourire une fois,

Entre dix mille, une figure
Plus fraîche que l'eau dans les bois!
Qui n'a, sur le croûlant abîme
De l'infamie et des douleurs,
Surpris dansante une victime
Plus délicate que les fleurs!

Oiseau sans nid, fleur sans racine,
Cœur aimant qui cherchez un cœur,
Racontez-moi votre origine :
N'êtes-vous pas aussi ma sœur?

Enfant de Dieu, qu'elle est souffrante!
La pauvreté meurtrit sa chair,
Qui, de limpide et transparente,
Devient rude et noircit à l'air :
Des cités aux champs la poussière,
La fange, les chardons sanglants,
Et tous les venins de la terre
Mordent et rongent ses pieds blancs.

Oiseau sans nid, fleur sans racine,
Cœur aimant qui cherchez un cœur,
Racontez-moi votre origine :
N'êtes-vous pas aussi ma sœur?

Hélas! quand sa beauté résiste
Aux outrages inférieurs,
Son printemps n'en est pas moins triste,
Ses matins n'en sont pas meilleurs.
Que de vipères et d'embûches

S'entrecroisent à ses talons!
Autour du trésor de ses ruches,
Quel bourdonnement de frelons!

Oiseau sans nid, fleur sans racine,
Cœur aimant qui cherchez un cœur,
Racontez-moi votre origine:
N'êtes-vous pas aussi ma sœur?

Qu'une invisible sentinelle
Veille au seuil de votre réduit!
Usez plutôt votre prunelle
Aux lueurs des lampes de nuit;
Trempez de sueurs et de larmes
Votre pain noir de tous les jours,
Plutôt que de livrer sans armes
Vos amours frêles aux vautours.

Oiseau sans nid, fleur sans racine,
Cœur aimant qui cherchez un cœur,
Racontez-moi votre origine;
N'êtes-vous pas aussi ma sœur?

Celle de qui l'âme se donne
Pour des bijoux et pour de l'or,
Se prépare un brumeux automne,
Un hiver plus sinistre encor!
Le jour où sa beauté s'envole
Avec l'essaim des jouvenceaux,
La voyez-vous, la pauvre folle!
Grossir de pleurs l'eau des ruisseaux.

Oiseau sans nid, fleur sans racine,
Cœur aimant qui cherchez un cœur,
Racontez-moi votre origine:
N'êtes-vous pas aussi ma sœur?

Mais l'héroïne qui se garde
De tout injuste ravisseur
Est sacrée, et Dieu la regarde
Avec des yeux pleins de douceur.
Un souffle emporte Geneviève
A la rencontre d'Attila:
Jeanne la Pucelle se lève;
Saxons et Normands, halte-là!

Oiseau sans nid, fleur sans racine,
Cœur aimant qui cherchez un cœur,
Racontez-moi votre origine:
N'êtes-vous pas aussi ma sœur?

Fille du peuple, sœur aimée,
Qui veillez à tous les grabats;
Qui, dans le sang et la fumée,
Arrachez leur proie aux combats;
Que votre joyeux règne advienne,
Qu'on brise les fers à vos pieds,
Et que l'on vous couronne reine
Avec du myrte et des rosiers!

Oiseau sans nid, fleur sans racine,
Cœur aimant qui cherchez un cœur,

Racontez-moi votre origine :
N'êtes-vous pas aussi ma sœur ?

MARGUERITE.

Ma fleur, ce n'est pas la pervenche ;
Ma fleur d'amour, mon doux trésor,
C'est une marguerite blanche
Que nuance un beau reflet d'or.
Mais, las ! autour d'elle bourdonne
Essaim folâtre et dangereux :
Faut-il que sa blanche couronne
S'effeuille aux doigts des amoureux !

Que Dieu t'abrite
Contre l'aquilon,
O marguerite,
Astre du vallon !

Tes sœurs, moins que toi fortunées,
Heureuse fleur ! le plus souvent,
Dans la prairie abandonnées,
Voient leurs débris jetés au vent ;
Mais toi, l'ombrage d'un grand chêne
Te garantira des autans,

Et l'eau d'une claire fontaine
Éternisera ton printemps.

Que Dieu t'abrite
Contre l'aquilon,
O marguerite,
Astre du vallon !

Pourtant, s'il faut que l'on te cueille,
Que ce soit un naïf amant
Qui te répète à chaque feuille :
« Je l'aime passionnément.
Et, pour prix d'une telle flamme,
Je n'ose demander à Dieu
Qu'une parcelle de son âme.
Blanche fleur ! m'aime-t-elle un peu ? »

Que Dieu t'abrite
Contre l'aquilon,
O marguerite,
Astre du vallon !

LE BRACONNIER.

Tôt, tôt, partons bon braconnier !
Avec la gourde et la besace,
Sans oublier dans ton carnier

Chevrotines tuant sur place
Loups et bêtes de grosse race;
Du plomb pour lièvre et pour bécasse,
Des balles pour les gardes-chasse,
Autre gibier.

Mauvais coucheur et mauvais diable,
Mal ficelé, mal culotté,
De gros sabots chaussé, botté,
Je ne suis point chasseur aimable;
Mon fusil n'est point travaillé
Comme une fine tabatière,
Non, c'est un vieux fusil à pierre
Dont le canon est tout rouillé,
C'est une vieille canardière.

Tôt, tôt, partons bon braconnier!
Avec la gourde et la besace,
Sans oublier dans ton carnier
Chevrotines tuant sur place
Loups et bêtes de grosse race;
Du plomb pour lièvre et pour bécasse,
Des balles pour les gardes-chasse,
Autre gibier.

A l'heure où le hibou se lève,
Ou bien avant qu'il soit couché,
En un clin d'œil enharnaché,
A mon lourd sommeil je fais trêve.
Je m'en vais au chant des grillons,

A nos gardes-chasse en découdre,
Toujours avare de ma poudre,
Qui, pour les bois et les sillons,
Est plus sanglante que la foudre.

Tôt, tôt, partons bon braconnier!
Avec la gourde et la besace,
Sans oublier dans ton carnier
Chevrotines tuant sur place
Loups et bêtes de grosse race;
Du plomb pour lièvre et pour bécasse;
Des balles pour les gardes-chasse,
Autre gibier.

Devinant toujours ma pensée,
Guettant sans bruit comme un serpent,
Mon chien qui va clopin clopant,
Vaut mieux qu'une meute dressée.
Il découvre tout traquenard,
Filet tendu, piége ou ficelle.
Quand le gibier s'y prend de l'aile
Ou de la patte, mon renard
Le rapporte à mon escarcelle.

Tôt, tôt, partons bon braconnier!
Avec la gourde et la besace,
Sans oublier dans ton carnier
Chevrotines tuant sur place
Loups et bêtes de grosse race;
Du plomb pour lièvre et pour bécasse

Des balles pour les gardes-chasse,
Autre gibier.

En braconnant ainsi je gagne
De quoi, si j'étais moins buveur,
Devenir moi-même un chasseur,
Maître de toute une montagne.
Moi devenir un muscadin,
A train de chasse, à mine altière,
Posséder une meute entière,
Porter la guêtre en peau de daim!
J'aimerais mieux casser mon verre.

Tôt, tôt, partons bon braconnier!
Avec la gourde et la besace,
Sans oublier dans ton carnier
Chevrotines tuant sur place
Loups et bêtes de grosse race;
Du plomb pour lièvre et pour bécasse,
Des balles pour les gardes-chasse,
Autre gibier.

Ces beaux chasseurs de circonstance,
Savez-vous à quoi cela sert?
Quant ils fêtent leur Saint-Hubert,
C'est moi qui fournis la pitance;
Ce jour-là, de leur bon argent,
Le braconnier refait sa bosse;
Il se grise comme un colosse
Avec la veuve d'un sergent,

Qu'il épouse en sixième noce.

Tôt, tôt, partons bon braconnier!
Avec la gourde et la besace,
Sans oublier dans ton carnier
Chevrotines tuant sur place
Loups et bêtes de grosse race;
Du plomb pour lièvre et pour bécasse,
Des balles pour les gardes-chasse,
Autre gibier.

UNE CHAINE.

Vous êtes à l'adolescence
La fleur des fleurs de la cité,
Des vertus vous êtes l'essence,
Et la perle de la beauté.
De l'âme et des yeux on vous aime,
Parmi tous qui choisirez-vous,
Qui ravira le diadême,
Qui s'appellera votre époux?

Vous souriez comme une reine
A maints discours;
Mais vous ne rivez pas la chaîne
De vos amours.

L'un pour vous a vidé son coffre,
Mais, dans ses écrins vainement,
De sa main ridée il vous offre
Or, bijoux, perles, diamants;
Vainement dans ses flatteries
Étincelant avec efforts,
Entre vous et ses pierreries
Il sait découvrir mille accords.

Vous souriez comme une reine
A maints discours,
Mais vous ne rivez pas la chaîne
De vos amours.

Un autre plus aimant peut-être,
Langoureux comme un rossignol,
Fait gémir sous votre fenêtre
La guitare de l'Espagnol;
Il vous mêle en ses folles phrases
Aux fleurs du ciel et des sentiers;
En des sonnets emplis d'extases,
Il met la lune sous vos pieds :

Vous souriez comme une reine
A maints discours,
Mais vous ne rivez pas la chaîne
De vos amours.

Et moi ma belle enchanteresse,
N'osant pas même vous parler,

Je vais raconter ma détresse
Aux bois qui savent consoler;
Le bouleau fleuri me conseille,
Le bouvreuil m'apprend son secret,
Qui se dit tout bas à l'oreille
Au plus profond de la forêt.

Et vous souriez, ô ma reine,
A mon discours;
Nous nous aimons, rivez la chaîne
De nos amours.

MON AIEULE.

Je ne crois pas qu'elle soit morte
Ma belle aïeule aux cheveux blancs;
Chaque soir, elle ouvre ma porte,
Et vers mon lit vient à pas lents:
Seulement je la vois plus belle;
L'azur vif est moins radieux
Que son visage et sa prunelle
Ravivés aux splendeurs des cieux.

Mon aïeule au jeune sourire,
Des cieux lointains votre séjour,
A notre ciel revenez luire
Pour y consoler mon amour.

Quand le coq matinal vous chasse
Et vous renvoie à votre lieu,
Nul autre ne tient votre place
A votre table au coin du feu.
Absente je vous vois encore,
J'entends encore où vous étiez
Sous vos doigts le fuseau sonore,
Le rouet bruyant sous vos pieds.

Mon aïeule au jeune sourire,
Des cieux lointains votre séjour,
A notre ciel revenez luire
Pour y consoler mon amour.

Quand mon âme penche inquiète
Entre deux projets hasardeux,
J'attends votre signe de tête
Avant d'oser dire : Je veux !
Aucune erreur ne vous égare,
Victorieuse de la mort,
Et vos yeux doivent être un phare
Qui mène toujours à bon port.

Mon aïeule au jeune sourire,
Des cieux lointains votre séjour,
A notre ciel revenez luire
Pour y consoler mon amour.

Quand ma trame sera tissée,
Quand mon œil jettera mourant

Les vestiges d'une pensée
A l'eau du terrestre torrent,
Au seuil de la vie éternelle,
Mon aïeule, je vous attends,
C'est vous qui pousserez mon aile
A franchir les bornes du temps.

Mon aïeule au jeune sourire,
Des cieux lointains votre séjour,
A notre ciel revenez luire
Pour y consoler mon amour.

LES LOUIS D'OR.

Un soir, le long de la rivière,
Sous l'ombre des noirs peupliers,
Près du moulin de la meunière,
Passait un homme de six pieds :
Il avait la moustache grise,
Le chapeau rond, le manteau bleu ;
Dans ses cheveux soufflait la bise :
C'était le diable ou le bon Dieu.
Sa voix, qui sonnait comme un cuivre,
Et qui rendait le son du cor,
Me dit : Au bois il faut me suivre,
Je te promets cent louis d'or.

Je le suivis sans résistance
Par son œil rouge ensorcelé,
Il m'aurait montré la potence
Que je n'aurais pas reculé.
Il marchait plus vite qu'un lièvre,
Il n'avait pas l'air de courir,
La frayeur me donnait la fièvre,
Je croyais que j'allais mourir;
Mais lui, pour me faire revivre,
Disait, rendant le son du cor :
Au fond du bois il faut me suivre,
Je te promets cent louis d'or.

Au fond du bois nous arrivâmes;
Il faisait nuit, les arbres verts
Jetaient dans l'air de vertes flammes,
Je crus entrer dans les enfers;
J'entends un bruit épouvantable
Et je vois mon homme tout nu :
Holà ! je reconnais le diable
A sa queue, à son front cornu.
Il me fait voir ouvert un livre,
Où rien n'était écrit encor,
Et me dit de sa voix de cuivre :
Veux-tu gagner cent louis d'or?

Jure ton sang, jure ton âme,
Jure le diable et jure Dieu,
Que tu n'épouseras pas femme,
Ni du hameau ni d'autre lieu

Au moins avant ta quarantaine;
Et qu'on te verra tous les jours
Courir de fredaine en fredaine
Sans te fixer dans tes amours;
Quand sa griffe eut rougi le livre,
Sa voix résonna comme un cor;
Il me dit: signe, et je te livre
En or sonnant cent louis d'or.

Au lieu de signer sur la page
Où le diable avait mis ses doigts,
Je songeai qu'il était plus sage
De faire un grand signe de croix.
Le diable partit en fumée,
Et je fus transporté soudain
Chez ma meunière bien-aimée,
Dans une chambre du moulin.
Elle disait : Tiens je te livre
Mon cœur, mon moulin, mon trésor :
Elle avait en gros sous de cuivre,
La belle avait cent louis d'or.

LA FÊTE DU CURÉ.



Dans un modeste presbytère,
Un bon pasteur des plus anciens,

Que Dieu laissait encor sur terre
Pour faire le bonheur des siens,
Disait, chaque année à sa fête,
A tout son troupeau réuni :
Mes chers enfants, mon âme est prête
A regagner son premier nid.

Pourquoi tromper ceux que l'on aime?
Lui répondaient les paysans;
Vous nous dites toujours de même
Tous les ans,
Vous nous direz encor de même
Dans dix ans.

Alors il leur contait sa vie,
Qu'il datait déjà de longtemps;
En sa jeunesse poursuivie,
Il avait eu d'affreux instants.
A son arrivée au village,
On avait planté ce noyer
Dont le soixantième feuillage
Ne laissait pas de l'égayer.

Pourquoi tromper ceux que l'on aime?
Lui répondaient les paysans;
Vous nous dites toujours de même
Tous les ans,
Vous nous direz encor de même
Dans dix ans.

Enfin, joyeux de leur tendresse,

Il disait pour les consoler :
Mes bons amis rien ne me presse,
Et j'attendrai pour m'en aller
Que les rameaux dont se couronne
Le vieux noyer soient reverdis,
Puisque parmi vous Dieu me donne
Un avant-goût du paradis.

Pourquoi tromper ceux que l'on aime ?
Lui répondaient les paysans ;
Vous nous dites toujours de même
Tous les ans,
Vous nous direz encor de même
Dans dix ans.

LE VIN DE LA PLANÈTE.

Tout l'été sur la colline,
En visitant mes raisins,
Rien qu'à voir leur bonne mine
Je prédisais de bons vins ;
Et la nuit levant la tête
Vers les cieux tout grands ouverts,
J'appelais une comète
Pour dorer mes pampres verts.

J'appelais une comète,
La planète vient au pas
Faire oublier la comète
Dont le vin ne valait pas
  Le vin de la planète.

Une influence bénigne,
Comme je l'avais rêvé,
De loin réchauffait la vigne;
Les savants l'ont bien prouvé.
Amis, la vendange est belle;
Ce n'est jamais sans raison
Qu'une planète nouvelle
Met le nez à l'horizon.

J'appelais une comète,
La planète vient au pas
Faire oublier la comète,
Dont le vin ne valait pas
  Le vin de la planète.

On dit qu'à notre équilibre
Manquait ce monde nouveau;
Là-dessus chacun est libre
De tourmenter son cerveau.
Depuis que sur ma vendange
A soufflé l'astre clément,
Ma tête varie et change
D'équilibre à tout moment.

J'appelais une comète,

La planète vient au pas
Faire oublier la comète,
Dont le vin ne valait pas
Le vin de la planète.

Les tonneaux et les bouteilles,
Les pressoirs et les celliers,
Laissent la vendange aux treilles;
Le bois manque aux tonneliers.
Qu'il est lampant et limpide
Ce vin terrible en naissant!
C'est comme un soleil liquide
Qui s'allume en votre sang.

J'appelais une comète,
La planète vient au pas
Faire oublier la comète,
Dont le vin ne valait pas
Le vin de la planète.

Dieu n'est pas un méchant juge,
Tout en frappant, il sourit;
Le lendemain du déluge
Le cep de Noé fleurit.
La pluie a noyé les terres;
Le soleil a cuit les blés,
Mais la vigne emplit nos verres,
Buvons à coups redoublés.

J'appelais une comète,

La planète vient au pas
Faire oublier la comète,
Dont le vin ne valait pas
Le vin de la planète.

Oh ! la bienheureuse année,
En dépit de nos revers,
Ma Lisette enluminée
Met sa coiffe de travers.
Au lit conjugal fidèle,
Le rusé marchand du coin
Souffle à minuit sa chandelle,
Et laisse dormir son vin.

J'appelais une comète,
La planète vient au pas
Faire oublier la comète,
Dont le vin ne valait pas
Le vin de la planète.

Le vin de notre planète
Dans mille ans sera cité;
Voyez, la vapeur en tête,
Cheminer l'humanité;
C'est une ère qui commence
L'âge fleuri de l'amour,
Qu'on cisèle un verre immense
Où chacun boive à son tour.

J'appelais une comète,

La planète vient au pas
Faire oublier la comète,
Dont le vin ne valait pas
Le vin de la planète.

LES TAUREAUX.

Voyez paître aux bords des marais
Ces taureaux dont les rudes traits,
Le fanon superbe,
Attirent plus d'un voyageur
Qui les regarde, tout songeur,
Des prés tondre l'herbe.

On voit s'agiter les roseaux
Partout où leurs larges naseaux
Soufflent leur haleine;
Leurs yeux ont des reflets sanglants,
Leur poil flotte sur leurs fronts blancs
En touffes de laine.

Dans ces taureaux à l'œil de feu,
L'Égypte aurait choisi son Dieu.
Pour ses sacrifices,
Rome eût pris le plus argenté,
Le plus fier, qui passe en beauté
Les blanches génisses.

Leurs cornes menacent le ciel
Et perceraient d'un coup mortel,
En rase campagne,
Le plus vaillant toréador
Qui moissonne la gloire et l'or
Aux cirques d'Espagne.

Qu'il vienne à passer par hasard
Une génisse au doux regard,
Vers leur marécage,
Ils feront, sauvages amants,
Retentir de mugissements
Rivière et pacage.

Restez libres dans le désert,
Broutez le pâturage vert,
Fuyez nos entraves !
Loin des tyrans et des bourreaux,
Paissez en liberté, taureaux :
Les bœufs sont esclaves.

LES BORDS DE LA SAONE.

Briller dans les cités
N'est point ce que j'envie ;
Mais aux bords enchantés
Où j'essayai la vie

Comme un oiseau, sa voix,
Qu'un soir ma vie éteinte
Tombe comme la plainte
D'un oiseau dans les bois :

Oh ! qui me rendra tes rivages,
Saône que j'aime, et tes ombrages
De peupliers,
Où les colombes si fidèles
Appelaient en battant des ailes
Leurs doux ramiers?

Oh ! comme j'aimerais,
Sous tes vertes saulées,
Goûter l'ombre et le frais,
En entendant mêlées
Au bruit de leurs troupeaux
Les chansons des bergères
Que ces lieux solitaires
Invitent au repos.

Oh ! qui me rendra tes rivages,
Saône que j'aime, et tes ombrages
De peupliers,
Où les colombes si fidèles
Appelaient en battant des ailes
Leurs doux ramiers?

Hélas ! loin de tes bords
La fortune m'exile.
Que n'ai-je ses trésors !

Pour ton eau si tranquille,
On verrait mon esquif
Fuir l'océan du monde
Qui cache sous son onde
Le dangereux récif.

Oh ! qui me rendra tes rivages,
Saône que j'aime, et tes ombrages
De peupliers,
Où les colombes si fidèles
Appelaient en battant des ailes
Leurs doux ramiers?

CHANT D'AMITIÉ.

A E. L.

Nous sommes deux, âmes et corps,
Formant par les secrets accords
De nos cœurs et de nos pensées,
Deux branches d'arbre entrelacées.

Marchons! L'un sur l'autre appuyés,
Nous franchirons montagne et plaine,
Ne lassant jamais que nos pieds;
Nos cœurs sont toujours en haleine.

Cédant au poids de la chaleur,
Un même fruit nous désaltère,
Un même vin qu'on rend meilleur
En le buvant au même verre.

Nous sommes deux, âmes et corps,
Formant, par les secrets accords
De nos cœurs et de nos pensées
Deux branches d'arbre entrelacées.

Que nous combattions isolés,
Le frère éloigné de son frère,
Ou comme chevaux attelés
Au même char dans la carrière,
Faisons toujours un seul faisceau
De nos lauriers, de nos couronnes;
L'arc de triomphe est un arceau
Qui repose sur deux colonnes.

Nous sommes deux, âmes et corps,
Formant, par les secrets accords
De nos cœurs et de nos pensées,
Deux branches d'arbre entrelacées.

Comme les deux ailes de fer
Du vaisseau que la vapeur mène
Tranchent les vagues de la mer,
Traversons la tourmente humaine!
Notre navire glorieux,
Dût le vent déchirer ses voiles,

Un jour montera dans les cieux
Pour s'y changer en deux étoiles!

Nous sommes deux, âmes et corps
Formant, par les secrets accords
De nos cœurs et de nos pensées,
Deux branches d'arbre entrelacées.

Ainsi liés peut-on souffrir?
Que l'un ou l'autre on nous accuse,
L'un pour l'autre voudra mourir,
Comme jadis dans Syracuse.
Denis, voyant de tels amis,
Les rendit à leur douce étreinte,
Et supplia pour être admis
En tiers dans leur amitié sainte.

Nous sommes deux, âmes et corps,
Formant, par les secrets accords
De nos cœurs et de nos pensées,
Deux branches d'arbre entrelacées.

A sa prière ils se sont tus;
Ils auraient admis le génie,
Ou la science ou les vertus,
Mais non jamais la tyrannie.
Suivons un exemple si beau
D'amitié pure et de courage,
Et qu'un jour sur notre tombeau
Deux lauriers mêlent leur ombrage.

Nous sommes deux, âmes et corps,
Formant, par les secrets accords
De nos cœurs et de nos pensées,
Deux branches d'arbre entrelacées.

LA SÉRÉNADE.

Les roses pour moi sont pareilles,
Pareilles pour moi sont les fleurs
Que Mai répand de ses corbeilles
Sur les vallons, sur les hauteurs;
Mais dans la guirlande embaumée
Des jeunes filles de vingt ans,
Dont chacune est tout un printemps,
Je ne vois qu'une bien-aimée!

Les étoiles et les planètes
Qui, dansant en rond dans les cieux,
Font rêver bergers et poëtes
Sont toutes des sœurs à mes yeux;
Mais sur la terre parsemée
D'astres et de rayons épars,
Je ne vois rien que les regards
De tes yeux, ô ma bien-aimée!

Qu'un rossignol s'épuise et meure!

Au faîte du même tilleul,
Un autre chantant dans une heure
T'apprendra qu'il n'était pas seul.
Aucune musique animée
Ne peut tromper mes longs ennuis
Si ce n'est, entre mille bruits,
La chanson de ma bien-aimée.

Que toutes les fleurs se flétrissent !
Que les oiseaux meurent d'amour !
Et que les étoiles périssent,
Périsse la clarté du jour
Plutôt que ma fleur parfumée,
Ma chanson, mon étoile d'or;
Que l'univers périsse encor
Plutôt que toi, ma bien-aimée!

LE ROSSIGNOL ET LES ROSES.

Un jour je trouvai près du sol,
Au temps des brises les plus chaudes,
Dans l'herbe, un nid de rossignol.
Au fond brillaient trois émeraudes,
Trois œufs, pleins de chansons d'amour,
Si Dieu les voulait faire éclore.

Appelant son époux sonore,
La mère attristait l'alentour.

Nids mousseux, fleurs de pourpre et blondes rêveries,
Espérances fleuries.

Trois roses fleurissaient auprès,
Roses d'une teinte rêvée,
Qui semblaient naître tout exprès
Pour les amours de la couvée;
Alors je sentais doucement
Éclore en moi trois douces choses :
Il fleurissait en moi trois roses;
Mon cœur couvait un nid charmant.

Nids mousseux, fleurs de pourpre et blondes rêveries,
Espérances fleuries.

Mon cœur couvait trois œufs divins,
La foi, l'amour, la poésie.
Trois jours après, quand je revins,
De froid mon âme fut saisie.
Le nid gisait, et l'églantier
Pleurait ses roses églantines;
Le nid divin, les fleurs divines
De mon cœur jonchaient le sentier.

Nids mousseux, fleurs de pourpre et blondes rêveries,
Illusions flétries!

A UN BERCEAU.

A MON AMI M***.

Que Dieu, notre souverain maître,
Éloigne tout péril
Du bel enfant qui vient de naître
Parmi les fleurs d'avril!

Quand les nids sont encore vides,
Les nids où soupire l'oiseau,
Mère, je vois tes yeux avides
Rester fixés sur un berceau.
C'est que dans ce berceau repose
Le nouveau-né, le bien-aimé;
Son œil est bleu, sa lèvre est rose,
Son petit souffle est embaumé.

Que Dieu, notre souverain maître,
Éloigne tout péril
Du bel enfant qui vient de naître
Parmi les fleurs d'avril!

Tout célèbre ta bienvenue,
Enfant éclos sous les baisers;
Le printemps empourpre la nue

Et verdit les sommets boisés ;
Il vide ses pleines corbeilles
Et ses trésors les plus secrets,
Sur les prés épand les abeilles
Et les oiseaux sur les forêts.

Que Dieu, notre souverain maître,
Éloigne tout péril
Du bel enfant qui vient de naître
Parmi les fleurs d'avril!

La main du Seigneur est ouverte
Et tous ses dons ont ruisselé ;
Sur les coteaux, la vigne est verte ;
La plaine voit fleurir le blé.
Enfant, que ton âme bénie
Reçoive ainsi les dons de Dieu !
Que ton front couve le génie,
Ton cœur l'amour, cet autre feu !

Que Dieu, notre souverain maître,
Éloigne tout péril
Du bel enfant qui vient de naître
Parmi les fleurs d'avril!

Fleurissez, rose et violette,
Où ses petits pieds marcheront ;
Qu'une fée, avec sa baguette,
Vienne toucher son petit front.
Ne t'écarte pas de la route
Qui conduit ton père au bonheur ;

Que ton ombre soit toujours toute
Sous le rayon droit de l'honneur !

Que Dieu, notre souverain maître,
Éloigne tout péril
Du bel enfant qui vient de naître
Parmi les fleurs d'avril !

LA VACHE BLANCHE.

Connaissez-vous ma vache blanche ?
Elle est plus blanche que son lait :
Elle broute les bouts de branche,
L'herbe fine et le serpolet.
Tous les printemps elle est génisse,
Tous les hivers a deux jumeaux,
Toute l'année elle est nourrice
De la ville et de nos hameaux.

Sa mamelle est une rivière,
Une rivière de bon lait :
Elle connaît ma main légère;
Une autre ne peut pas la traire :
Gare au pied fourchu, s'il vous plaît !

Elle a jambe de demoiselle,
Large flanc, regard caressant

Comme la lune encor nouvelle,
Ses cornes forment un croissant.
A son fanon pend une cloche
Qu'on entend d'une lieue au loin,
Dès qu'elle flaire mon approche,
Elle bondit comme un poulain.

Sa mamelle est une rivière,
Une rivière de bon lait:
Elle connaît ma main légère;
Une autre ne peut pas la traire:
Gare au pied fourchu, s'il vous plaît!

Le lait de Blanche est une essence
Des fleurs sauvages du pays;
Il renferme plus de science
Que tous les livres de Paris:
Plus d'un visage lamentable,
Qui se flétrissait de langueur,
A retrouvé dans son étable
Le teint rougeaud et la vigueur.

Sa mamelle est une rivière,
Une rivière de bon lait:
Elle connaît ma main légère;
Une autre ne peut pas la traire:
Gare au pied fourchu, s'il vous plaît!

Depuis tantôt dix-huit cent trente,
Mon flanc ne s'est pas reposé,
Et tous les ans, comme une rente,

Il me vient un poupon rosé :
Quel beau garçon ! quel brin de fille !
Quelles femmes ! quels bons maris !
Leur sang comme un vin clair pétille :
C'est Blanche qui les a nourris.

Sa mamelle est une rivière,
Une rivière de bon lait :
Elle connaît ma main légère ;
Une autre ne peut pas la traire :
Gare au pied fourchu, s'il vous plaît !

LA CHANSON DU BANQUET.

(24 février 1848)

Un temps d'arrêt suspend la destinée :
Qu'est devenu le mot d'ordre en avant ?
Nous naviguons la poupe retournée ;
Le vaisseau flotte en un calme énervant.
Les intérêts ont fait la nuit si noire !
Quatre-vingt-neuf n'est qu'un rêve aujourd'hui ;
Quand on y songe, on a grand'peine a croire
Qu'un tel soleil sur notre France ait lui !

La France dort, mais n'est pas morte ;
Elle a des sursauts en dormant.

Le fruit divin que son flanc porte
Va mûrir pour l'enfantement.

Nos trois couleurs dont la teinte est salie
Ne disent rien aux yeux des nations :
Suisse, Pologne, Allemagne, Italie,
Faites sans nous vos révolutions.
En d'autres temps, la France tout entière
Se fût levée à la voix du tribun ;
Et nos fusils n'ont passé la frontière
Que pour servir à l'ennemi commun.

La France dort, mais n'est pas morte ;
Elle a des sursauts en dormant.
Le fruit divin que son flanc porte
Va mûrir pour l'enfantement.

Noir ennemi dont l'engeance pullule
Quand on la croit étouffée à jamais ;
Perçant toujours cellule sur cellule,
Il mine tout de la base aux sommets ;
Sa mission sur terre est de détruire,
Et d'obscurcir la céleste clarté ;
Il asservit, et pourtant fait bruire,
Cocarde au front, le mot de liberté.

La France dort, mais n'est pas morte,
Elle a des sursauts en dormant.
Le fruit divin que son flanc porte
Va mûrir pour l'enfantement.

La liberté, cette vierge féconde,
Vous voudriez l'étouffer au berceau
Et que son nom fût effacé du monde,
Vous l'attaquez dans Voltaire et Rousseau;
Et, malgré vous, quand l'univers l'adore
Et la connaît pour la fille de Dieu,
Vous essayez de la trahir encore,
Sur l'habit noir endossant l'habit bleu.

La France dort, mais n'est pas morte;
Elle a des sursauts en dormant,
Le fruit divin que son flanc porte
Va mûrir pour l'enfantement.

Quatre-vingt-neuf avait brisé nos chaînes;
Mais les cadets sont bien loin des aînés!
L'or et la peur sont le mors et les rênes
Qui nous tiendront désormais bâillonnés.
Plus d'union, rentrez chez vous tout morne;
Isolez-vous dans la terreur des lois;
Donnez-nous donc pour enseigne une borne:
De nos drapeaux s'enfuit le coq gaulois.

La France dort, mais n'est pas morte;
Elle a des sursauts en dormant.
Le fruit divin que son flanc porte
Va mûrir pour l'enfantement.

Quelques suppôts de la sainte alliance,
Et des vendus, dans le temple introduits,

O liberté, sont-ils toute la France?
Ils sont à peine un hameau dans Paris.
Que l'heure sonne! et la France lassée
Effacera leurs œuvres et leurs noms.
Un peuple entier, mû par une pensée,
Peut d'un veto désarmer les canons.

La France dort, mais n'est pas morte;
Elle a des sursauts en dormant;
Le fruit divin que son flanc porte
Va mûrir pour l'enfantement.

LA RÉPUBLICAINE.

(25 février 1848)

La République, cette reine
Qui donne des leçons aux rois,
En trois tours d'horloge a sans peine
Ressuscité tous nos vieux droits.
On se battait pour des réformes,
Pour des semblants de liberté;
Elle a brisé les vaines formes,
Et rétabli son unité.

Que la terre entonne un cantique!
Gloire au peuple, joie en tout lieu!

Jurons par l'eau, l'air et le feu
De conserver cette relique :
La République vient de Dieu,
  Vive la République! (*bis*)

Un roi sorti des barricades,
Par un fourbe austère abrité,
Osaient de leurs folles bravades
Menacer le peuple irrité :
Cette mer est notre domaine
Et ces flots mouvants nos sujets,
Disaient-ils d'une voix hautaine,
Le peuple a brisé leurs projets.

Que la terre entonne un cantique!
Gloire au peuple, joie en tout lieu !
Jurons par l'eau, l'air et le feu
De conserver cette relique :
La République vient de Dieu,
  Vive la République! (*bis*)

Des enfants qui pouvaient à peine
Lever les moellons à deux mains
Ont dépavé sans peur ni haine,
Et sans souci des lendemains;
Des hommes qui ne savaient guère
Ce que disaient les beaux parleurs,
Ont cimenté toutes ces pierres
Avec leur sang et leurs sueurs.

Que la terre entonne un cantique!

Gloire au peuple, joie en tout lieu!
Jurons par l'eau, l'air et le feu
De conserver cette relique :
La République vient de Dieu,
Vive la République! (*bis*)

Tuez le peuple! allez mes braves!
Mais ce sont vos frères, voyez!
Comme eux vous êtes des esclaves;
Les soldats s'étaient fourvoyés,
Mais ils sont revenus bien vite,
Musique en tête et cœurs contents,
« Mon cousin, hâtez votre fuite! »
Les rois sont partis pour longtemps.

Que la terre entonne un cantique!
Gloire au peuple, joie en tout lieu!
Jurons par l'eau, l'air et le feu
De conserver cette relique :
La République vient de Dieu,
Vive la République! (*bis*)

Plus de tyrans bons ou superbes!
Valent-ils donc la liberté?
Laissons pousser les hautes herbes
Dans leur palais inhabité.
Et vous, belles artilleries,
Escadrons, fantassins, spahis,
Vous n'êtes plus aux Tuileries,
Vous êtes à votre pays!

Que la terre entonne un cantique!
Gloire au peuple, joie en tout lieu!
Jurons par l'eau, l'air et le feu
De conserver cette relique :
La République vient de Dieu,
  Vive la République! (*bis*)

Le monde enfin voit luire une ère
Que dès longtemps nous prédisions;
La République, notre mère,
De ses yeux emplis de rayons,
A la liberté nous convie,
A la douce fraternité :
C'est le ciel même en cette vie,
En attendant l'éternité.

Que la terre entonne un cantique!
Gloire au peuple, joie en tout lieu!
Jurons par l'eau, l'air et le feu
De conserver cette relique :
La République vient de Dieu,
  Vive la République! (*bis*)

L'ÉMIGRÉE DE FRANCE.

(Avril 1848)

Mon mari, que je vénère,
En fuite, après Février,
M'a poussée en Angleterre,
Mais que faire en ce terrier ?
Je conçois qu'un diplomate
Dans tes brouillards s'acclimate,
O terre des longs ennuis !
Une femme délicate
Ne peut vivre qu'à Paris.

Le bruit français incommode
La souveraine des mers
Qui veut transplanter la mode
Dans ses parcs froids et déserts.
Vous êtes un peu bien vaine ;
Laissez ma petite reine,
Laissez l'aile aux colibris,
Aux Chinois la porcelaine,
Et les modes à Paris.

Nos gais artistes de France
Ont traversé le détroit ;

Le théâtre est pris d'avance,
Mais l'enthousiasme est froid.
On leur jette une guinée,
Mais sitôt qu'elle est donnée
L'artiste a perdu son prix;
Vous reviendrez l'autre année,
On n'admire qu'à Paris.

Pardonnez, chère Angleterre,
Si je vous hais sans raison;
Ailleurs qu'à Paris la terre
N'est pour moi qu'une prison.
Je trouve la France infâme,
Je la déteste en mon âme;
Mais je veux revoir les nids
Dont est brodé Notre-Dame:
Qu'on me ramène à Paris.

L'Opéra fait-il relâche,
Que deviennent les amours?
Chacun a repris sa tâche
Et la Seine suit son cours.
Où montrer cette dentelle?
Ma loge vide m'appelle,
Au diable tous les maris!
Steamer, fuis à tire-d'aile:
On n'est belle qu'à Paris.

On dit que des barricades
On a remis les pavés,

Que du feu des canonnades
Nos hôtels sont préservés.
On dit que le peuple même
Est beau; quant à moi je l'aime,
Et jusqu'aux yeux je rougis
Quand j'entends comme un blasphème
Parler mal de mon Paris.

LA DÉLAISSÉE.

Je ne suis pas contente,
Mon cœur est en souci:
Mon âme est dans l'attente
De mon ami;
Il est parti! (*ter*)

Parti pour la montagne
D'où l'on ne revient pas,
En laissant sa compagne
Seule avec ses hélas,
Seule dans la nuit noire,
Dans le jour blanc aussi,
N'ayant que ma mémoire
Pour me parler de lui.

Je ne suis pas contente,

Mon cœur est en souci :
Mon âme est dans l'attente
De mon ami ;
Il est parti ! (*ter*)

Sa mine rouge et fière
A l'éclat du soleil ;
Au ciel et sur la terre
Il n'a pas son pareil,
Beau comme un capitaine,
Comme un tambour-major,
Plus beau sous la futaine
Qu'un autre en veste d'or.

Je ne suis pas contente,
Mon cœur est en souci :
Mon âme est dans l'attente
De mon ami ;
Il est parti ! (*ter*)

T'en souvient-il encore
De nos soirs amoureux
Sous notre sycomore ?
Alors nous étions deux :
Les yeux bleus de la lune
Nous jetaient leur clarté,
Et je ne suis plus qu'une
En ce lieu regretté !

Je ne suis pas contente,
Mon cœur est en souci :

Mon âme est dans l'attente
De mon ami ;
Il est parti ! (*ter*)

Le chapeau sur l'oreille,
Galant et fin parleur,
Comme on voit une abeille
Errer de fleur en fleur,
Il court de belle en belle
Leur promettant son cœur :
Ma belle demoiselle,
Voyez son air moqueur !

Je ne suis pas contente,
Mon cœur est en souci :
Mon âme est dans l'attente
De mon ami ;
Il est parti ! (*ter*)

C'est un loup qui s'habille
En petit mouton blanc,
Que femme, veuve et fille,
Doivent fuir en tremblant :
Si l'on voulait s'entendre,
Oh ! l'on s'en vengerait ;
Nous le mènerions pendre
Au fond de la forêt.

Je ne suis pas contente,
Mon cœur est en souci :

Mon âme est dans l'attente
De mon ami;
Il est parti! (*ter*)

C'est cruel tout de même
D'aimer et de haïr,
De tuer ce qu'on aime :
J'aimerais mieux mourir.
Il n'est que la rivière
Pour guérir si grand mal,
A moins de s'aller faire
Sœur dans un hôpital.

Je ne suis pas contente,
Mon cœur est en souci :
Mon âme est dans l'attente
De mon ami;
Il est parti! (*ter*)

LA FRANCE A PIE IX. *

(1846)

La matrone des sept collines,
L'antique veuve des Césars,

* Le pape n'a point répondu à cet appel.

Gisait, beau lis dans les épines,
Étrangère dans ses remparts,
Mordant les pierres de ses places
Hurlant des lamentations :
Pie, à son rang tu la replaces
Sur le trône des nations.

Pieux Saint-Père,
Le monde qui se désespère,
Dans tes yeux cherche la clarté;
Regarde-le pour qu'il prospère;
Rends-lui, rends-lui la liberté. *(bis)*

Dès que le vote du conclave
Par l'esprit céleste inspiré,
Met dans tes mains son peuple esclave,
Vive Pie! il est délivré.
La lumière se fait dans Rome;
Une ère nouvelle y fleurit.
Bravo! Pio nono! Grand homme,
Tu fais revivre Jésus-Christ.

Pieux Saint-Père,
Le monde qui se désespère,
Dans tes yeux cherche la clarté;
Regarde-le pour qu'il prospère;
Rends-lui, rends-lui la liberté. *(bis)*

Blanche orpheline du Calvaire,
La liberté rit à l'amour,

Et la justice, moins sévère,
Montre sa balance au grand jour.
Mais de tout temps la foi punique
De Rome guetta les chemins....
Transteverin, prends la tunique
Et le casque des vieux Romains!

Pieux Saint-Père,
Le monde qui se désespère,
Dans tes yeux cherche la clarté;
Regarde-le pour qu'il prospère;
Rends-lui, rends-lui la liberté. (*bis*)

Un soir le dôme de Saint-Pierre
Baignait de sa vive lueur
Les Romains et la ville entière
Courbés sous l'anneau du pêcheur.....
Sous tes pieds couvait la tempête :
Dans l'ombre des poignards ont lui,
Et l'aigle noir à double tête
Hors de son aire pousse un cri.

Pieux Saint-Père,
Le monde qui se désespère,
Dans tes yeux cherche la clarté;
Regarde-le pour qu'il prospère;
Rends-lui, rends-lui la liberté. (*bis*)

Où tend cette menace impie?
Le vicaire du Christ est là !

Comme a fait Léon, notre Pie
Repousserait un Attila.
Sur ta mule blanche, en étole,
Tiare au front, labarum en main,
Tu descendras du Capitole,
Entraînant tout dans ton chemin.

Pieux Saint-Père,
Le monde qui se désespère,
Dans tes yeux cherche la clarté;
Regarde-le pour qu'il prospère;
Rends-lui, rends-lui la liberté. (*bis*)

A ta voix, l'Italie antique
Une et libre s'élancerait :
D'Albion et de l'Amérique
Un secours ailé volerait;
La jeune Allemagne qui rêve
En glaive allongerait ses fers;
Israël que ta main relève
T'enverrait l'or de l'univers.

Pieux Saint-Père,
Le monde qui se désespère,
Dans tes yeux cherche la clarté;
Regarde-le pour qu'il prospère;
Rends-lui, rends-lui la liberté. (*bis*)

Et notre France!... ta parole
Sans bras armés a tout calmé :

Une pacifique auréole
Entoure ton front bien-aimé.
Désormais l'Italie est libre ;
Mais que d'enfants captifs ailleurs!
Combien ta paternelle fibre
Doit tressaillir de leurs douleurs!

Pieux Saint-Père,
Le monde qui se désespère,
Dans tes yeux cherche la clarté;
Regarde-le pour qu'il prospère;
Rends-lui, rends-lui la liberté. (*bis*)

Veux-tu commencer la croisade?
Des Apennins entends l'écho
Rouler encor la fusillade
Et le canon de Marengo!
Des vieilles tombes féodales
Où l'on veut nous ensevelir,
Nos jeunes preux brisant les dalles,
Sauraient encor vaincre ou mourir.

Pieux Saint-Père,
Le monde qui se désespère,
Dans tes yeux cherche la clarté;
Regarde-le pour qu'il prospère;
Rends-lui, rends-lui la liberté. (*bis*)

LE MALHEUR.

Connaissez vous cet étranger
Dont le regard est toujours sombre,
Dont la présence est un danger :
Est-ce un vivant? n'est-ce qu'une ombre?
S'il s'assied à votre festin,
Son aspect glace vos convives,
Comme le givre du matin
Enlève aux fleurs leurs couleurs vives :
Est-ce la mort ou le destin?

Il transforme tout ce qu'il touche,
Les mets en des charbons ardents
Qui, consumés à votre bouche,
Tombent en cendre sous vos dents;
Quand sa main maigre verse à boire,
En allant du verre au gosier,
Le vin se change en liqueur noire,
Qui vous brûle comme un brasier
Et vous laisse un affreux déboire.

Par lui, les rois ensorcelés
Perdent leur trône et l'espérance;
Par lui, les maris désolés
Et les joueurs pleurent leur chance;

Il fait les lauriers se flétrir
Sur le front pâli des poëtes ;
Il fait les conquérants mourir
Avant d'achever leurs conquêtes,
Et les avares s'appauvrir.

J'ai vu des pâtres tout en larmes
Accuser les lutins jaloux
D'avoir attiré par des charmes,
Ou la maladie ou les loups.
Chaque journée était funeste :
Les brebis n'avaient plus de lait,
Les moutons mouraient de la peste,
Et tout le troupeau s'en allait,
Les larrons s'acharnant au reste.

Si vous êtes vingt amoureux,
Dix tourtereaux, dix tourterelles,
Par des prestiges ténébreux
Il désunit vos blanches ailes ;
Il pipe les dés au joueur,
Vous dupe avec des amulettes,
Vous trompe avec une lueur :
C'est le grand noueur d'aiguillettes ;
C'est ce qu'on nomme le malheur.

LA SIBÉRIENNE.

DÉMEMBREMENT DE LA POLOGNE.

(1846-1847)



Nous rentrons dans l'âge de fer :
Bourreau, fais l'apprêt du supplice!
Liberté, bon droit et justice
Ne sont plus que des mots en l'air.
Nos pères croyaient voir l'aurore
D'un âge libre et florissant;
Ils ne voyaient qu'un météore
Chargé d'une vapeur de sang.

Adieu patrie
Et liberté!
Ce qui n'est pas décapité
Est fouetté
Vers la Sibérie.

Eh quoi! tout un peuple oserait
Se dire libre sur la terre!
Il faut le contraindre à se taire,
Il faut étouffer son secret.
A cette horde vagabonde
Refusez le pain et le sel,
Qu'il ne soit plus en lieu du monde
D'asile à ce grand criminel.

Adieu patrie
Et liberté !
Ce qui n'est pas décapité
Est fouetté
Vers la Sibérie.

Si quelqu'un s'avise ici-bas
De redresser un peu la tête,
Son front attire la tempête,
L'embûche rampe sous ses pas.
Socrate n'est plus qu'un impie,
Galilée est chargé de fers;
Sur une croix Jésus expie
La rédemption des pervers.

Adieu patrie
Et liberté !
Ce qui n'est pas décapité
Est fouetté
Vers la Sibérie.

Tyrannie! ô monstre géant!
Ta faim n'est jamais assouvie,
Il faut que toute noble vie
S'abîme en ton gosier béant.
Agneaux, taureaux, boucs et colombes
Par centaines sacrifiés,
Sont tes plus humbles hécatombes;
Il te faut des peuples entiers.

Adieu patrie

Et liberté!
Ce qui n'est pas décapité
Est fouetté
Vers la Sibérie.

Au moins n'avons-nous pas baisé
Le pied fourchu de cette idole;
Nous luttons de notre parole,
Notre glaive s'étant brisé.
Frères! notre cause est la vôtre!
Que le plus petit d'entre vous
Se lève et se change en apôtre
Pour annoncer les droits de tous!

Adieu patrie
Et liberté!
Ce qui n'est pas décapité
Est fouetté
Vers la Sibérie.

L'homme, sitôt qu'il vient au jour,
A tout le genre humain pour frère,
Et dès le ventre de sa mère,
A droit à la vie, à l'amour.
En prenant sa part dans l'ouvrage,
Il a, pourvu qu'il aime un peu,
Un coin libre dans l'héritage,
Et ne doit de compte qu'à Dieu.

Adieu patrie
Et liberté!

Ce qui n'est pas décapité
Est fouetté
Vers la Sibérie.

Tous ces droits sacrés nous sont pris
Par la tyrannie... Anathème!
Entendez notre cri suprême,
Hommes libres de tous pays.
Qu'un hurra lointain nous réponde
Quand nous allons nous engloutir;
Dieu doit la liberté du monde
Au râle d'un peuple martyr.

Adieu patrie,
Et liberté!
Ce qui n'est pas décapité
Est fouetté
Vers la Sibérie.

LES FERS A CHEVAL.

L'horloge au plus prochain nuage
Envoyait les coups de minuit,
Car tout dormait dans le village,
Hors la bête et l'oiseau de nuit;
Un bruit sourd traverse l'espace,
Puis un homme rouge, à cheval,

Court droit à la fenêtre basse
De la maison du maréchal.

Ohé bonhomme (*bis*),
Demain s'achèvera ton somme;
Saute du lit bon gré mal gré,
Mon cheval blanc est déferré.

Entends-tu? la maison s'ébranle,
Dit la femme en le réveillant,
A l'homme qui court au chambranle,
Et l'ouvre à grand'peine en bâillant.
Vite, du charbon à la forge,
Dit le nocturne cavalier,
Ou mon ongle imprime à ta gorge
L'empreinte d'un rouge collier.

Ohé bonhomme (*bis*),
Demain s'achèvera ton somme;
Il faut forger bon gré mal gré,
Mon cheval blanc est déferré.

Sous le soufflet la forge éclate,
Comme un soupirail de l'enfer,
Et dans la fournaise écarlate
Le forgeron plonge son fer.
Ce n'est pas du fer qu'on attache
Au sabot de mon blanc coursier,
Dit l'hôte en frisant sa moustache,
Ni de l'argent, ni de l'acier.

Ohé bonhomme (*bis*),
Demain s'achèvera ton somme;
Il faut forger bon gré mal gré,
Mon cheval blanc est déferré.

C'est de l'or qu'il vous faut, mon maître?
Dit l'artisan mort de frayeur;
Car dans l'ombre il voyait paraître
Les lourds tromblons de monseigneur.
Hélas! je ne suis point orfèvre,
Et ne vends point de ce métal.
Monseigneur se pinça la lèvre
D'un air inquisitorial.

Ohé bonhomme (*bis*),
Demain s'achèvera ton somme;
Il faut forger bon gré mal gré,
Mon cheval blanc est déferré.

N'as-tu pas d'un vieil héritage
Conservé trente louis d'or?
Et vos bijoux de mariage,
Ne les gardez-vous pas encor?
Le malheureux crut voir le diable
Sous le masque du cavalier,
Et comme on sèmerait du sable,
Jeta son or dans le brasier.

Ohé bonhomme (*bis*),
Demain s'achèvera ton somme;

Il faut forger bon gré mal gré,
Mon cheval blanc est déferré.

Sitôt la besogne finie,
L'homme rouge monte à cheval,
Et riposte par l'ironie
Aux prières du maréchal.
Tu veux le prix de ta ferrure?
Entends sonner sur le pavé
Les sabots d'or de ma monture,
Et dis si tu n'as point rêvé.

Adieu bonhomme (*bis*),
Jusqu'à l'aube reprends ton somme;
On n'arrête pas à son gré
Un cheval blanc si bien ferré.

Le forgeron bondit sur place,
Brandit ses marteaux dans les airs;
Il a, pour découvrir leur trace,
D'un pied de loup marqué les fers;
Il veut ameuter une troupe
Et chasser l'homme rouge aux bois :
« S'il avait mis ta femme en croupe,
» Que ferais-tu? » dit une voix.

Allons, mon homme (*bis*),
Il faut achever notre somme;
On n'arrête pas à son gré
Un cheval blanc si bien ferré.

LA JEUNE RÉPUBLIQUE.

(1848)

Paris est sorti du tombeau
En renversant la sentinelle,
Radieux comme un Christ nouveau;
Répandons la bonne nouvelle.
Bouches de fer, canons, fusils,
Tambours, clairons, bouches de cuivre,
Apprenez à tous les pays
Comment la France a pu revivre.

Peuples, venez de toutes parts,
Voir la République nouvelle,
Douce comme une tourterelle,
Formidable comme un rempart;
Frères, serrons-nous autour d'elle.

Hautaine, et les pieds dans le sang,
Nous l'avions vue aux barricades
Hurler avec un mâle accent
Le cantique des fusillades;
Victorieuse, on l'a pu voir,
Essuyer le sang de sa pique

Et nous rappeler au devoir
En nous montrant l'olive antique.

Peuples, venez de toutes parts
Voir la République nouvelle,
Douce comme une tourterelle,
Formidable comme un rempart;
Frères, serrons-nous autour d'elle.

Que ferons-nous au lendemain?
Les nations sont dans l'attente;
Si nous succombons en chemin,
L'abîme est au bas de la pente.
Au lieu d'enterrer ton argent,
Riche, en proie aux fausses alarmes,
Va plutôt dire à l'indigent :
Formons ensemble un faisceau d'armes!

Peuples, venez de toutes parts
Voir la République nouvelle,
Douce comme une tourterelle,
Formidable comme un rempart;
Frères, serrons-nous autour d'elle.

Que l'argent circule à plein bord
Comme un fleuve qui vivifie,
Que dans un fraternel accord
Le riche au pauvre se confie!
L'artisan donnant ses labeurs,
Que le penseur donne ses veilles;

Nous ferons des sucs les meilleurs
Le miel des humaines abeilles.

Peuples, venez de toutes parts
Voir la République nouvelle,
Douce comme une tourterelle,
Formidable comme un rempart;
Frères, serrons-nous autour d'elle.

Défrichons marais et vallons,
Reboisons les chauves montagnes !
Peuplons aussi de nos colons
L'Afrique et ses riches campagnes.
L'abondance ruissellera
Comme un fleuve dans une plaine,
Et la liberté soufflera
Dans nos poumons à pleine haleine.

Peuples, venez de toutes parts
Voir la République nouvelle,
Douce comme une tourterelle,
Formidable comme un rempart;
Frères, serrons-nous autour d'elle.

Pauvres filles qui périssiez
Comme les roses sous le givre;
Et vous tous qu'on foulait aux pieds,
La République vous délivre.
Tes autres fils seront jaloux,
O République notre mère,

Si tu ne donnes comme à nous
A tous les peuples la lumière.

Peuples, venez de toutes parts
Voir la République nouvelle.
Douce comme une tourterelle,
Formidable comme un rempart ;
Frères, serrons-nous autour d'elle.

CHANT RUSTIQUE

(Sur l'air des Bœufs),

POUR LA FÊTE DU CHAMP-DE-MARS EN 1848

Allons gaîment à notre fête,
Beau laboureur, bon ouvrier!
Et vous, grands bœufs, traînez en tête
Chêne, olivier et vert laurier.
Mêlons nos voix à la musique
Des chœurs chantants, des régiments :
Dans un refrain simple et rustique
Faisons valoir nos sentiments.

Vive la République!
La fête est magnifique.
Les sabres, les fusils, les canons, le tambour
Y font honneur aux outils du labour!

Toutes les gloires de la France
Vont à la fête au Champ-de-Mars.
La religion, la science,
L'honneur, le travail et les arts.
La foule avec joie et tendresse
Entoure les représentants
Et Dieu répand avec largesse
Tous les trésors de son printemps.

Vive la République!
La fête est magnifique.
Les sabres, les fusils, les canons, le tambour
Y font honneur aux outils du labour!

Asseyons-nous à cette table
Et fraternisons tous en chœur.
La République est équitable.
Au pauvre elle donne du cœur.
Nous n'avons pas grand'chose à faire;
Il faut l'aimer, la soutenir;
Le riche du pauvre est le frère,
De là dépend tout l'avenir.

Vive la République!
La fête est magnifique.
Les sabres, les fusils, les canons, le tambour
Y font honneur aux outils du labour!

Puisque ce banquet nous rallie,
Il faut porter une santé

A la Pologne, à l'Italie
Qui réclament leur liberté;
A l'Allemagne, à l'Amérique
Qui de loin nous tendent la main;
Car il faut que la République
Règne sur tout le genre humain.

Vive la République!
La fête est magnifique.
Les sabres, les fusils, les canons, le tambour
Y font honneur aux outils du labour!

Nos pères ont pris la Bastille;
Leur sang ne s'est pas démenti.
Nous sommes bien de leur famille,
Mais ne formons plus qu'un parti.
Le clairon bruyant de la guerre
N'excitera plus les rivaux;
Les bœufs laboureront la terre
Accouplés avec les chevaux.

Vive la République!
La fête est magnifique.
Les sabres, les fusils, les canons, le tambour
Y font honneur aux outils du labour!

FLEUR DES PERLES.

Perle des fleurs et fleur des perles,
Blanche était née un beau matin,
Au chant des linots et des merles,
Dans la bruyère et dans le thym.
Un paysan l'avait trouvée,
Braconnier, dénicheur de faons,
Et depuis l'avait élevée
Entre ses chiens et ses enfants.

File, file, ma quenouille, file!
Bientôt le fil roux cassera;
Lampe buveuse, bois ton huile,
Tant que la mèche durera;
Bientôt Lucifer l'éteindra.

Fille de quelque blanche fée,
Habitante d'un noir donjon,
Branche de pommier franc greffée
Sur la tige d'un sauvageon,
Elle grandit, belle et proprette,
En ce chenil des braconniers;
On aurait dit une chevrette
Perdue avec les sangliers.

File, file, ma quenouille, file!
Bientôt le fil roux cassera;
Lampe buveuse, bois ton huile,
Tant que la mèche durera;
Bientôt Lucifer l'éteindra.

A quinze ans cette fille fière
Avait tous les goûts d'un veneur:
Elle chassait avec le père
Sur les terres de son seigneur.
Était-ce pour piller la chasse
Qu'elle suivait les braconniers?
La levrette chassait de race,
On le devinait à ses pieds.

File, file, ma quenouille, file!
Bientôt le fil roux cassera;
Lampe buveuse, bois ton huile,
Tant que la mêche durera;
Bientôt Lucifer l'éteindra.

Un matin, avant la lumière,
Blanche, pourchassant un renard,
Hélas! fut prise la première,
Et tomba dans le traquenard.
La belle enfant trouvée au piége,
En habit de jeune chasseur,
Ne put cacher son teint de neige,
Ni de ses yeux bleus la douceur.

File, file, ma quenouille, file!

Bientôt le fil roux cassera ;
Lampe buveuse, bois ton huile,
Tant que la mèche durera ;
Bientôt Lucifer l'éteindra.

On emmène la pauvre fille
Dans la chambre du grand veneur.
Çà, mes gens, qu'on la déshabille !
Mes yeux verront son déshonneur.
A l'instant même que le traître
Frémissait de voir son bras nu,
Dans la blancheur il vit paraître
Certain signe qu'il reconnut.

File, file, ma quenouille, file !
Bientôt le fil roux cassera ;
Lampe buveuse, bois ton huile.
Tant que la mèche durera ;
Bientôt Lucifer l'éteindra.

Sortez, mes gens ! Avec tendresse
Il prend la vierge entre ses bras,
Comme un bon père la caresse...
Blanche ne voit pas, n'entend pas.
Elle saisit, tout indignée,
Un coutelas, et, vers le cœur,
S'ouvrit une large saignée...
C'était la fille du veneur !

File, file, ma quenouille, file !
Bientôt le fil roux cassera ;

Lampe buveuse, bois ton huile,
Tant que la mèche durera ;
Bientôt Lucifer l'éteindra.

LE TUEUR DE LIONS.

Mes beaux lions aux crins dorés,
Du sang des troupeaux altérés,
Halte-là ! je fais sentinelle,
Et ma carabine mortelle,
Visant à la fauve prunelle,
Fait jaillir l'âme en flots pourprés.

Dans la torride solitude
Où vous régnez, rois redoutés,
Rien n'offense la quiétude
De vos farouches majestés.
Tigre, léopard et panthère,
Devant vous sont rampants et doux ;
Moi, je ris de votre courroux :
Je tiens dans mes mains le tonnerre.

Mes beaux lions aux crins dorés,
Du sang des troupeaux altérés,
Halte-là ! je fais sentinelle,
Et ma carabine mortelle,

Visant à la fauve prunelle,
Fait jaillir l'âme en flots pourprés.

Rois chasseurs, faites vos bourriches
Avec les plus nobles gibiers;
Éventrez les daims et les biches,
Les renards et les sangliers.
Tenez-vous à l'écart des tentes
Où sont à l'abri nos colons,
Ne guettez pas en nos vallons
Les bœufs et les vaches errantes.

Mes beaux lions aux crins dorés,
Du sang des troupeaux altérés,
Halte-là! je fais sentinelle,
Et ma carabine mortelle,
Visant à la fauve prunelle,
Fait jaillir l'âme en flots pourprés.

Quand le lion, quand la lionne,
Ont rôdé près d'une maison,
On me hèle, mon arme est bonne
Et mon œil perce à l'horizon.
Comme un boa j'attends, je guette,
Ma balle, horrible guet-apens,
Siffle, et mord comme le serpent,
Tantôt le cœur, tantôt la tête.

Mes beaux lions aux crins dorés,
Du sang des troupeaux altérés,
Halte-là! je fais sentinelle,

Et ma carabine mortelle,
Visant à la fauve prunelle,
Fait jaillir l'âme en flots pourprés.

Je veux à ma mère chérie,
Avec la hampe d'un drapeau,
D'une lionne d'Algérie,
En Hercule, apporter la peau,
Près du bois où ma soif guerrière
S'allumait à tuer les loups,
Je veux clouer avec six clous,
Ce grand trophée à ma chaumière.

Mes beaux lions aux crins dorés,
Du sang des troupeaux altérés,
Halte-là ! je fais sentinelle,
Et ma carabine mortelle,
Visant à la fauve prunelle,
Fait jaillir l'âme en flots pourprés.

RONDE DES PAYSANNES.

Sur le pré, la brune et la blonde,
Menons la ronde, allons bon train :
Que le bruit des baisers réponde
Et marque le pas au refrain ! *(bis)*

Chaque fille qui passe
Demande qu'on l'embrasse :
Celle que l'on embrassera
A la ronde reine sera;
D'églantine on la fleurira.
La première qui passe
Demande qu'on l'embrasse :
Belle, tu reviendras demain;
Va mendier, tendre la main,
Demande un baiser en chemin.

Sur le pré, la brune et la blonde,
Menons la ronde, allons bon train :
Que le bruit des baisers réponde
Et marque le pas au refrain! (*bis*)

La seconde qui passe,
Une fois on l'embrasse
Du bout des lèvres seulement;
Elle a pourtant minois charmant,
Mais c'est un visage qui ment.
La troisième qui passe,
A deux fois on l'embrasse :
Elle est belle, mais ses yeux doux
Qui vous regardent en-dessous
Égratignent comme le houx.

Sur le pré, la brune et la blonde,
Menons la ronde, allons bon train :
Que le bruit des baisers réponde

Et marque le pas au refrain ! (*bis*)

La quatrième passe :
C'est la beauté, la grâce
Et la faiblesse en même temps :
Fleur du pêcher, attends, attends,
L'amour gêlerait ton printemps.
Quand la cinquième passe,
On sent un froid de glace ;
Elle est bien belle, en vérité ;
Elle a du lis blanc la beauté,
Mais du paon doré la fierté.

Sur le pré, la brune et la blonde,
Menons la ronde, allons bon train :
Que le bruit des baisers réponde
Et marque le pas au refrain ! (*bis*)

Plus d'une à son tour passe
Que l'une ou l'autre embrasse,
Comme entre mille, chaque fleur
A son parfum et sa couleur,
Chaque fillette a sa valeur.
A la fin Jeanne passe !
Tout le monde l'embrasse ;
Sa beauté simple est sans apprêt,
Comme la fleur du blanc muguet
Ou la voix du chardonneret.

Cueillons l'églantine à la ronde ;

Jeanne est reine, il faut de l'entrain.
Que le bruit des baisers réponde
Et marque le pas au refrain! (*bis*)

LE CERF.

Le cerf est venu boire
Sous les coudriers verts;
Cors d'argent, cors d'ivoire,
Sonnez vos plus doux airs.

Il paissait là, superbe,
Sous les verts coudriers,
On voit encor dans l'herbe
La trace de ses pieds.

On dit que les laveuses
Souvent ont pu le voir
En allant, matineuses,
En allant au lavoir.

Battez colline et plaine,
Page, écuyer, piqueur!
La dame châtelaine
Tient le prix du vainqueur.

C'est une écharpe blanche
Où ses mains ont tracé,
En couleur de pervenche,
Son chiffre entrelacé.

Hurra! voilà la bête,
La bête au pied léger:
Sa ramure l'arrête,
Le cerf est en danger.

Allons, meute altérée,
Mets le cerf aux abois,
Et poursuis la curée
Jusques au fond du bois!

Il faut qu'il tombe et meure!
Point de pitié pour lui,
Pas même quand il pleure,
Au chant de l'hallali.

LE LAVOIR.

Tous les jours, moins le dimanche,
On entend (*bis*) le gai battoir
Battre la lessive blanche
Dans l'eau verte du lavoir.

Une rigole en vieux chêne,
Au lavoir amène l'eau
De la colline prochaine
Où se tient caché l'écho,
L'écho qui jase et babille
Et redit tous nos lazzis;
Car nous lavons en famille
Tout le linge du pays.

Tous les jours, moins le dimanche,
On entend (*bis*) le gai battoir
Battre la lessive blanche
Dans l'eau verte du lavoir.

La margelle est une pierre
Aussi lisse qu'un miroir;
Un vieux toit fourni de lierre
Tient à l'abri le lavoir;
De l'iris les feuilles vives
Y dardent leurs dards pointus;
Pour embaumer nos lessives,
Sa racine a des vertus.

Tous les jours, moins le dimanche,
On entend (*bis*) le gai battoir
Battre la lessive blanche
Dans l'eau verte du lavoir.

La vieille branlant mâchoire,
Qui se souvient de cent ans,

Conte aux jeunes quelque histoire
Aussi vieille que le temps.
C'est Satan qui se démène
Dans le corps d'un vieux crapaud,
Ou bien c'est quelque âme en peine
Qui, la nuit, vient troubler l'eau.

Tous les jours, moins le dimanche,
On entend (*bis*) le gai battoir
Battre la lessive blanche
Dans l'eau verte du lavoir.

Tout en jasant, la sorcière
Tord son linge à tour de bras;
Auprès fume une chaudière,
C'est comme aux anciens sabbats.
Mais dans un coin la fillette
Qui veut plaire à son galant,
Mire dans l'eau sa cornette,
Sa ceinture et son bras blanc.

Tous les jours, moins le dimanche,
On entend (*bis*) le gai battoir
Battre la lessive blanche
Dans l'eau verte du lavoir.

LE NOM DE MA SOEUR !

Savez-vous pourquoi, toute la semaine,
Je fais le sauvage, et pourquoi le soir,
Sous les noirs tilleuls, seul je me promène?
Ne soupçonnez pas d'amoureux espoir :
Je cause tout bas avec l'adorée
Dont le souvenir ne m'est pas cruel;
Je songe au bon temps d'une amour dorée
Des plus clairs rayons que Dieu garde au ciel.

Et par instants, avec douceur,
Je murmure le nom de femme
Qui vibre le mieux en mon âme,
Le nom de ma sœur!

Savez-vous pourquoi j'aime les dimanches
Et les jours des saints que l'on chôme encor,
Où l'on voit briller, sur les moires blanches
Et sur le velours les acanthes d'or?
C'est que sous ses doigts ce métal s'effeuille
En un saint travail que Dieu doit bénir;
A ces rameaux d'or, avide, je cueille
Le fruit savoureux de son souvenir.

Et par instants, avec douceur,
Je murmure le nom de femme
Qui vibre le mieux en mon âme,
Le nom de ma sœur!

Savez-vous pourquoi j'aime les saulées,
Les fleurs et les nids, trésor des buissons,
L'argent des ruisseaux, l'ombre des vallées,
Les bois parfumés et pleins de chansons?
Savez-vous pourquoi j'aime la famille,
Le vieillard courbé, l'enfant qui sourit?
Je songe à son cœur d'humble jeune fille,
Où toute amour pure à l'ombre fleurit.

Et par instants, avec douceur,
Je murmure le nom de femme
Qui vibre le mieux en mon âme,
Le nom de ma sœur!

LES JOURNÉES DE JUIN.

CHANT FUNÈBRE.

(1848)

La France est pâle comme un lis,
Le front ceint de grises verveines;

Dans le massacre de ses fils,
Son sang a coulé de ses veines.
Ses genoux se sont affaissés
Dans une longue défaillance.
O Niobé des temps passés,
Viens voir la douleur de la France!

Offrons à Dieu le sang des morts
De cette terrible hécatombe,
Et que la haine et les discords
Soient scellés dans leur tombe!

Quatre jours pleins et quatre nuits,
L'ange des rouges funérailles,
Ouvrant ses ailes sur Paris,
A soufflé le vent des batailles.
Les fusils, le canon brutal
Vomissaient à flots sur la ville
Une fournaise de métal
Qu'attisait la guerre civile.

Offrons à Dieu le sang des morts
De cette terrible hécatombe,
Et que la haine et les discords
Soient scellés dans leur tombe!

Combien de morts et de mourants,
Insurgés, soldats, capitaines!
Que d'hommes forts dans tous les rangs!
Peut-il rester encor des haines?
Le pasteur tendant l'olivier,

D'une balle est atteint lui-même :
« Oh! que mon sang soit le dernier! »
Dit-il à son heure suprême.

Offrons à Dieu le sang des morts
De cette terrible hécatombe,
Et que la haine et les discords
Soient scellés dans leur tombe!

La faim aux quartiers populeux
Est une horrible conseillère;
Le lion, que brûlent ses feux,
Rugit et quitte sa tanière.
Un peu d'or dans l'ombre semé,
Un lambeau de pourpre qui brille,
Font sortir tout un peuple armé
Quant le pain manque à la famille.

Offrons à Dieu le sang des morts
De cette terrible hécatombe,
Et que la haine et les discords
Soient scellés dans leur tombe!

Ce n'est pas sans avoir saigné
Que notre capitale est sauve;
Grâce au canon l'ordre a régné,
On a traqué la bête fauve.
La mort a souillé l'eau des puits,
Des ruisseaux et de la rivière.
On n'a fait que peupler depuis
Les cachots et le cimetière.

Offrons à Dieu le sang des morts
De cette terrible hécatombe,
Et que la haine et les discords
Soient scellés dans leur tombe!

Il ne reste, après ce grand deuil,
D'autre profit de la bataille
Que des frères dans le cercueil
Et des prisonniers sur la paille.
O République au front d'airain!
Ta justice doit être lasse;
Au nom du peuple souverain,
Pour la première fois, fais grâce!

Offrons à Dieu le sang des morts
De cette terrible hécatombe,
Et que la haine et les discords
Soient scellés dans leur tombe!

UNE NUIT.



Dans les prés nous allions chaque soir
Regarder se lever l'étoile,
Et ce soir ma paupière se voile;
Je t'attends sans espoir:
O ma pensée!
O ma fiancée!

Sous le bouleau,
Dont la feuille tremble,
Nous demeurions si longtemps ensemble,
Sous le bouleau;
Auprès de l'eau.

Les troupeaux s'en vont à l'abreuvoir,
Le berger poursuit la bergère;
Seul errant sur la noire bruyère,
Je t'attends sans espoir :
O ma pensée!
O ma fiancée!

Sur nos amours,
O belle cruelle!
Le soir discret étendait son aile,
Sur nos amours,
Hélas! trop courts.

L'angelus a tinté, viens t'asseoir,
Le grillon sur la plaine crie,
Sa chanson berçait ma rêverie :
Viens combler mon espoir.

Quand vient minuit
Heure où l'amour veille,
Des rossignols la voix qui s'éveille
Charme la nuit,
Quand vient minuit.

Mon regard cherche en vain ton œil noir,
Ma main, ta chevelure blonde,
O beauté perfide comme l'onde!
Je t'attends sans espoir :
O ma pensée!
O ma fiancée!

Plus de serments,
A l'heure où la lune
Dore ou blanchit la colline brune,
Plus de serments,
De mots charmants.

O douceur! ô divin nonchaloir,
Que troublait seulement l'aurore,
Ma beauté, t'en souvient-il encore?
Tu fais mon désespoir :
O ma pensée!
O ma fiancée!

Nous revenions,
Lorsque l'aube en fête
Nous envoyait ses cris d'alouette
Et ses rayons,
Nous revenions,

LE RÊVE QUE J'AI RÊVÉ.

(1845)

Un jour, du prix de mes leçons,
Hélas! je n'enseigne personne,
Et du produit de mes chansons,
N'oubliez pas que je les donne.
Je veux m'acheter à Paris
Une maison d'un très-bas prix,
Notez que les maisons sont chères,
Pour y loger les pauvres hères
Qui sont logés sur le pavé,
C'est un rêve que j'ai rêvé.

Un jour, le fusil sous le bras,
Je veux faire une bonne chasse,
Tuer tout gibier gros et gras,
Je n'ai jamais tué bécasse;
Et du prix de la venaison,
Je veux fonder une maison,
Une publique hôtellerie,
Où jour et nuit on boive, on rie;
D'où l'on parte le pied levé,
C'est un rêve que j'ai rêvé.

Je veux, si jamais je suis roi,
On a vu mieux, on a vu pire,
Octroyer un blanc palefroi
A tous les gueux de mon empire,
Dégrever mes sujets d'impôt,
Donner à tous la poule au pot,
Des dots aux pauvres demoiselles,
Comme aux veuves, laides ou belles,
Un époux neuf et tout trouvé,
C'est un rêve que j'ai rêvé.

Enfin, mon rêve le plus cher,
Passez-moi cette simple envie,
Serait de souffler sur l'enfer,
Qu'on fait brûler dans l'autre vie.
Je voudrais que le paradis
Ne fût pas un petit taudis,
Bon tout au plus pour cent personnes,
Qu'on en pût gagner les couronnes
Sans réciter toujours l'*Ave*,
C'est un rêve que j'ai rêvé.

LES PLATANES.

A l'heure où l'étoile du soir
Jette ses lueurs diaphanes,

O ma divine! quel espoir
Vous attire sous les platanes?
Mon cœur suit vos pas cadencés.
Oh! qu'allez-vous faire à la brune,
Sans moi, dans l'ombre ou vous glissez,
Blanche comme un rayon de lune?

Des lutins malins et cruels
Ne craignez-vous pas les surprises,
Ni la rosée aux pleurs mortels,
Ni la froide haleine des brises?

J'ai l'oreille et les yeux craintifs;
Mon sang dans mes veines se glace
Lorsque dans l'ombre des massifs
Votre forme blanche s'efface.
Une lueur, le moindre bruit,
Un rien fait que mon cœur se trouble;
Je crois voir des yeux dans la nuit,
Je crois que votre pas se double.

Des lutins malins et cruels
Ne craignez-vous pas les surprises,
Ni la rosée aux pleurs mortels,
Ni la froide haleine des brises?

Vous revenez, et vos cheveux
Humides comme les corolles
Des lis arrosés par les cieux,
Semblent emplis de lucioles.

Sur votre cou, sur vos bras blancs
Qui sont restés à l'air sans voiles,
Je veux de mes baisers tremblants
Sécher les larmes des étoiles.

Des lutins malins et cruels
Ne craignez-vous pas les surprises,
Ni la rosée aux pleurs mortels,
Ni la froide haleine des brises?

RÉGINA.

J'avais un cœur pour chaque femme,
Plus d'une duchesse à plaisir
Venait se brûler à ma flamme;
Alors je n'avais qu'à choisir.
Mais Régina la brune
Un jour passa,
Et mon cœur se fixa.
Je n'en aimai plus qu'une,
Que Régina,
Dont l'amour me damna;
Cruelle (*ter*) Régina!

La jeunesse rieuse et folle

Ne la regardait qu'en tremblant;
Vit-on jamais une créole
A l'œil plus noir et plus brûlant,
Qui sût dans sa parure
Marier mieux
Pour prendre tous les yeux,
La soie et la dorure,
Que Régina
Dont l'amour me damna;
Cruelle (*ter*) Régina!

L'un aimait sa jambe ou sa taille,
L'autre exprimait tout bas le vœu
De prendre à son chapeau de paille
La frange de son ruban bleu.
On aimait sa paupière,
Ses cheveux bruns,
Ses bagues, ses parfums;
Je t'aimai tout entière,
O Régina!
Dont l'amour me damna;
Cruelle (*ter*) Régina!

Son regard semblait me promettre
Qu'un jour finiraient mes douleurs.
Pendant six mois sous sa fenêtre,
Des froides nuits j'ai bu les pleurs.
Jadis à de beaux anges
Je promettais
Comme elle, et je mentais;

Régina, tu te venges!
O Régina!
Dont l'amour me damna;
Cruelle (*ter*) Régina!

LA JOUEUSE DE GUITARE.

Je ne sais pas où je suis née,
Sous quelle étoile, en quelle année;
Ma mère est morte en m'allaitant.
Errante comme l'hirondelle,
Du toit de chaume à la tourelle
Je gagne ma vie en chantant.

Je suis pauvre, mais bonne fille;
Vous riez de ma souquenille
Qui se traîne dans le ruisseau.
Il faudrait me voir le dimanche,
Lorsque j'ai mis la guimpe blanche,
Où se croise un ruban ponceau.

Si je pouvais savoir mon âge,
Je songerais au mariage;
Une vieille de mon pays
Disait qu'on a dot et fortune,

Tendre ou mutine, ou blonde ou brune,
Quand on a seize ans à Paris.

Or la vieille bohémienne
M'a dit autant qu'il m'en souvienne,
Après avoir lu dans ma main :
A toi les honneurs, la richesse ;
Tu seras reine ou bien duchesse
Et tu feras un beau chemin.

En croirai-je cette espérance!
Si j'étais reine de France,
Que ferais-je de tout mon bien?
Oh ! je n'en serais point avare ;
J'achèterais une guitare
A toute fille qui n'a rien.

SOUS LES TILLEULS.

Vous souvient-il de cette allée
Qui projetait son ombre au loin,
Où la lune, à demi voilée,
Était notre unique témoin ;
Où, subjugué par votre grâce,
J'étais à genoux à vos pieds,

Et vous demandais à voix basse
Si vous m'amiez? (*ter*)

Vos blanches mains pressant les miennes,
Tous mes tourments étaient finis;
Comme, par d'invisibles chaînes,
Je sentais nos deux cœurs unis...
Je n'oublirai jamais le charme
De cette heure ou vous me disiez,
Tout en essuyant une larme,
Que vous m'aimiez! (*ter*)

Vous ajoutiez : C'est pour la vie!...
Après m'avoir longtemps bercé,
Cette espérance m'est ravie,
Votre serment s'est effacé!...
Sous les tilleuls, quand le vent pleure
Je viens m'asseoir où vous étiez...
Et là, je songe encore à l'heure
Où vous m'aimiez! (*ter*)

LA FÊTE.

Tout le village est à la fête,
Tout le village et l'alentour,
La grosse caisse et la musette

Y marquent le pas à l'amour,
Et la montagne danse autour.

Les grands bœufs ruminent, couchés
Sur les genoux, dans leur étable,
Les laboureurs endimanchés
Boivent les coudes sur la table,
Les garçons marchent tous au pas
Avec des habits de soldats;
En tête, l'amoureux de Jeanne
Fait moulinet avec sa canne,
Coiffé d'un ourson à glands d'or,
En habit de tambour major.

Tout le village est à la fête,
Tout le village et l'alentour,
La grosse caisse et la musette
Y marquent le pas à l'amour,
Et la montagne danse autour.

Loups et filous, quel bon moment
Pour dépeupler la bergerie!
Finaud dort d'un œil seulement :
Gare à vous si la brebis crie!
Quel vacarme, quelle rumeur!
Tout le monde est en belle humeur :
C'est pire que le tintamare
Des grenouilles dans une mare.
Jeanne entre en danse; tous les yeux
Sont sur elle et son amoureux.

Tout le village est à la fête,
Tout le village et l'alentour,
La grosse caisse et la musette
Y marquent le pas à l'amour,
Et la montagne danse autour.

Sous sa blouse de tous les jours,
Le braconnier sent son cœur battre;
Le charlatan suspend ses tours :
Qu'aurait fait le roi Henri-Quatre?
Jeanne a l'œil vif, le chignon lourd,
Le bas tiré, le jupon court,
Les dents blanches, l'haleine pure,
Et les souliers couleur de mure;
Elle est blanche et rose à la fois
Comme une églantine du bois.

Tout le village est à la fête,
Tout le village et l'alentour,
La grosse caisse et la musette
Y marquent le pas à l'amour,
Et la montagne danse autour.

Le tambour major est plus fier
Que s'il menait toute une armée;
Comme un oiseau s'enlève en l'air,
Il soulève sa bien aimée :
Une dame pousse un soupir
En voyant leur cœur se trahir,
Et leurs lèvres l'une sur l'autre.

Le diable rôde, bon apôtre ;
Et fait sonner ses louis d'or...
Vieux jaloux, garde ton trésor !

Tout le village est à la fête,
Tout le village et l'alentour,
La grosse caisse et la musette
Y marquent le pas à l'amour,
Et la montagne danse autour.

ENTRÉE AU CAVEAU.

Maître Adam que mon grand-père
Appelle encor son patron,
Je te choisis pour compère ;
Fais-moi boire au biberon.
Apprends-moi bien la science
De boire mon vin sans eau,
Et que dans un mois ma panse
Soit large comme un tonneau.

Je veux, dans la confrérie
De nos illustres buveurs,
Avoir la trogne fleurie
Pour mériter leurs faveurs.
Je laisse à d'autres la gloire

Qui tenaille le cerveau :
Car, avant tout, c'est pour boire
Que je descends au caveau.

Demain je fais une vente
De mes livres, en plein vent;
Je ne veux sur ma soupente
Ni rimailleur ni savant.
J'excepte de la bagarre
Tout rimeur buveur et fier
Qui s'est raillé du Ténare,
Qui se raille de l'enfer.

Des écus de la recette
Je n'irai pas m'amuser
A remplir une cassette;
Je veux d'abord me griser.
Et puis je cours en Bourgogne,
Choisir aux meilleurs coteaux,
De ces vins qui, sans vergogne,
Grisaient l'abbé de Citeaux.

Ah ! sortons de dessous terre,
Mes bons amis du caveau,
Et fondons un monastère,
Un monastère nouveau !
Le temps est à la prêtrise;
Prenons les petits collets,
Et que chez nous on se grise
Comme au temps de Rabelais!

A M. THÉODORE L***.

Aux bords où la Saône tranquille
S'unit au Rhône mugissant,
Dans le bruit d'une grande ville
Se perdait le timide accent
D'une enfant pauvre et délaissée
Qui s'en allait marchant pieds nus,
Et dont la paupière abaissée
Retenait des pleurs inconnus.

Or un jour, la tête en délire
(Le délire suit la douleur),
Elle partit avec sa lyre,
En la cachant bien sur son cœur;
Car, si ses doigts blancs ou la brise
La faisaient vibrer au hasard,
Elle s'interrompait, surprise,
Et craignait un méchant regard.

Pour ses chansons toujours plaintives
La Seine resta sans échos :
La Saône et l'émail de ses rives,
Le Rhône et l'azur de ses flots
Lui revinrent à la pensée;

Leur souvenir la fit pleurer,
Car la saison était passée
De les voir et de s'y mirer !

Il fallait qu'une main amie,
Plus forte, la prît par la main,
La secouât tout endormie
Et la mît dans le vrai chemin,
Qu'un bon guide, un de ceux qu'on aime,
Et que rien ne peut rebuter,
La fit chanter devant ceux même
Qui refusaient de l'écouter.

Vous savez comment sur sa route
Le Ciel un jour lui fit trouver
Cet ami qui jamais ne doute,
Et, ce qu'elle n'osait rêver,
Deux rivières au flot tranquille,
Dont les échos furent puissants,
Et jusque vers la grande ville
Portèrent ses faibles accents.

Ruisseaux que, dans nos promenades,
Nous aimions tant à côtoyer !
En écoutant les sérénades
Des oiseaux au chant familier ;
En voyant se pencher les mûres
Qui se reflétaient dans leur eau,
Nous mêlions à leurs doux murmures
Le nom d'Hégésippe Moreau !

LE BUCHERON.

Par mes efforts pesants
Et mes grands coups de hache,
Il faut que je t'arrache,
Vieux chêne de cinq cents ans!

Ainsi chantait avant l'aurore
Un bûcheron dans la forêt;
Aux fredons de sa voix sonore
La montagne entière vibrait :
Dans les rameaux touffus de chêne
Un nid d'oiseaux chantait aussi
Criant merci;
Et le bûcheron sans souci
Chantait toujours à perdre haleine :

Par mes efforts pesants
Et mes grands coups de hache,
Il faut que je t'arrache,
Vieux chêne de cinq cents ans!

Lorsque la cognée est trop lourde,
Lorsque son front est en sueur,
Il s'arrête, il boit à sa gourde

Et sent renaître sa vigueur;
Il vit content et sans envie,
La hache est le sceptre du bois;
Mais à sa voix
Les oisillons sont aux abois,
La mère tremble pour leur vie.

Par mes efforts pesants
Et mes grands coups de hache,
Il faut que je t'arrache
Vieux chêne de cinq cents ans!

Déjà l'arbre se déracine,
Petits oiseaux prenez l'essor;
Mais ils n'ont pas d'ailes encor;
Bon bûcheron, que l'arbre tombe
Tout doucement;
On ne peut pas voir sans tourment
Qu'un berceau devienne une tombe.

Par mes efforts pesants
Et mes grands coups de hache,
Il faut que je t'arrache
Vieux chêne de cinq cents ans!

LA VÉRONIQUE.

Quand les chênes, à chaque branche,
Poussent leurs feuilles par milliers,
La véronique bleue et blanche
Sème les tapis à leurs pieds;
Sans haleine, à peine irisée,
Ce n'est qu'un reflet de couleur,
Pleur d'azur, goutte de rosée,
Que l'aurore a changée en fleur :

Douces à voir, ô véroniques,
Vous ne durez qu'une heure ou deux,
Fugitives et sympathiques
Comme des regards amoureux.

Les violettes sont moins claires,
Les bleuets moins légers que vous,
Les pervenches moins éphémères
Et les myosotis moins doux.
Le dahlia, non plus la rose,
N'imiteront point votre azur;
Votre couleur bleue est éclose
Simplement comme un amour pur.

Douces à voir, ô véroniques,

Vous ne durez qu'une heure ou deux,
Fugitives et sympathiques
Comme des regards amoureux.

Le papillon bleu vous courtise,
L'insecte vous perce le cœur.
D'un coup de bec l'oiseau vous brise,
Que guette à son tour l'oiseleur.
Rêveurs, amants, race distraite,
Vous effeuilleront au hasard,
Sans voir votre grâce muette,
Ni votre dernier bleu regard.

Douces à voir, ô véroniques,
Vous ne durez qu'une heure ou deux,
Fugitives et sympathiques
Comme des regards amoureux.

O fleur insaisissable et pure,
Saphir dont nul ne sait le prix,
Mêlez-vous à la chevelure
De celle dont je suis épris;
Pointillez dans la mousseline
De son blanc peignoir entr'ouvert,
Et dans la porcelaine fine
Où sa lèvre boit le thé vert.

Douces à voir, ô véroniques,
Vous ne durez qu'une heure ou deux,
Fugitives et sympathiques
Comme des regards amoureux.

Fleurs touchantes du sacrifice,
Mortes, vous savez nous guérir,
Je vois dans votre humble calice
Le ciel entier s'épanouir.
O véroniques, sous les chênes
Fleurissez pour les simples cœurs
Qui, dans les traverses humaines,
Vont cherchant les petites fleurs.

Douces à voir, ô véroniques,
Vous ne durez qu'une heure ou deux,
Fugitives et sympathiques
Comme des regards amoureux.

DIEU SAUVE LA RÉPUBLIQUE.

La république dure encor
Malgré nos fautes et nos crimes,
Comme un reflet de pourpre et d'or
Son nom rayonne sur nos cimes;
L'espoir n'est point anéanti
Tant que la raison souveraine,
Dominant sur chaque parti,
Dans les cœurs étouffe la haine.

Drapeaux au vent, tambours, battez aux champs,
Et que chaque bouche civique

Ajoute en chœur, à la fin de nos chants,
Le mot d'ordre patriotique :
Dieu sauve la république!

Républicains, nous dominons
Par l'idée et par cette crainte
Que les tyrans ont des canons
Tonnants dans une guerre sainte;
Royalistes, que serions-nous?
L'objet d'une immense risée :
Un roi nous mettrait aux genoux
De l'Europe coalisée.

Drapeaux au vent, tambours, battez aux champs,
Et que chaque bouche civique
Ajoute en chœur, à la fin de nos chants,
Le mot d'ordre patriotique :
Dieu sauve la république!

Républicains, les nations
Ont mis en nous leur confiance,
Et, royalistes, nous serions
Geôliers de la sainte alliance;
Quand un peuple est prédestiné
Pour la défense d'une cause,
S'il y manque, il est condamné
Et l'humanité le dépose.

Drapeaux au vent, tambours, battez aux champs,
Et que chaque bouche civique
Ajoute en chœur, à la fin de nos chants,

Le mot d'ordre patriotique :
Dieu sauve la république !

Par ses rades et par ses ports,
Qui débouchent sur l'Atlantique,
La France échange les trésors
Et l'idée avec l'Amérique ;
Paquebots et chemins de fer,
Passez le vent, coupez la brise :
La république tient la mer,
La terre sera bientôt prise.

Drapeaux au vent, tambours, battez aux champs,
Et que chaque bouche civique
Ajoute en chœur, à la fin de nos chants,
Le mot d'ordre patriotique :
Dieu sauve la république !

Que font aux éternelles lois
De la nature et de l'espace
Les vieilles colères des rois !
C'est un dernier boulet qui passe ;
Las des sacrifices humains,
Pour ne plus échanger des balles,
Les peuples vont porter leurs mains
Sur les couronnes féodales.

Drapeaux au vent, tambours, battez aux champs,
Et que chaque bouche civique
Ajoute en chœur, à la fin de nos chants,

Le mot d'ordre patriotique :
Dieu sauve la république !

Les Cosaques et les Pandours,
Ont, comme nous, d'humaines fibres,
Des Romanofs et des Hapsbourgs,
Un jour ou l'autre ils seront libres;
La république règnera
Sur tous les peuples, et la terre
Dans la paix se reposera
De cinq ou six mille ans de guerre.

Drapeaux au vent, tambours, battez aux champs,
Et que chaque bouche civique
Ajoute en chœur à la fin de nos chants,
Le mot d'ordre patriotique :
Dieu sauve la république!

LE COURSIER.

Qu'impatient de servitude
Un coursier à demi dompté
Se prenne à rêver solitude,
Gazon, air pur et liberté;
Le plus léger fardeau l'indigne,
Et les fanfares du clairon

L'emportent bien loin de la ligne
Où le pousse un faible éperon.
En vain l'homne retient les guides;
Il ne reconnaît plus sa main;
D'un bond..... il est seul, le chemin
Semble fuir sous ses pieds rapides.

Vers ses maternelles forêts,
Un invincible instinct le pousse.
Là des fourrages toujours prêts,
De molles litières de mousse;
Là, pour abri contre l'été,
L'ombre que le chêne déploie.
En recouvrant sa liberté,
Le fier coursier hennit de joie:
Quel doux gazon! le cou ployé,
Il veut l'atteindre et perd sa peine:
Pauvre captif! son frein le gêne,
Son frein qu'il avait oublié.

VESPER.

Lis enflammé que le soir fait éclore,
Et qui fleuris dans les plaines des cieux,
Lorqu'en nos champs tout devient incolore
De tes clartés tu réjouis mes yeux:

Quand le berger voit poindre la lumière!
Vers le bercail il chasse les troupeaux,
Et, chaque soir, en fermant sa chaumière,
Il chante avant de prendre son repos :

Au ciel sans voile,
O mon étoile,
Astre du soir, luis doucement
Pour le berger et pour l'amant!

Le malheureux dont la vue est bornée
Aux murs étroits d'une obscure prison,
A ses barreaux, quand finit la journée,
Vient s'accouder et cherche à l'horizon.
Alors, s'il voit aux franges de la nue,
Le doux reflet de ta blanche clarté,
Le prisonnier chante ta bienvenue
Dans ce refrain, par le vent emporté :

Au ciel sans voile,
O mon étoile,
Astre du soir, luis doucement
Pour le captif et pour l'amant!

Sous d'autres cieux égaré sans boussole,
Le matelot te cherche du regard,
Ton doux aspect le charme, le console,
Et le reporte à l'instant du départ.
Quand il partit, sa chère Madeleine
Lui dit au port, essuyant son œil noir :

Embrassons-nous et, pour chasser la peine,
Disons souvent à l'étoile du soir :

Au ciel sans voile,
O notre étoile,
Astre du soir, luis doucement
Et pour l'amante et pour l'amant!

Tout isolé qu'une triste mansarde
Retient captif loin du pays natal,
Dans l'azur clair chaque soir te regarde
Pour oublier que son cœur lui fait mal;
Il croit revoir son clocher de village
Par ta lueur mollement effleuré,
Et la rivière où tremble ton image :
Enfin il chante, apres avoir pleuré :

Au ciel sans voile,
Sois mon étoile,
Pourquoi luirais-tu seulement
Pour le berger et pour l'amant?

LA FILLE DU CABARET.

Fichu croisé, simple chemise
De toile rousse à grain serré,

Jupon rayé, voilà sa mise
Et bonnet rond à peine ouvré.
Pendant que l'on boit elle file,
Elle fait chanter son rouet :
Et chacun vient voir à la file, } *bis.*
La fille du cabaret.

Dès le matin elle balaye
De la cave jusqu'au grenier;
Le buveur qui la voit s'égaye
Comme au regard de son rosier.
Elle est gentille, elle est accorte;
On boit le double de clairet
Quand c'est elle qui vous l'apporte, } *bis.*
La fille du cabaret.

Tout buveur est son camarade
Jusqu'à deux doigts de son corset;
Aussi volontiers qu'une œillade
Elle vous aligne un soufflet;
Parfois son bras sert de béquille,
Maint vieillard sans elle choirait;
C'est qu'elle est une bonne fille, } *bis.*
La fille du cabaret.

Sa mère, une grosse gaillarde,
A qui l'on sait plus d'un galant,
D'un clin d'œil en dessous la garde
Et surveille son corset blanc;
Franc buveur dit tout en goguette :

Craignez plutôt ce beau discret,
Qui voudrait tenir en cachette } *bis.*
La fille du cabaret.

Rose, soyez modeste et sage,
N'imitez pas votre maman ;
Respectez-la, car à son âge
On revient de l'égarement.
Croyez à son expérience ;
On va plus loin qu'on ne voudrait,
Quand on est par droit de naissance } *bis.*
La fille du cabaret.

Rose est modeste autant que belle,
Ne la voyez-vous pas rougir
Du moment qu'on a l'œil sur elle ;
Bientôt son cœur pourra choisir.
Il faudrait un garçon qui gagne,
Un beau compagnon qui dirait :
Je vais emmener en campagne } *bis.*
La fille du cabaret.

CASTA.



Avez-vous rencontré
Dans un bois, dans un pré,
Au bord d'une fontaine

Une vierge sereine
Qui ne regarde pas
Ceux qui suivent ses pas :

C'est Casta ! de qui la paupière
Voile toujours l'œil bleu ;
C'est Casta qui jusqu'à Dieu
Fait monter sa prière.

O vous tous allez voir
Le matin et le soir
Cet ange dans l'église ;
Voyez la foule éprise
Entourer de ses flots
Ce lis à peine éclos.

C'est Casta ! de qui la paupière
Voile toujours l'œil bleu ;
C'est Casta qui jusqu'à Dieu
Fait monter sa prière.

Ses longs cheveux tressés,
Ses yeux quoique baissés,
Sa candeur et sa grâce
Attirent sur sa trace
Plus d'un adolescent,
Qui s'arrête en pensant :

C'est Casta ! de qui la paupière
Voile toujours l'œil bleu ;
C'est Casta qui jusqu'à Dieu
Fait monter sa prière.

L'HOSPITALITÉ.

A MADAME B***.

N'es-tu que la déesse antique
Vivante en un marbre sculpté,
Vertu pieuse et domestique
Qu'on nomme l'hospitalité ?
Tu m'apparais sous une image
Qui parle mieux à mon regard :
C'est en un riant paysage
Une hôtesse bonne et sans art.

Eh ! bonjour madame l'hôtesse !
Du logis tirez les verroux ;
— « Sur le seuil laissez la tristesse
» Et venez, vous êtes chez vous. »

Sa maison est l'hôtellerie
Qui d'enseigne n'a pas besoin ;
L'avenue est verte et fleurie,
Son parfum l'annonce de loin.
Son escalier de pierre grise
Est doux au pas de l'étranger,
Qui sent au passage une brise
De chèvrefeuille et d'oranger.

Eh ! bonjour madame l'hôtesse
Du logis tirez les verroux.
— « Sur le seuil laissez la tristesse
» Et venez, vous êtes chez vous. »

Si l'estomac vous sollicite,
Entrez ! votre couvert est mis ;
La table n'est point si petite
Qu'on n'y reçoive ses amis.
Le dressoir chargé de vaisselle
Excite un curieux coup d'œil ;
Le vin rit, la nappe étincelle,
Il faut céder à cet accueil.

Eh ! bonjour madame l'hôtesse !
Du logis tirez les verroux ;
— « Sur le seuil laissez la tristesse
» Et venez, vous êtes chez vous. »

L'hôtesse à manger vous invite,
L'hôte joyeux sert d'échanson,
Et souvent le dîner s'acquitte
Avec une simple chanson.
Il faut ouïr, au choc des verres,
Ces accords sans diapason
Où s'épanchent les cœurs sincères
A faire trembler la maison.

Eh ! bonjour madame l'hôtesse !
Du logis tirez les verroux ;

— « Sur le seuil laissez la tristesse
» Et venez, vous êtes chez vous. »

Voici la clé de la cellule :
Un lit de moine vous attend ;
Du crépuscule au crépuscule,
On dort, le rossignol chantant.
A l'aube, un doux bruit vous éveille,
Concert de sons et de couleurs :
De pinson, de bouvreuil, d'abeille,
Dans le feuillage et dans les fleurs.

Eh! bonjour madame l'hôtesse!
Du logis tirez les verroux ;
— « Sur le seuil laissez la tristesse
» Et venez, vous êtes chez vous. »

Rien ne vous manque, ni l'eau pure,
Ni la toile fraîche l'été,
Ni tous les soins qu'on se figure
En rêvant l'hospitalité.
Oh! la Providence fidèle
Protégera votre foyer!
On dit que le nid d'hirondelle
Bénit le toit hospitalier.

Adieu donc! madame l'hôtesse!
Du logis poussez les verroux ;
Sur le seuil je vois la tristesse
Quand il faut quitter de chez vous.

LE CHAUFFEUR DE LOCOMOTIVE.

Donne l'avoine à ton cheval !
Sellé, bridé, siffle ! et qu'on marche !
Au galop, sur le pont, sous l'arche,
Tranche montagne, plaine et val;
Aucun cheval n'est ton rival.

La braise flambe en tes prunelles
Et tu reluis comme un miroir.
As-tu des pieds, as-tu des ailes,
Ma locomotive au flanc noir ?
Voyez ondoyer sa crinière,
Entendez son hennissement ;
Son galop est un roulement
D'artillerie et de tonnerre.

Donne l'avoine à ton cheval !
Sellé, bridé, siffle ! et qu'on marche !
Au galop, sur le pont, sous l'arche,
Tranche montagne, plaine et val ;
Aucun cheval n'est ton rival.

Jadis on chargeait d'une troupe
Le dos large des éléphants ;

Je traîne tout un monde en croupe
D'hommes, de femmes et d'enfants.
D'après une vieille croyance,
Il me semble être Lucifer
Qui menait les gens en enfer
En levant l'archet de la danse.

Donne l'avoine à ton cheval!
Sellé, bridé, siffle! et qu'on marche!
Au galop, sur le pont, sous l'arche,
Tranche montagne, plaine et val;
Aucun cheval n'est ton rival.

Je tiens mon grappin de chauffage,
Comme sa barre un vieux forban;
En regardant le paysage
Se dérouler comme un ruban.
Ah! c'est une bien grande ivresse
De fendre l'air, comme un oiseau.
Avec du charbon et de l'eau
Mes bras noirs font cette vitesse.

Donne l'avoine à ton cheval!
Sellé, bridé, siffle! et qu'on marche!
Au galop, sur le pont, sous l'arche,
Tranche montagne, plaine et val;
Aucun cheval n'est ton rival.

De la chose la plus commune
On peut tirer un grand parti;

Longtemps ce moyen de fortune
Au fond de l'âtre s'est blotti.
Chacun voyait dans sa marmite
La vapeur bouillonner et fuir,
Sans songer à son avenir ;
Dieu ! que notre vue est petite !

Donne l'avoine à ton cheval !
Sellé, bridé, siffle ! et qu'on marche !
Au galop, sur le pont, sous l'arche,
Tranche montagne, plaine et val;
Aucun cheval n'est ton rival.

Les rouliers et les aubergistes
En voyant ces nouveaux chemins
Font des mines longues et tristes,
Nous leur ôtons le pain des mains.
Avec la vapeur, patience !
La terre se défrichera,
Fructifîra, s'enrichira,
Partout circulera l'aisance.

Donne l'avoine à ton cheval
Sellé, bridé, siffle ! et qu'on marche !
Au galop, sur le pont, sous l'arche,
Tranche montagne, plaine et val;
Aucun cheval n'est ton rival.

Allons, ô ma locomotive !
Tes rails nous mènent au progrès,

La génération hâtive
Appelle des ombrages frais.
Plus de frontières, plus de guerre!
Nous sommes las du sang versé.
Peuples! de tout le mal passé
Buvons l'oubli dans un grand verre.

Donne l'avoine à ton cheval!
Sellé, bridé, siffle! et qu'on marche!
Au galop, sur le pont, sous l'arche,
Tranche montagne, plaine et val;
Aucun cheval n'est ton rival.

L'HOMME DE LA ROCHE.

Je suis l'homme de la roche,
On tremble à mon approche.

J'ai mon troupeau pour me nourrir,
Mon troupeau de chèvres errantes;
Et leur lait, qui ne peut tarir,
Sent le thym et les amarantes.
Un brigand du pays voisin,
Pour un peu de lait de ces chèvres,
Chaque soir approche à mes lèvres
Son outre de vin.

Je suis l'homme de la roche,
On tremble à mon approche.

La montagne abonde en chevreuil,
Malheur au gibier qui s'arrête
A la distance de mon œil,
J'ai toujours une balle prête.
Je suis bon pour un coup de main,
Et les brigands de la contrée
Me font partager la curée
Sur le grand chemin.

Je suis l'homme de la roche,
On tremble à mon approche.

J'ai des refrains et des chansons
Pour les bergères des collines
Qui cueillent parmi les buissons
Les mûres et les avelines.
Ma voix est un souffle du mal,
Malheur à celle qui m'écoute,
Mon chant lui verse goutte à goutte
Un philtre infernal.

Je suis l'homme de la roche,
On tremble à mon approche.

JE VEUX BATTRE LES NOIX.

Vite, ma ménagère,
Ma bouteille et mon verre
Et mon bonnet de molleton !
Ce soir je veux tout battre,
Faire le diable à quatre,
Jeanne, apporte-moi mon bâton.

Jeanne, prends garde aux coups de gaule !
Déjà tu fais ta grosse épaule :
Gare au chignon, gare à tes doigts,
Je veux battre les noix.

L'année est bonne à pendre,
On ne pourra rien vendre,
On fera bien comme on pourra
S'il arrive une guerre !...
Jusqu'aux pommes de terre
Qui sont mortes du choléra !

Jeanne, prends garde aux coups de gaule !
Déjà tu fais ta grosse épaule :
Gare au chignon, gare à tes doigts,
Je veux battre les noix.

On a peur d'un déluge*,
Moi, j'aurais un refuge
Contre le jugement dernier.
Quand il pleuvait à verse,
J'ai mis ma tonne en perce,
Et monté la cave au grenier.

Jeanne, prends garde aux coups de gaule!
Déjà tu fais ta grosse épaule :
Gare au chignon, gare à tes doigts,
Je veux battre les noix.

La campagne est en perte,
Notre vendange est verte...
Elle est plus verte qu'un lézard
Qui dans un pré s'ennuie
Après un mois de pluie.
Jeanne! le vin est en retard.

Jeanne, prends garde aux coups de gaule?
Déjà tu fais ta grosse épaule :
Gare au chignon, gare à tes doigts:
Je veux battre les noix.

J'aurai la langue noire,
Je ne pourrai pas boire
Tout mon content de ma boisson;
Jeanne! reste tranquille,

De l'inondation de 1846.

A ta quenouille file,
Et ne me fais pas de garçons.

Jeanne, prends garde aux coups de gaule?
Déjà tu fais ta grosse épaule :
Gare au chignon, gare à tes doigts,
Je veux battre les noix.

BARCAROLLE.

Voguons, ma belle amie,
Sur l'eau bleue endormie,
Sans souci de ramer. (*bis*)
Laissons pendre les rames
Et s'en aller nos âmes
Sur la pente d'aimer. (*bis*)

Suivons la pente si douce,
Sans regarder la rive fuir :
L'amour agite l'aile et pousse
Notre barque avec un soupir.

Voguons, ma belle amie,
Sur l'eau bleue endormie,
Sans souci de ramer. (*bis*)
Laissons pendre les rames

Et s'en aller nos âmes
Sur la pente d'aimer. (*bis*)

J'ai peur quand votre corps se penche
Pour cueillir l'iris à fleur d'eau ;
Voyez-vous ! sous l'écume blanche,
Dans le sable dort un tombeau.

Voguons, ma belle amie,
Sur l'eau bleue endormie,
Sans souci de ramer. (*bis*)
Laissons pendre les rames
Et s'en aller nos âmes
Sur la pente d'aimer. (*bis*)

Ah ! suspendez, sans plus rien dire,
A mon cou vos deux bras nacrés ;
Et si notre barque chavire,
Nous ne serons pas séparés.

Voguons, ma belle amie,
Sur l'eau bleue endormie,
Sans souci de ramer. (*bis*)
Laissons pendre les rames
Et s'en aller nos âmes
Sur la pente d'aimer. (*bis*)

Nos corps unis, sur le rivage,
Dans l'herbe s'enseveliront,
Et dans quelque rose sauvage

Nos deux âmes refleuriront.

Voguons, ma belle amie,
Sur l'eau bleue endormie,
Sans souci de ramer. (*bis*)
Laissons pendre les rames
Et s'en aller nos âmes
Sur la pente d'aimer. (*bis*)

LE COCHON.



Entrons-nous dans cette chaumière
D'où sort la bonne odeur du lard ?
La soupe aux choux à sa manière
Fait les doux yeux : prenons-y part.
Le pauvre que nourrit sa graisse
Du cochon ne parle point mal.
Laissons l'orgueil et la paresse
Insulter ce noble animal.

Saint Antoine ouvre tes oreilles,
Retrousse un peu ton capuchon :
Nous allons chanter les merveilles
Et les qualités du cochon.

Enfant bâtard de la nature
Le cochon fut le sanglier ;

Mais l'homme a remplacé la hure
Par le grouin plus familier.
Il a de sa vieille origine
Gardé l'œil vif, le pied fourchu;
Au poids du ventre et de l'échine
On reconnaît un roi déchu.

Saint Antoine ouvre tes oreilles,
Retrousse un peu ton capuchon :
Nous allons chanter les merveilles
Et les qualités du cochon.

Le cochon n'est pas difficile :
Dans le fumier, dans les égouts,
La nourriture la plus vile
Ne répugne point à ses goûts.
Mais, en philosophe, il préfère
Le gland, le fruit du châtaignier,
La pomme de terre et l'eau claire
A la fange, à l'eau du bourbier.

Saint Antoine ouvre tes oreilles,
Retrousse un peu ton capuchon :
Nous allons chanter les merveilles
Et les qualités du cochon.

Un bon porcher jamais ne laisse
Les verrats pourrir sous leurs toits :
En pleine terre il les engraisse
Et dans les vieux fournils des bois.

Dans la grande mare il les baigne,
Les frotte avec du romarin;
Quand ils sont malades, les saigne,
Et leur fait boire un coup de vin.

Saint Antoine ouvre tes oreilles,
Retrousse un peu ton capuchon :
Nous allons chanter les merveilles
Et les qualités du cochon.

Le porc flaire la truffe noire
Comme un chien d'arrêt la perdrix.
D'aucuns sont vendus à la foire,
Les autres salés au logis.
Sur les feux de réjouissance
Comme on saute à califourchon
Dans nos vieux villages de France,
Quand on saigne et brûle un cochon.

Saint Antoine ouvre tes oreilles,
Retrousse un peu ton capuchon :
Nous allons chanter les merveilles
Et les qualités du cochon.

C'est toujours aux veilles de [illegible]
Qu'on tue un beau périgourdin,
Il est bon des pieds à la tête :
D'abord on mange le boudin.
Si la fête est carillonnée
On décroche le vieux jambon,

Qui s'enfume à la cheminée ;
Le vin blanc le fait trouver bon.

Saint Antoine ouvre tes oreilles,
Retrousse un peu ton capuchon :
Nous allons chanter les merveilles
Et les qualités du cochon.

LA JEUNE FILLE D'INSPRUCK.

Sur la haute branche
De l'épine en fleurs,
La fauvette épanche
Au vent ses douleurs.

Le matin, elle avait encore
Un nid au-dessus des buissons,
Un nid qui jetait à l'aurore
Sa part de joyeuses chansons :
Mais, depuis l'aube, une ingénue
Aimant les fleurs, aimant les nids.
Jusqu'à ces buissons est venue,
Où nids et fleurs sont réunis :

Sur la haute branche
De l'épine en fleurs,

La fauvette épanche
Au vent ses douleurs.

La vierge à l'humeur enfantine,
Capricieuse dans ses vœux,
Cueillit d'abord de l'aubépine
Pour en mêler à ses cheveux;
Le nid de la branche élevée
Excita son jeune désir.
Hélas ! l'innocente couvée
A gazouiller prenait plaisir.

Sur la haute branche
De l'épine en fleurs,
La fauvette épanche
Au vent ses douleurs.

Voyant que la branche était haute,
L'enfant se pendit aux rameaux,
Sans songer que c'est une faute
D'arracher aux nids leurs oiseaux.
La mère s'était envolée,
De ses plaintes remplissant l'air.
Or, sous l'aubépine étoilée,
Dormait un lac profond et clair

Sur la haute branche
De l'épine en fleurs,
La fauvette épanche
Au vent ses douleurs.

En atteignant au nid de mousse,
Son beau corps avait fait ployer
L'aubépine dont la secousse
La fit tomber et se noyer.
Le soir on l'avait retrouvée,
Sous l'azur, sur le sable d'or;
Tenant encore la couvée,
Elle semblait vivante encor.

Sur la haute branche
De l'épine en fleurs,
La fauvette épanche
Au vent ses douleurs.

LA CHANSON DE LA SOIE.

C'est du pays bleu de la Chine,
Contrée où fleurit l'inconnu
Et plus d'une plante divine,
Que le mûrier blanc est venu.
Sa feuille est soyeuse et fertile,
Le ver à soie, en la rongeant,
A son insu dévide et file
Un écheveau d'or et d'argent.

Filez moulins, glissez navettes,

Tissez le satin, le velours ;
Faites des robes de toilettes,
Faites des nids à nos amours.

Les plus célèbres filandières,
Les Parques, Minerve, Arachné,
Ont brisé fuseaux et filières,
Lorsque le ver à soie est né.
On peut comparer la finesse
De son linceul, brillant réseau
Aux fils blancs que la Vierge laisse
S'éparpiller de son fuseau.

Filez moulins, glissez navettes,
Tissez le satin, le velours ;
Faites des robes de toilettes,
Faites des nids à nos amours.

L'an deux mille, une fée en Chine,
Surnommée Esprit du mûrier,
De ses jardins fit une usine,
Du ver à soie un ouvrier,
Un beau jour, la France l'accueille,
Et, dardant son plus chaud rayon,
Du mûrier fait pousser la feuille,
La soie est tissée à Lyon.

Filez moulins, glissez navettes,
Tissez le satin, le velours ;
Faites des robes de toilettes,
Faites des nids à nos amours.

La soie au courant bleu du Rhône
Se trempe aussi bien que le fer;
Voyez luire le satin jaune,
Le rose ou blanc, le bleu, le vert:
Quand une fille ou blanche ou noire
Danse dans l'éclat du satin,
Dans le velours ou dans la moire,
C'est comme un rayon du matin.

Filez moulins, glissez navettes,
Tissez le satin, le velours;
Faites des robes de toilettes,
Faites des nids à nos amours,

Que de métiers! que de bobines!
Que de travaux et d'œuvres d'art!
Quel essor donnent aux machines
Vaucanson et l'humble Jacquart!
Quand l'insecte a fini sa tâche,
Des milliers de doigts sont en jeu,
Les fils sont croisés sans relâche,
L'homme achève l'œuvre de Dieu.

Filez moulins, glissez navettes,
Tissez le satin, le velours;
Faites des robes de toilettes,
Faites des nids à nos amours,

Dans ce labyrinthe des fées,
L'esprit émerveillé se perd.
Mais combien d'âmes étouffées

Dans ce travail, comme le ver !
J'entendais une jeune fille
Dire en pleurant sur son fuseau :
« Je suis comme l'humble chenille,
» Et je file aussi mon tombeau. »

Filez moulins, glissez navettes,
Tissez le satin, le velours ;
Faites des robes de toilettes,
Faites des nids à nos amours.

A vos fuseaux, chantez fileuses,
Chante canut à ton métier,
Car vos heures laborieuses
Fleuriront comme l'églantier.
Voilà votre tour qui s'avance :
Voyez le bal étincelant
Où chaque épousée entre en danse,
En beaux habits de satin blanc.

Filez moulins, glissez navettes,
Tissez le satin, le velours ;
Faites des robes de toilettes,
Faites des nids à nos amours.

LE CHANT DU VOTE.

De Février gardons mémoire,
Ne laissons point perdre les fruits
Conquis au jour de la victoire
Par les pavés et les fusils.
Mêlant sa blouse à l'uniforme,
Le peuple au bourgeois confondu
Acclamait : « Vive la Réforme ! »
La République a répondu :

O République tutélaire,
Ne remonte jamais au ciel,
Idéal incarné sur terre
Par le suffrage universel !

La République militante
Lasse de voir le sang couler,
De sa robe a fait une tente
Où tous peuvent se rassembler.
Plus de paria, plus d'ilote,
Chacun a son droit de cité,
Et sur son bulletin de vote
Peut écrire sa volonté.

O République tutélaire

Ne remonte jamais au ciel,
Idéal incarné sur terre
Par le suffrage universel!

Du jour qu'avec indépendance
Chacun peut exprimer son vœu,
En face de sa conscience,
Le scrutin est la voix de Dieu.
Plus de tyran qui vous domine
Au nom d'un caprice mouvant;
Tous ont parlé... chacun s'incline
Comme les cèdres sous le vent.

O République tutélaire,
Ne remonte jamais au ciel,
Idéal incarné sur terre
Par le suffrage universel!

Plus de sujet qui ploie et tremble
Sous le poids d'un sceptre ou d'un nom;
Dans le forum quand on s'assemble,
Chacun dit oui, chacun dit non.
Ah! qu'une surprise nocturne
N'attente jamais au scrutin!
Montons la garde autour de l'urne,
C'est l'arche de notre destin.

O République tutélaire,
Ne remonte jamais au ciel,
Idéal incarné sur terre
Par le suffrage universel.

Quand la vapeur est comprimée,
Elle couve une explosion,
La plainte du pauvre enfermée
Fait lever l'insurrection.
Faibles nains, vos pieuses ligues
Ne font qu'attiser le volcan :
Gardez-vous de toucher aux digues
Qui tiennent encor l'Océan !

O République tutélaire,
Ne remonte jamais au ciel,
Idéal incarné sur terre
Par le suffrage universel

S'il est vrai qu'une tourbe infâme,
Disposant du fer et du feu,
Veuille enchaîner le corps et l'âme
Du peuple, ce vrai fils de Dieu ;
Fais voir, en déjouant la ruse,
O République ! à ces pervers,
Ta grande face de Méduse
Au milieu de rouges éclairs !

O République tutélaire,
Ne remonte jamais au ciel,
Idéal incarné sur terre
Par le suffrage universel !

LES FILETS.

Le pêcheur tient sur son épaule
Son grand filet armé de plomb.
Ses enfants pleurent sur le môle,
Leur mère trouve le temps long;
Le filet se déploie et plonge,
De la pêche dépend leur sort.
Et bientôt, ce n'est point un songe,
Mille poissons dansent au bord.

Que l'eau soit clémente ou perfide,
Que le filet soit lourd ou vide,
Le pêcheur aime, et dans l'amour
Il trouve, quand l'onde est trompeuse,
Une pêche miraculeuse
Qui le fait vivre au jour le jour.

Pour le chaume, quelle richesse!...
Mais le pêcheur sur son chemin
Voit des frères dans la détresse,
A son filet tendre la main :
Hommes et femmes en guenilles,
Enfants nus qui n'ont pas mangé :
Prenez pour vous et vos familles,
Mon grand filet a dégorgé.

Que l'eau soit clémente ou perfide,
Que le filet soit lourd ou vide,
Le pêcheur aime, et dans l'amour
Il trouve, quand l'onde est trompeuse,
Une pêche miraculeuse
Qui le fait vivre au jour le jour.

Le pêcheur au logis rapporte.
Un seul poisson ! ce sont des cris;
Car en le guettant de la porte,
En sa bonne œuvre on l'a surpris :
On gronde, cependant on mange :
L'hôtesse, en partageant la chair
Du poisson d'or, bonheur étrange !
Y voit luire un diamant clair.

Que l'eau soit clémente ou perfide,
Que le filet soit lourd ou vide,
Le pêcheur aime, et dans l'amour
Il trouve, quand l'onde est trompeuse,
Une pêche miraculeuse
Qui le fait vivre au jour le jour.

Le rêve de la bonne femme
Transforme son chaume en palais;
La voilà fière et grande dame,
Elle foule aux pieds les filets;
L'époux eut de la fine pierre,
Chez le joaillier, vingt écus d'or;
Mais la famine et la misère,

Au retour le guettaient encor.

Que l'eau soit clémente ou perfide,
Que le filet soit lourd ou vide,
Le pêcheur aime, et dans l'amour
Il trouve, quand l'onde est trompeuse,
Une pêche miraculeuse
Qui le fait vivre au jour le jour.

Nous n'avons ni filet ni rame,
Disent en chœur les malheureux;
Le pêcheur sent faillir son âme,
Et son or se partage entr'eux.
Au logis, nouvelle tempête,
Mais lui, certain de l'apaiser,
De sa voix aimante répète
Son chant suivi d'un long baiser :

Que l'eau soit clémente ou perfide,
Que le filet soit lourd ou vide,
Le pêcheur aime, et dans l'amour
Il trouve, quand l'onde est trompeuse,
Une pêche miraculeuse
Qui le fait vivre au jour le jour.

LA ROMANCE DU PEUPLIER.

(Février 1850).

Un beau peuplier d'Italie
Jusqu'à ma fenêtre montait ;
A sa pointe, un oiseau chantait
Une chansonnette jolie
Que ma voix gaîment répétait
Pour chasser la mélancolie.

En fagots on vient de lier
 Les branches
 De mon peuplier ;
Dans son bois on vient de scier
 Des planches
Dans le cœur de mon peuplier.

Avant d'être sur cette place
Et de briller en plein Paris,
Épandant sur nos vieux débris
Un air de fraîcheur et de grâce,

En un vallon, loin de nos cris,
Il se balançait dans l'espace.

En fagots on vient de lier
Les branches
De mon peuplier;
Dans son bois on vient de scier
Des planches
Dans le cœur de mon peuplier.

Pour célébrer une naissance,
Un baptême de liberté,
Février l'avait transplanté
En un jour de réjouissance;
Ah! pourquoi nous avoir ôté
Ce gai symbole d'espérance.

En fagots on vient de lier
Les branches
De mon peuplier;
Dans son bois on vient de scier
Des planches
Dans le cœur de mon peuplier.

Je me sentais bonne et plus pure,
Quand je voyais dedans le vent,
Mon gentil peuplier mouvant
Comme une longue chevelure;
Je croyais qu'il était vivant,
J'en veux avoir une bouture.

En fagots on vient de lier
Les branches
De mon peuplier;
Dans son bois on vient de scier
Des planches
Dans le cœur de mon peuplier.

Je te planterai dans la terre,
Rameau chéri, près de mes fleurs,
Qui pour moi sont toutes des sœurs,
Et je t'appellerai mon frère.
Tu m'aimeras, et si je meurs,
Tu me suivras au cimetière.

En fagots on vient de lier
Les branches
De mon peuplier;
Dans son bois on vient de scier
Des planches
Dans le cœur de mon peuplier.

LE CUIRASSIER DE WATERLOO.

Lorsque notre moderne France
A Waterloo sembla périr,
On a vu la Sainte-Alliance
En grand gala se réjouir;
La province fut rançonnée,
Le paysan porta ses liards,
Et l'ouvrier sur sa journée
Fournit l'appoint de trois milliards.

Rentre ta bête à l'écurie,
Ton cheval si fier au galop,
Et va pleurer sur ta patrie,
Beau cuirassier de Waterloo!

Géricaut, ta mâle peinture
De la France exprime le deuil;
Ton cuirassier haut de stature
Roule des larmes dans son œil;
Son casque d'un acier livide
Couvre son front humilié;
Son cheval qu'il tient par la bride
Marche au pas et traîne le pié.

Rentre ta bête à l'écurie,

Ton cheval si fier au galop,
Et va pleurer sur ta patrie,
Beau cuirassier de Waterloo!

Mais dans l'ombre de sa prunelle,
Luttant contre le désespoir,
Il point une blanche étincelle
Comme un astre dans un ciel noir
Sa main froisse encor la dragonne
Du sabre au fourreau prisonnier;
On dirait que le clairon sonne
Et réveille le cuirassier.

Rentre ta bête à l'écurie,
Ton cheval si fier au galop,
Et va pleurer sur ta patrie,
Beau cuirassier de Waterloo.

Dix-huit-cent-trente le relève
Et rattache ses éperons;
Remonté sur sa bête il rêve,
Gagner encor triples chevrons.
Cette moustache grise effleure
Le drapeau de la liberté,
Mais quelques jours passés il pleure
Dix-huit-cent-trente escamoté.

Rentre ta bête à l'écurie,
Ton cheval si fier au galop,
Et va pleurer sur ta patrie,
Beau cuirassier de Waterloo!

La foule marche aux Tuileries,
C'est le vingt-quatre Février.
Soudain aux troupes aguerries
Apparaît le beau cuirassier :
De son grand cheval fantastique
Il entraîne tous nos soldats
Qui devinant la République,
Au peuple tendent leurs deux bras.

Rentre ta bête à l'écurie,
Ton cheval si fier au galop,
Et va pleurer sur ta patrie,
Beau cuirassier de Waterloo!

Va donc, République guerrière!
Cours affranchir les Apennins,
La Hongrie et l'Europe entière!
Mais nous ne sommes que des nains.
Quand jusqu'aux frontières de France
Les Radetzkis sont revenus,
On n'a pas mis dans la balance
Le sabre du Gaulois Brennus.

Rentre ta bête à l'écurie,
Ton cheval si fier au galop,
Et va pleurer sur ta patrie,
Beau cuirassier de Waterloo!

Pourtant nos lames étaient bonnes
Qui se rouillent dans le fourreau ;
Nous aurions brisé les couronnes

En respectant chaque drapeau.
La République s'est trompée.
Est-ce aux mains de scs vrais amis
Qu'elle a confié son épée
Et les clefs de notre pays?

Rentre ta bête à l'écurie,
Ton cheval si fier au galop,
Et va pleurer sur ta patrie,
Beau cuirassier de Waterloo!

Naguères un reflet de gloire
Illumina notre avenir,
Le plus grand nom de notre histoire
Revint comme pour nous unir.
L'ancien bouleversa la carte,
Que faire avec un pareil nom?
Il fallait rester Bonaparte
Et se rappeler Washington.

Rentre ta bête à l'écurie,
Ton cheval si fier au galop,
Et va pleurer sur ta patrie,
Beau cuirassier de Waterloo!

Allons, mon cheval de bataille!
Il ne te reste qu'à mourir.
Nous ne faisons plus rien qui vaille,
Nous ne pouvons plus te nourrir.
Sur tes vieux jours la République
Un râtelier d'or te devrait,

Mais une race famélique
A ta place mange au budget.

Rentre ta bête à l'écurie,
Ton cheval si fier au galop,
Et va pleurer sur ta patrie,
Beau cuirassier de Waterloo!

LE JOUR DES MORTS A LA CAMPAGNE.

(2 novembre 1847)

Depuis trente ans que je suis dans ma chambre
Seul, sans ma femme, et sans enfants depuis,
Dès le matin, quand vient le deux novembre,
A mon chapeau j'attache un brin de buis.
Le long des prés voilés de brume grise,
Mon crêpe au bras, je marche sans rien voir,
Je suis le son du glas jusqu'à l'église
Dont le portail est habillé de noir :

De profundis!
Mon Dieu, conduisez l'âme
De mes enfants et de ma femme,
De mes parents, de mes amis,

Et des morts de tous les pays
Dedans votre saint paradis.

L'église encor plus pleine qu'au dimanche
De gens qui sont pliés sur leurs genoux,
Sous son drap noir semé de larmes blanches
Semble une épouse en deuil de son époux.
L'orgue tonnant plus fort que la tempête
A pleins poumons siffle au *dies iræ*;
Du jugement on dirait la trompette,
Dans un étau je sens mon cœur serré.

De profundis!
Mon Dieu, conduisez l'âme
De mes enfants et de ma femme,
De mes parents, de mes amis,
Et des morts de tous les pays,
Dedans votre saint paradis.

Après on va prier au cimetière,
Sous les sureaux, dans l'herbe agenouillés;
Ainsi je passe une journée entière
Le corps tout raide, et les genoux mouillés;
Mais n'ont-ils pas plus froid dans la froidure,
Eux qui sont là tout le long des hivers;
Au moins l'été, leur couchette est moins dure
Et sur leurs pieds ils ont des tapis verts.

De profundis!
Mon Dieu, conduisez l'âme
De mes enfants et de ma femme,

De mes parents, de mes amis,
Et des morts de tous les pays,
Dedans votre saint paradis.

Mon buis béni, sur leur corps je te plante,
Conserve-toi vert, jusqu'à la saison
Où la fleur point, où la fauvette chante,
Adieu mes morts! Je rentre à la maison;
Mais dans ma tête, en rentrant, je repasse
Tous mes anciens dont j'ai perdu le nom;
On dit qu'ils ont tous déserté la place
Et les plus grands, même Napoléon.

De profundis!
Mon Dieu, conduisez l'âme
De mes enfants et de ma femme,
De mes parents, de mes amis,
Et des morts de tous les pays,
Dedans votre saint paradis.

Si ce héros qu'un vieux soldat regrette
Est, comme on dit, à Paris enterré,
Quand va fleurir, en mars, la violette,
J'irai le voir et je le fleurirai
Avant d'aller moi-même en la demeure
Où l'empereur est l'égal du berger;
Car, comme un autre, il faudra que je meure:
Depuis trente ans Dieu me doit mon congé.

De profundis!
Mon Dieu, conduisez l'âme

De mes enfants et de ma femme,
De mes parents, de mes amis,
Et des morts de tous les pays,
Dedans votre saint paradis.

LES DEUX COMPAGNONS DU DEVOIR.

Deux gais compagnons du devoir
Cheminaient sur le tour de France,
Ayant leurs bras pour tout avoir,
Leur travail pour toute espérance.
De leurs cannes à long pommeau
Ils étayaient leurs pas rapides,
Et laissaient dans chaque hameau
Rires francs et bouteilles vides.

Où marches-tu, gai compagnon?
Je m'en vais conquérir la terre;
J'ai remplacé Napoléon,
Je suis le prolétaire.

Tous deux ils s'étaient rencontrés
A l'embranchement d'une route,
Et comme ils étaient altérés,
Sous la tonnelle on but la goutte.
Mêlant aux plus joyeux propos

Un petit brin de politique,
On eût dit qu'ils vidaient les pots
Pour arroser la République.

Où marches-tu, gai compagnon?
Je m'en vais conquérir la terre;
J'ai remplacé Napoléon,
Je suis le prolétaire.

Nous avons le gouvernement,
Disaient-ils en choquant les verres;
Mais il faut de l'entendement,
Et se consulter entre frères.
Nous sommes rois par le scrutin,
Mais il faut choisir le plus digne.
On ne fait que du méchant vin
Quand on ne pioche pas la vigne.

Où marches-tu, gai compagnon?
Je m'en vais conquérir la terre;
J'ai remplacé Napoléon,
Je suis le prolétaire.

Méfions-nous du raisonneur
Qui tend à l'ouvrier un piége,
Parlant de famille et d'honneur,
Pour restaurer le privilége.
Nous avons aussi femme, enfants,
Une mère, un père invalide;
Et dans nos deux bras triomphants
Une propriété solide.

Où marches-tu, gai compagnon?
Je m'en vais conquérir la terre;
J'ai remplacé Napoléon,
 Je suis le prolétaire.

Gardons-nous du faux ouvrier
Qui se fait élire d'emblée
Pour sa blouse et son tablier,
Et nous renie à l'assemblée.
Pour éviter la trahison,
Nommons des hommes à l'épreuve
De la balle et de la prison :
Déjà la République est veuve.

Où marches-tu, gai compagnon?
Je m'en vais conquérir la terre;
J'ai remplacé Napoléon,
 Je suis le prolétaire.

Si la République périt,
Nous serons à ses funérailles,
Car son droit divin est écrit
Au plus profond de nos entrailles.
Quelques-uns voudraient nous lier
Comme des bœufs à l'attelage;
Mais nos cœurs ne savent plier,
Et nos âmes pas davantage.

Où marches-tu, gai compagnon?
Je m'en vais conquérir la terre;

J'ai remplacé Napoléon,
Je suis le prolétaire.

Tandis que les deux compagnons
Jasaient en frappant sur la table,
Deux servantes, aux gros chignons,
Les reluquaient d'un air aimable.
Ce doit être de bons maris,
Dit l'une à la joue empourprée...
Leurs entretiens furent surpris :
Fut dit, fut fait dans la soirée.

Où marches-tu, gai compagnon?
Je m'en vais conquérir la terre;
J'ai remplacé Napoléon,
Je suis le prolétaire.

LE PAIN.

(1846-1847)

Quand dans l'air et sur la rivière
Des moulins se tait le tic-tac,
Lorsque l'âne de la meunière
Broute et ne porte plus le sac,
La famine, comme une louve,
Entre en plein jour dans la maison;

Dans les airs un orage couve,
Un grand cri monte à l'horizon.

On n'arrête pas le murmure
Du peuple, quand il dit : J'ai faim;
Car c'est le cri de la nature :
Il faut du pain!

La faim arrive du village
Dans la ville par les faubourgs.
Allez donc barrer le passage
Avec le bruit de vos tambours ;
Malgré la poudre et la mitraille,
Elle traverse à vol d'oiseau,
Et sur la plus haute muraille
Elle plante son noir drapeau.

On n'arrête pas le murmure
Du peuple, quand il dit : J'ai faim;
Car c'est le cri de la nature :
Il faut du pain!

Que feront vos troupes réglées ?
La faim donne à ses bataillons
Des armes en plein champ volées
Aux prés, aux fermes, aux sillons :
Fourches, pelles, faux et faucilles ;
Dans la ville, au glas du tocsin,
On voit jusqu'à des jeunes filles
Sous le fusil broyer leur sein.

On n'arrête pas le murmure
Du peuple, quand il dit : J'ai faim;
Car c'est le cri de la nature :
Il faut du pain!

Arrêtez dans la populace
Ceux qui portent fusils et faux;
Faites dresser en pleine place
La charpente des échafauds :
Aux yeux des foules consternées,
Après que le couteau sanglant
Aura tranché leurs destinées,
Un cri s'élèvera du sang.

On n'arrête pas le murmure
Du peuple, quand il dit : J'ai faim;
Car c'est le cri de la nature :
Il faut du pain!

C'est que le pain est nécessaire
Autant que l'eau, l'air et le feu.
Sans le pain on ne peut rien faire;
Le pain est la dette de Dieu.
Mais Dieu nous a payé sa dette
A-t-il refusé le terrain?
Le soleil luit sur notre tête,
Et peut toujours mûrir le grain.

On n'arrête pas le murmure
Du peuple, quand il dit : J'ai faim;

Car c'est le cri de la nature :
Il faut du pain!

La terre n'est pas labourée,
Et le blé devrait, abondant,
Jaunir la zône tempérée,
Et, du pôle au tropique ardent;
Déchirons le sein de la terre,
Et, pour ce combat tout d'amour,
Changeons les armes de la guerre
En des instruments de labour.

On n'arrête pas le murmure
Du peuple, quand il dit : J'ai faim;
Car c'est le cri de la nature :
Il faut du pain!

Que nous font les querelles vaines
Des cabinets européens?
Faudrait-il encor pour ces haines
Armer nos bras cyclopéens?
Du peuple océan qui se rue
Craignez le flux ou le reflux;
Donnez la terre à la charrue,
Et le pain ne manquera plus.

On n'arrête pas le murmure
Du peuple, quand il dit : J'ai faim;
Car c'est le cri de la nature :
Il faut du pain!

LA CHANSON DES PRÉS.

Savez-vous la chanson des prés,
Qui porte à la mélancolie?
Allez l'entendre, et vous verrez
Qu'elle est jolie. (*bis*)

C'est la chanson que l'on entend
Dans la saison de la verdure,
Quand dans la grande herbe on s'étend,
Et qu'on n'a pas l'oreille dure.
Le vent dans les chalumeaux verts,
L'insecte dans les fleurs mi-closes,
Chantent et modulent des airs
Dont pâmeraient les virtuoses.

Savez-vous la chanson des prés,
Qui porte à la mélancolie?
Allez l'entendre, et vous verrez
Qu'elle est jolie. (*bis*)

Entendez-vous au creux du val
Ce long murmure qui serpente?
Est-ce une flûte de cistal?
Non, c'est la voix de l'eau qui chante;

Et ces gémissements partis
De ce feuillage de noisette :
Ne touchez pas à ses petits!
C'est la chanson de la fauvette.

Savez-vous la chanson des prés,
Qui porte à la mélancolie?
Allez l'entendre, et vous verrez
Qu'elle est jolie. (*bis*)

Les bœufs, les vaches, les brebis
Dans les prés ont la voix moins rude;
A l'étable c'est du pain bis,
C'est du miel dans la solitude.
Bêlements et mugissements,
Là vous me plaisez davantage;
Les airs des pâtres sont charmants
Dans la senteur du pâturage.

Savez-vous la chanson des prés,
Qui porte à la mélancolie?
Allez l'entendre, et vous verrez
Qu'elle est jolie. (*bis*)

Voyez derrière ce buisson
Luire ce jupon d'écarlate;
Écoutez bien cette chanson,
Comme une fusée elle éclate.
Cette bergère au teint hâlé,
Sous le charme de sa roulade,

Va vous tenir ensorcelé
Tant que durera sa ballade.

Savez-vous la chanson des prés,
Qui porte à la mélancolie?
Allez l'entendre, et vous verrez
Qu'elle est jolie. (*bis*)

LA COMPLAINTE DE CLAUDIE.

A GEORGE SAND.



Je voudrais avec mélodie
En prenant le ton langoureux
Chanter l'histoire de Claudie
Aux paysans, aux amoureux.

Claudie était jolie et sage.
Un séducteur, un beau diseur,
Lui promettant le mariage
Parvint à lui ravir son cœur.

Claudie en secret fiancée,
Sans être épouse mit au jour
Un fils, et, mère délaissée
N'abandonna point son amour.

Cher nouveau-né! de la mamelle
Sa mère en pleurant le nourrit,
Mais douce à la fois et cruelle,
Un beau matin, la mort le prit.

Depuis, seule avec son vieux père,
Faisant la moisson avec lui,
Elle glane son dur salaire
Aussi triste que Noëmi.

Le père est vieux, la fille est frêle,
Ils ne font qu'une raie à deux :
Sylvain qui moissonne près d'elle
A la paye, en tombe amoureux.

Mais Grand-Rose (c'est la fermière)
Brûlant en secret pour Sylvain,
Veut chasser la fille et le père
Qui font obstacle à son dessein.

Or le séducteur de Claudie
A Grand-Rose fait les doux yeux
Et redoutant quelque infamie
Tient de méchants propos contre eux.

Cet homme, par ses caquetages,
Les met tous comme chat et chien;
Il aurait brouillé vingt ménages
Plutôt que d'arranger le sien.

Le vieillard abrite sa fille
Entre ses deux bras vacillants

Brisés par l'âge et la faucille,
A l'ombre de ses cheveux blancs.

Puis il bénit la gerbe haute,
Sépare la paille du blé,
Confond le crime, absout la faute
Et le coupable est dévoilé.

Donc Sylvain épouse Claudie
Et l'on chasse le ravisseur;
La dot par Grand-Rose arrondie
Assure aux époux le bonheur.

Devant les scènes de ce drame
J'ai pleuré, mêmement j'ai ri;
L'auteur, dit-on, est une dame
Qui l'a glané dans le Berri.

1852.

C'est dans deux ans, deux ans à peine
Que le coq gaulois chantera;
Tendez l'oreille vers la plaine,
Entendez-vous ce qu'il dira?
Il dit aux enfants de la terre
Qui sont courbés sous leur fardeau :

Voici la fin de la misère,
Mangeurs de pain noir, buveurs d'eau.

Des monts sacrés où la lumière
Forge ses éclairs et ses feux,
Viens, en déployant ta bannière,
Dix-huit cent cinquante-deux (*bis*)!

Du peuple enfin voici le règne,
Tout autre prétendant n'est rien,
A moins toutefois qu'il ne daigne
Se dire un simple citoyen.
Est-il une place plus haute,
Un plus grand honneur sous le ciel
Que d'être accueilli comme un hôte
A ce banquet universel!

Des monts sacrés où la lumière
Forge ses éclairs et ses feux,
Viens, en déployant ta bannière,
Dix-huit cent cinquante-deux (*bis*)!

Des Bourbons la double famille
En France ne réussit plus;
Qu'un instant leur fortune brille,
Ce n'est que flux et que reflux.
Sur son rocher de Sainte-Hélène
Napoléon s'est vu briser;
Maître de la puissance humaine,
Charles-Quint sut la déposer.

Des monts sacrés où la lumière
Forge ses éclairs et ses feux,
Viens, en déployant ta bannière,
Dix-huit cent cinquante-deux (*bis*) !

O rois! votre pourpre est fanée,
Ne la teignez pas dans le sang;
Ne disputez pas une année
Au progrès toujours grandissant.
L'idée est aujourd'hui rapide
Plus que les chevaux et les cerfs;
Elle dépasse qui la guide,
Elle broiera tous nos vieux fers.

Des monts sacrés où la lumière
Forge ses éclairs et ses feux,
Viens, en déployant ta bannière,
Dix-huit cent cinquante-deux (*bis*) !

La République jusqu'à Vienne,
Et jusqu'à Rome a pris son vol;
Il faudra bien qu'elle y revienne,
Elle a son germe dans le sol.
D'ailleurs de Paris elle guette
L'Europe, les rois et les cours,
Comme on voit pendant la tempête
La foudre menacer les tours.

Des monts sacrés où la lumière
Forge ses éclairs et ses feux,

Viens, en déployant ta bannière,
Dix-huit cent cinquante-deux (*bis*)!

Rois, faites-vous tirer les cartes,
Assis au coin de votre feu.
Fortune, faut-il que tu partes!
Tous les piques sont dans le jeu.
Encore ce valet de pique!
Paris vous envoie un courrier;
Son message est la République :
Faites brûler vif le sorcier.

Des monts sacrés où la lumière
Forge ses éclairs et ses feux,
Viens, en déployant ta bannière,
Dix-huit cent cinquante-deux (*bis*)!

C'est donc un bandeau symbolique
Dont le temps a couvert vos yeux,
Qu'il dérobe la République
A vos regards insoucieux?
Votre grandeur fut un nuage;
Vos sceptres, désormais ternis,
Seront des bâtons de voyage.
Allez, rois, vous êtes bannis!

Des monts sacrés où la lumière
Forge ses éclairs et ses feux,
Viens, en déployant ta bannière,
Dix-huit cent cinquante-deux (*bis*)!

Faudra-t-il que vos doigts débiles,
Réduits aux vils expédients,
Usent nos dernières sébiles ?
Nous n'aurons plus de mendiants !
Bon vieillard, mettez-vous à table,
Mangez, faites-nous la leçon ;
Buvez, contez-nous une fable,
Ou chantez-nous une chanson.

Des monts sacrés où la lumière
Forge ses éclairs et ses feux,
Viens, en déployant ta bannière,
Dix-huit cent cinquante-deux (*bis*) !

CHANTS NOUVEAUX

CHANTS NOUVEAUX.

LA CHANSON DU BLÉ.

C'est par grand soin et grand courage
Qu'on fait aux champs venir le blé,
A la sueur de son visage
Et le corps du soleil brûlé :
De ses ongles gratter la terre,
Être sans trêve à la merci
De pluie ou vent, grêle ou tonnerre,
Du laboureur c'est le souci :

Chemine, chemine,
Pauvre paysan !
Travaille et rumine,
Sinon ta ruine
Est au bout de l'an.

Quand la terre à point reposée
Est échauffée avec l'engrais,
Dans le brouillard et la rosée
On laboure et l'on sème après.

Ce travail du semeur exerce
Homme, grands bœufs, ânes, chevaux;
Le rouleau passe avec la herse
Laissant du grain pour les corbeaux.

Chemine, chemine,
Pauvre paysan!
Travaille et rumine,
Sinon ta ruine
Est au bout de l'an.

Les corbeaux amènent la neige,
Mais ne craignons rien des hivers;
Cette blanche hermine protége
Et tient chaudement les blés verts.
C'est ainsi qu'aux yeux toujours dure
De Dieu la vivante bonté :
Du blé la naissante verdure
En hiver annonce l'été.

Chemine, chemine,
Pauvre paysan!
Travaille et rumine,
Sinon ta ruine
Est au bout de l'an.

Du printemps à la canicule,
Rien n'est beau comme un champ de blé,
Quand la séve en l'herbe circule,
Quand l'épi de lait est gonflé;
Le sol où frissonnent la paille

Et les rouges coquelicots
Est comme une armée en bataille
Où brillent lances et shakos.

Chemine, chemine,
Pauvre paysan!
Travaille et rumine,
Sinon ta ruine
Est au bout de l'an.

Le malin esprit glisse en fraude,
Au moment de la floraison,
Dans les blés couleur d'émeraude,
Rougeole et nielle à foison;
L'ivraie et le pavot superbe,
Les bluets doux comme des yeux:
Paysannes, partez à l'herbe
Avec vos grands tabliers bleus!

Chemine, chemine,
Pauvre paysan!
Travaille et rumine,
Sinon ta ruine
Est au bout de l'an.

Le lion rugit solitaire
Au ciel enflammé, les sillons
Que Juillet de ses feux altère
Sont noyés de fauves rayons.
La paille avec peine balance
Ses épis lourds chargés d'or fin:

Voici la Moisson qui s'avance
Sa grande faucille à la main!

Chemine, chemine,
Pauvre paysan !
Travaille et rumine,
Sinon ta ruine
Est au bout de l'an.

Fuyez, gentilles alouettes,
Désertez, cailles et perdrix!
Nous allons couper vos retraites,
Nous emportons vos blonds épis!
Au milieu des éclats de rire,
Buvant du vin, mangeant du lard;
Que nul en secret ne soupire!
Car la glaneuse en a sa part:

Chemine, chemine,
Pauvre paysan!
Travaille et rumine,
Sinon ta ruine
Est au bout de l'an.

KOSSUTH.

(1851)

Kossuth l'a dit en ses adieux :
« Je reviendrai dans ma patrie, »
La dernière fois que ses yeux
Ont pu regarder la Hongrie.

Des hautes cimes du pays
Quand il vit sa terre livrée,
Une parole de mépris
Sortit de son âme navrée;
Des profondeurs de sa douleur
Jaillit une sublime plainte
Qui fut pour le monde en stupeur
La trêve de la guerre sainte.

Kossuth l'a dit en ses adieux :
« Je reviendrai dans ma patrie, »
La dernière fois que ses yeux
Ont pu regarder la Hongrie.

« O Georgey, dit-il, c'est en toi,
» Mon brillant compagnon de guerre,
» Que j'avais mis toute ma foi,
» Je t'aimais à l'égal d'un frère;

» L'or a donc été plus puissant
» Sur ta vue aujourd'hui flétrie
» Que la belle couleur du sang
» Qui se répand pour la patrie? »

Kossuth l'a dit en ses adieux :
« Je reviendrai dans ma patrie, »
La dernière fois que ses yeux
Ont pu regarder la Hongrie.

Puis, l'œil tourné vers les créneaux
De ses forteresses rendues,
Du Danube voyant les eaux
Et les campagnes étendues,
Il dit, de sa vibrante voix,
Aux monts, aux vallons, aux collines :
« Je viendrai dans quatorze mois
» Relever toutes ces ruines. »

Kossuth l'a dit en ses adieux :
« Je reviendrai dans ma patrie, »
La dernière fois que ses yeux
Ont pu regarder la Hongrie.

Or, depuis, que de sang versé!
Les balles ont troué les têtes,
Et plus d'un gibet s'est dressé
Où pendent encor les squelettes.
Kossuth est libre cependant
Comme son âme et sa parole :

Est-il un front de prétendant
Où luise une telle auréole?

Kossuth l'a dit en ses adieux :
« Je reviendrai dans ma patrie, »
La dernière fois que ses yeux
Ont pu regarder la Hongrie.

Le sultan l'a sauvé du czar
Et de l'Autriche sanguinaire.
Planant au plus loin, son regard
Peut choisir dans toute la terre.
L'Amérique frète un vaisseau,
Notre Paris ardent l'appelle :
On voudrait voir sous un arceau
Passer une tête aussi belle.

Kossuth l'a dit en ses adieux :
« Je reviendrai dans ma patrie, »
La dernière fois que ses yeux
Ont pu regarder la Hongrie.

Prenez garde, messieurs les rois!
L'homme sans sujets ni provinces,
Qui suit toujours ses chemins droits,
Passe chez nous avant les princes.
Il n'est au-dessus du proscrit
Qui survit plus grand à sa cause,
Que l'obscur martyr qui périt
Et dans la tombe se repose.

Kossuth l'a dit en ses adieux :
« Je reviendrai dans ma patrie, »
La dernière fois que ses yeux
Ont pu regarder la Hongrie.

O terre des libres chevaux,
Où des vins le goût est si rare,
Hongrie ! il en faut de nouveaux,
Pour le grand jour qui se prépare !
Selle un cheval éblouissant,
Comme les coursiers de l'aurore,
Dans le hanap verse ton sang,
Le grand Kossuth respire encore.

Kossuth l'a dit en ses adieux :
« Je reviendrai dans ma patrie, »
La dernière fois que ses yeux
Ont pu regarder la Hongrie.

HÉGÉSIPPE MOREAU.

(20 décembre 1851)

Au cimetière Mont-Parnasse,
Parmi la foule de ces morts
Que le temps inflexible entasse

Comme un avare ses trésors,
Une tombe gît sous la mousse,
Dépassant à peine le sol,
Où dort une mémoire douce
Comme le chant du rossignol.

Passant, sur la pierre qui s'use
Aux baisers de l'air et de l'eau,
Lisez un nom cher à la muse :
Hégésippe Moreau.

N'ayant jamais connu sa mère,
Par les étrangers accueilli,
Mendiant comme au temps d'Homère,
Dans l'opprobre il aurait vieilli ;
Chantant pour emplir sa besace,
Les méchants l'auraient maltraité,
Car par la vérité qui passe
Le monde se croit insulté.

Passant, sur la pierre qui s'use
Aux baisers de l'air et de l'eau,
Lisez un nom cher à la muse :
Hégésippe Moreau.

Il est mort à l'âge où l'on aime,
Après avoir souffert, aimé;
Au fond de ce double problème
Son doux esprit s'est abîmé.
Son âme, rompant les lisières
Qui la séparaient du repos,

A gagné les célestes sphères;
La nature a repris ses os.

Passant, sur la pierre qui s'use
Aux baisers de l'air et de l'eau,
Lisez un nom cher à la muse :
Hégésippe Moreau.

L'arbre mordu pendant la séve
Par la dent de chèvre du mal
N'a donné que ses fleurs : son rêve
Était loin de son idéal.
Quel gazouillis sa poésie,
Sœur des oiseaux, fille des fleurs,
Nous rapporta de sa Voulzie [1],
Charme de l'oreille et des cœurs!

Passant, sur la pierre qui s'use
Aux baisers de l'air et de l'eau,
Lisez un nom cher à la muse :
Hégésippe Moreau.

A côté de Burns [2] le rustique,
Et de Perse [3], mort comme lui,
Il rayonne au ciel poétique
Et nous fait défaut aujourd'hui.
Son dédain noble et sans colère
Irait au cœur des prétendants.

[1] Ruisseau.
[2] Célèbre poëte rustique écossais.
[3] Satirique latin, mort à la fleur de l'âge comme Il.

Calomnie, horrible vipère,
Comme il aurait brisé tes dents!

Passant, sur la pierre qui s'use,
Aux baisers de l'air et de l'eau,
Lisez un nom cher à la muse :
Hégésippe Moreau.

Sur sa *casse* d'imprimerie,
Accoudé, méditant des vers,
Entraîné par sa rêverie,
Il travaillait tout de travers.
Hélas! la muse son amante
Lui préparait son piédestal!
Il exhala son âme ardente
Sur le grabat d'un hôpital.

Passant, sur la pierre qui s'use
Aux baisers de l'air et de l'eau,
Lisez un nom cher à la muse:
Hégésippe Moreau.

Réparons l'injustice noire
De son âge contemporain;
Couronnons de fleurs sa mémoire
Aussi durable que l'airain.
Et, puisque des morts la poussière
Aime l'hommage des petits,
Cœurs simples, allez sur sa pierre
Déposer des myosotis!

Passant, sur la pierre qui s'use
Aux baisers de l'air et de l'eau,
Lisez un nom cher à la muse :
Hégésippe Moreau.

LA CHANSON DE JEANNETTE.

Sitôt que je me lève,
Je songe à mon ami,
C'est la fin de mon rêve,
Car je rêvais de lui.
C'est pour lui que je peigne
Et frise mes cheveux,
Et lorsqu'il me dédaigne
Il fait pleurer mes yeux.

Ah ! Dieu sait que je l'aime
Invariablement !
Et j'en suis toute blême
D'y penser seulement.

Pour lui seul je m'habille,
Propre comme un bijou,
Et c'est pour lui que brille
La croix d'or à mon cou ;

C'est pour lui que j'achète
De jolis tabliers,
Et que les jours de fête
Je mets de beaux souliers.

Ah! Dieu sait que je l'aime
Invariablement!
Ei j'en suis toute blême
D'y penser seulement.

Quoiqu'étant du village,
Il a si bon maintien,
Un si riant visage,
Un si bel entretien;
Sa main carrée et rousse
Au besoin vous défend;
Mais il a la voix douce
Et les yeux d'un enfant.

Ah! Dieu sait que je l'aime
Invariablement!
Et j'en suis toute blême
D'y penser seulement.

Que ne suis-je hirondelle,
Ou bien martin-pêcheur,
Pour guetter s'il m'appelle
Dans l'ombre et la fraîcheur,
Quand il rôde et s'arrête
Autour de son moulin!

Pense-t-il à Jeannette
Lorsque Jeannette est loin?

Ah! Dieu sait que je l'aime
Invariablement!
Et j'en suis toute blême
D'y penser seulement.

La preuve qu'il y pense,
C'est qu'il vient pour me voir
D'une grande distance,
Lorsque tombe le soir;
A l'heure qu'il s'échappe
Je le sens accourir,
Lorsqu'à ma vitre il frappe...
Je manque d'en mourir.

Ah! Dieu sait que je l'aime
Invariablement!
Et j'en suis toute blême
D'y penser seulement.

En semaine à la lune,
Le dimanche au soleil,
Quelle bonne fortune,
Quel amour sans pareil!
Nous nous parlons ensemble
Sans rien dire souvent,
Sous la feuille qui tremble
Au caprice du vent.

Ah! Dieu sait que je l'aime
Invariablement !
Et j'en suis toute blême
D'y penser seulement.

Mais, hélas! la prière
Des pauvres amoureux
Sert autant qu'une pierre
Qui roule dans un creux;
Jeannette sur la route
S'en va loin du meunier,
Et le meunier sans doute
Commence à l'oublier.

Ah! Dieu sait que je l'aime
Invariablement!
Et j'en suis toute blême
D'y penser seulement.

LE GARÇON DE MOULIN.

Tic tac, tic tac, j'ai de l'amour,
Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour;
Tra la la la, j'ai de l'amour,
Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour.

Quand l'eau verte bat les palettes
De ma roue et les chasse en l'air,
Quand retombent en gouttelettes
Les flots de moire et d'argent clair;
Je ne songe qu'à mon amie,
Elle est fine comme un bouleau;
Ses yeux ont la couleur de l'eau;
Mais sa joue est un peu blémie.

Tic tac, tic tac, j'ai de l'amour,
Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour;
Tra la la la, j'ai de l'amour,
Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour.

Pendant que ma mie est à coudre
Et pique son joli doigt blanc,
Je regarde ma meule moudre,
Toujours tournant, grondant, roulant;
Mon Dieu! que l'eau du moulin gèle,
Si, pendant que je veille au grain,
Le cœur de quelque beau voisin
Allait faire tic tac chez elle.

Tic tac, tic tac, j'ai de l'amour,
Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour;
Tra la la la, j'ai de l'amour,
Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour.

Si j'avais sur une rivière
Un joli moulin battant l'eau,

Dès demain j'aurais ma meunière
Installée en mon gai château.
De soie et de toilette fine
Je la nipperais joliment;
Quelques jours de bon traitement
Auraient bientôt rougi sa mine.

Tic tac, tic tac, j'ai de l'amour,
Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour;
Tra la la la, j'ai de l'amour,
Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour.

Elle aurait cent aunes de toile,
Autant qu'on en peut employer,
Une chaîne en or, un beau voile,
Une grande armoire en noyer,
Douze chaises de fine paille,
Un lit avec un baldaquin :
Il faut savoir user le gain
Et s'amuser quand on travaille.

Tic tac, tic tac, j'ai de l'amour,
Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour;
Tra la la la, j'ai de l'amour,
Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour.

Puisqu'en travaillant je m'amuse,
Seulement pour les effrayer,
Sur les poissons de mon écluse
Je traînerais mon épervier.

Ma meule en état, par semaine,
Plus de cent sacs de blé moudrait,
Et le malheureux trouverait
De beau pain blanc ma huche pleine.

Tic tac, tic tac, j'ai de l'amour,
Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour;
Tra la la la, j'ai de l'amour,
Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour.

Jeannette aurait une couronne
De beaux enfants, dans quelque temps;
Ainsi le cerisier boutonne,
Ainsi l'oiseau niche au printemps;
Mais hélas! au clair de la lune,
Comme chez Pierrot j'ai rêvé,
Mon père ne m'a pas trouvé
Sur le chemin de la fortune.

Tic tac, tic tac, j'ai de l'amour,
Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour;
Tra la la la, j'ai de l'amour,
Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour.

Mon amour me tourne la tête,
Je sens que j'en deviendrai fou.
Quand même j'obtiendrais Jeannette,
Que peut-on faire sans un sou?
Je veux trouver une machine
Pour scier d'un coup la moisson,

Ou pour changer un sac de son
En un sac de blanche farine.

Tic tac, tic tac, j'ai de l'amour,
Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour;
Tra la la la, j'ai de l'amour,
Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour.

LE COQ DE VILLAGE.



Mon gosier clair, mon clair plumage
Font du bruit dans le voisinage,
Je suis le coq de mon village.

Quand, sur mes deux ergots planté,
Je chante clair, la poule guette:
Elle coquette, et, la coquette
Ferme son œil tout velouté.

Mon gosier clair, mon clair plumage
Font du bruit dans le voisinage,
Je suis le coq de mon village.

Filles et femmes d'alentour
Viennent me raconter leurs peines,
Rousses, blondes, brunes, chataines,
Elles s'arrachent mon amour!

Mon gosier clair, mon clair plumage
Font du bruit dans le voisinage,
Je suis le coq de mon village.

Jeanne, Marianne, Marton,
Goton, sont toujours à m'attendre;
J'en ai peur, et pour me défendre
Je sors armé d'un gros bâton.

Mon gosier clair, mon clair plumage
Font du bruit dans le voisinage,
Je suis le coq de mon village.

Cependant quelquefois je ris
Et, par ci par là, j'en aime une,
Pas en plein jour, au clair de lune:
A minuit tous les chats sont gris.

Mon gosier clair, mon clair plumage
Font du bruit dans le voisinage,
Je suis le coq de mon village.

A minuit, au fin fond d'un bois,
La belle en pleurs se désespère
Le petit n'aura pas de père;
Belle, repasse dans neuf mois.

Mon gosier clair, mon clair plumage
Font du bruit dans le voisinage,
Je suis le coq de mon village.

Le poulailler s'est alarmé,

Le sérail dans l'ombre conspire,
On veut me plumer, et pour rire,
Me faire courir tout plumé.

Mon gosier clair, mon clair plumage
Font du bruit dans le voisinage,
Je suis le coq de mon village.

Qui donc osera me toucher?
J'ai mes ergots pour ma défense,
Aussi fier que le coq de France
Sur la cime d'un vieux clocher.

Mon gosier clair, mon clair plumage
Font du bruit dans le voisinage,
Je suis le coq de mon village.

LE VOYAGEUR A PIED.

Au premier cri de l'hirondelle,
Sitôt que la route blanchit,
Le voyageur que l'aube appelle
S'éveille et saute à bas du lit;
Guêtré, lavé, la tête fraîche,
L'œil limpide comme un miroir,
Le sac au dos: qu'on se dépêche!
Dame hôtesse! bonjour, bonsoir.

Gai, chantant en route,
Le joyeux piéton
En marchant s'écoute,
Et de son bâton
Marque la cadence et le ton.

Son noueux bâton de voyage
Marqué d'avance, il l'a coupé
Au front d'un néflier sauvage,
Et dans la flamme il l'a trempé;
Ce n'est qu'une arme défensive
Pour écarter les chiens errants
Et les gens dont l'humeur trop vive
Se prend de querelle aux passants.

Gai, chantant en route,
Le joyeux piéton
En marchant s'écoute,
Et de son bâton
Marque la cadence et le ton.

Au roulier il tient compagnie,
Riant du scepticisme amer
De ce vieux mécréant qui nie
Le succès du chemin de fer.
Il lui répond: mais que sera-ce,
Quand les ballons vont se frayer
Un nouveau chemin dans l'espace,
Emportant charrette et roulier?

Gai, chantant en route,

Le joyeux piéton
En marchant s'écoute,
Et de son bâton
Marque la cadence et le ton.

Qu'une chaise de poste roule
Laissant flotter un voile vert!
Son cœur bat, son gosier roucoule
Et sa lèvre siffle un doux air;
Dans sa tête un roman commence
Dont il voit le dénoûment fuir,
On en ferait une romance
Mais il n'en reste qu'un soupir.

Gai, chantant en route,
Le joyeux piéton
En marchant s'écoute,
Et de son bâton
Marque la cadence et le ton.

A cette image fugitive
Succède un tableau plus certain :
C'est l'amoureuse plus naïve
Qui l'appelle dans le lointain ;
De sa fenêtre elle regarde,
L'oreille ouverte au moindre bruit,
Et, si le gai piéton s'attarde,
Elle pleurera cette nuit.

Gai, chantant en route,
Le joyeux piéton

En marchant s'écoute,
Et de son bâton
Marque la cadence et le ton.

LA SÉRÉNADE DU PAYSAN.

Sur mon visage aux frais contours,
Quand fleurit la cire des prunes
Et des pêches le doux velours,
J'aimais les blondes et les brunes;
Je les guettais à l'herbe, aux champs,
Aux noisettes, jusqu'à l'église,
Perdant mes amours et mon temps:
Je ne connaissais pas Denise.

L'une avait le pied pas plus grand
Qu'au jour même de son baptême;
Une autre, l'œil bleu transparent,
De la fleur qui dit je vous aime;
Une était rouge, s'il vous plaît;
Une, blonde au teint de cerise;
Une autre, brune au teint de lait;
Je ne connaissais pas Denise.

L'oiseau bleu n'avait pas chanté
Cette romance langoureuse

Qui nous fait mettre de côté
Toute autre que notre amoureuse.
Mais il a chanté, Dieu merci !
Depuis j'en ai la tête prise,
Tout le corps et le cœur aussi :
Depuis j'ai rencontré Denise.

Elle demeurait loin de tous,
Toujours close dans sa chambrette,
Aussi piquante que le houx
Pour ceux qui lui contaient fleurette.
Quand je l'ai vue, elle a souri
Du coup à ma bonne franchise.
« Je veux être votre mari, »
Ai-je dit, « voulez-vous, Denise? »

Elle vaut cinq dots à la fois,
Trait les vaches comme une reine
Fait ce qu'elle veut de ses doigts
Sans avoir l'air d'y prendre peine.
Elle est belle comme le jour,
Parée ou simple dans sa mise,
Je l'appellerais fleur d'amour,
Si je n'aimais pas mieux : Denise.

L'AIGUILLE.

Aiguille gentille,
Va, viens, voltige et cours,
Quand pleure la famille,
Ta douce lueur brille
Sur ses tristes jours.

Active, polie et rapide,
Ayant pour guide un joli doigt,
Au long de l'ourlet qu'elle ride,
L'aiguille suit son chemin droit,
Au dé soumise elle travaille,
Nul effort ne la peut lasser ;
Comme dans l'eau [illegible] une écaille,
L'œil à peine la voit glisser.

Aiguille gentille,
Va, viens, voltige et cours,
Quand pleure la famille,
Ta douce lueur brille
Sur ses tristes jours.

Comme la lame d'une épée
Faite de l'acier le plus pur,

Elle est fourbie, elle est trempée,
On le connait à son azur ;
Voyez! à peine il est visible
Le trou par où passe le fil;
La guèpe en son courroux terrible
N'a pas l'aiguillon plus subtil.

Aiguille gentille,
Va, viens, voltige et cours,
Quand pleure la famille,
Ta douce lueur brille
Sur ses tristes jours.

Pendant que l'épingle s'arrête
Et fixe l'étoffe au genou,
L'aiguille mobile, inquiète,
Perce toujours un nouveau trou;
L'épingle sérieuse et sage
Se repose le plus souvent;
Du progrès l'aiguille est l'image,
Elle va toujours en avant.

Aiguille gentille,
Va, viens, voltige et cours,
Quand pleure la famille,
Ta douce lueur brille
Sur ses tristes jours.

Combien de diverses pensées
D'amour, de douleur ou d'espoir,

Par les aiguilles retracées,
S'attachent au fil blanc ou noir!
A l'aiguille sa confidente
La couturière dit ses soins;
Que de fois une larme ardente
A mouillé la trace des points!

Aiguille gentille,
Va, viens, voltige et cours,
Quand pleure la famille,
Ta douce lueur brille
Sur ses tristes jours.

Mais à quoi bon pleurer sans cesse!
La couturière a de beaux jours;
Après les longues nuits de presse,
Le travail fait place aux amours;
L'orchestre anime la feuillée,
Les chèvrefeuilles sont en fleur;
Gentil bonnet, mine éveillée
Ont bientôt fait de prendre un cœur.

Aiguille gentille,
Va, viens, voltige et cours,
Quand pleure la famille,
Ta douce lueur brille
Sur ses tristes jours.

Tout ce qui de la belle fille
Couvre le corps si bien tourné,

Jupe ou chiffon, sa leste aiguille
L'a cousu, brodé, festonné;
Au liséré de sa bottine,
Au corset qui garde le sein,
Son aiguille nerveuse et fine
Sait coudre un œillet au besoin.

Aiguille gentille,
Va, viens, voltige et cours,
Quand pleure la famille,
Ta douce lueur brille
Sur ses tristes jours.

Pour le fiancé quelle chance!
Cette fille est un beau parti;
C'est un vrai titre de naissance
Qu'un doigt par l'aiguille bleui.
N'est-ce pas un trésor, l'épouse
Qui, retirée en sa maison,
Peut montrer sans qu'on la jalouse,
Une aiguille sur son blason?

Aiguille gentille,
Va, viens, voltige et cours,
Quand pleure la famille,
Ta douce lueur brille
Sur ses tristes jours.

ENVOI A GAVARNI,

Sur son tableau : *Le Jour de l'an de l'ouvrier.*

Sous des ais de charpente, en des murs bien bâtis,
Je vois un atelier et de simples outils :
L'engrenage, le tour, l'étau, le T, l'équerre,
Ce qui mesure, broie, assouplit la matière.
Devant son établi, debout, un grand vieillard
Qui porte sur son front les soucis de son art,
Dont au premier aspect la physionomie
Tempère la finesse avec la bonhomie,
Supporte doucement sur son dos mi-voûté
Son fils, homme de fer, doux et plein de fierté.
Une enfant déjà grande et sa mère, deux anges,
Dissemblables beautés et vertus sans mélanges,
Présentent par la main et sur le premier plan
Deux beaux petits garçons. Le premier jour de l'an
Se devine aux jouets qu'ils montrent au grand-père.
Le vieillard, affectant une mine sévère,
Cache derrière soi pour les montrer après
Avec plus de plaisir, des joujoux qu'il tient prêts :
C'est un moulin à vent aux deux ailes croisées
Avec un bilboquet. Oh ! les douces visées

Qui naissent dans l'esprit de ces naïfs parents !
Les moins enfants, je crois, ne sont pas les plus grands.
Un artiste railleur dont le crayon s'aiguise
Sur le déshabillé de mainte Cydalise,
Par un contraste heureux qui retrempe son cœur
Et donne à son talent une jeune vigueur,
A buriné ces traits où vit tant d'espérance,
Où d'une belle eau bleue on voit la transparence.
Que d'avenir sommeille en ce tableau pieux !
Il met du baume à l'âme et repose les yeux.
Les enfants élevés dans cette humble atmosphère,
Gavarni ! seront grands sans sortir de leur sphère.
Cette fête naïve et ce recueillement
Font aimer le travail. Ce bel enseignement
A découlé sans art de ton heureux génie
Qui laisse reposer un instant l'ironie.
C'est le cœur tout empreint de ta douce leçon,
Que je t'ai dédié cette frêle chanson.

LA CHANSON DU JOUR DE L'AN.

Petits enfants, je sais lire
    Dans ce rire,
Ce rire si rose et si blanc :
C'est aujourd'hui le jour de l'an.

Le beau jour de l'an, pour l'enfance,
Est toujours un événement;
De brimborions quelle abondance,
En échange d'un compliment!
Pour leurs dents fines, mieux rangées
Que les petites dents des rats,
Que de bonbons et de dragées!
Ils ont des joujoux à pleins bras!

Petits enfants, je sais lire
Dans ce rire,
Ce rire si rose et si blanc:
C'est aujourd'hui le jour de l'an.

L'arbre de Noël, cette année,
Avait déjà porté son fruit;
Jésus, sur votre cheminée,
Avait mis son présent, la nuit;
Huit jours sont un siècle, peut-être,
Pour vos petits gosiers d'oiseaux;
Le jour de l'an, par la fenêtre,
Éclaire des présents nouveaux.

Petits enfants, je sais lire
Dans ce rire,
Ce rire si rose et si blanc:
C'est aujourd'hui le jour de l'an.

Chacun d'entre eux se précipite
Sur ses bonbons, sur ses joujoux;
Vingt fois les prend, vingt fois les quitte,

Glisse dessus, roule dessous...
A chaque fois qu'on vous embrasse,
C'est un déluge de cadeaux;
Du pantin la ficelle casse,
Et Polichinelle a bon dos.

Petits enfants, je sais lire
Dans ce rire,
Ce rire si rose et si blanc:
C'est aujourd'hui le jour de l'an.

Un tambour derrière l'épaule,
Trompette en bouche ou fifre aux dents.
C'est un petit-fils de la Gaule,
Sabre au poing, et les yeux ardents.
Prends plutôt ce petit navire,
Ou cette bêche, ou ce compas!
Dans ton alphabet sais-tu lire,
Toi qui marches si bien au pas?

Petits enfants, je sais lire
Dans ce rire,
Ce rire si rose et si blanc:
C'est aujourd'hui le jour de l'an.

Dans le jour pâle des mansardes,
Je vois des enfants demi-nus
Jouer avec de vieilles hardes,
De petits martyrs inconnus.
Enfants riches! de leurs guenilles
N'ayez jamais peur en chemin;

Donnez-leur un peu de vos billes,
Et tendez-leur de votre pain.

Petits enfants, je sais lire
Dans ce rire,
Ce rire si rose et si blanc :
C'est aujourd'hui le jour de l'an.

LE VAGUE.

Dans le vague où je suis plongée
Et dans les intimes douleurs,
Je ne suis jamais soulagée
Que par mes soupirs et mes pleurs :
Au milieu du luxe où je nage,
Sur mes lèvres étincelant
Comme un éclair dans un nuage,
Mon rire n'est qu'un faux semblant.

O recherche incertaine,
O problème fatal !
Ah ! que grande est ma peine
A chercher l'idéal !

Rien ne me charme et ne m'attire
Parmi les choses que je vois,
Et c'est à peine si j'admire

La voûte du ciel ou des bois,
Quand j'erre dans les avenues
De mon parc aux arbres taillés,
Je rêve par delà les nues
Des horizons plus émaillés.

O recherche incertaine,
O problème fatal !
Ah ! que grande est ma peine
A chercher l'idéal !

Des fleurs si rares de mes serres
Je n'ai plus souci désormais,
Ni des hôtes de mes volières,
De mille choses que j'aimais.
Je verrais, sans pleurer, la perte
De mes oiseaux de paradis,
Même de ma perruche verte
Qui répète ce que je dis !

O recherche incertaine,
O problème fatal !
Ah ! que grande est ma peine
A chercher l'idéal !

Que me fait ma jument de race
Dont l'œil noir est plein de douceur,
Vite comme le vent qui passe,
Qui m'aime à l'égal d'une sœur ;
Que me font ma colombe blanche,
Mon angora, mon épagneul?

Qu'avec eux je joue et m'épanche,
Mon cœur n'en reste pas moins seul.

O recherche incertaine,
O problème fatal!
Ah! que grande est ma peine
A chercher l'idéal!

Au sein de la foule dorée
Qui tourbillonne autour de moi,
Et m'appelle son adorée,
Plus d'un veut m'engager sa foi;
Lequel choisir, lequel est digne,
De cet amour illimité?
Qui veut être pur comme un cygne,
Et durer une éternité?

O recherche incertaine,
O problème fatal!
Ah! que grande est ma peine
A chercher l'idéal!

L'INCENDIE.

CHANT DES POMPIERS.

A l'heure calme ou tout sommeille,
Hormis l'inflexible destin,

L'incendie en secret s'éveille :
D'abord il vacille incertain ;
Longtemps se traîne la fumée,
Arrive un grand souffle du vent :
Les étincelles vont pleuvant,
Enfin la torche est allumée.

Au feu ! au feu !
L'incendie éclate,
La flamme écarlate
Rougit le ciel bleu.
Au feu !

Le tocsin dans les capitales
Annonce au loin que le fléau
Combat de ses larges rafales
Les luttes sifflantes de l'eau ;
La foule se rue inquiète ;
Au sein du brasier étouffant,
La mère emporte son enfant,
L'avare serre sa cassette.

Au feu ! au feu !
L'incendie éclate,
La flamme écarlate
Rougit le ciel bleu.
Au feu !

Avez-vous vu dans la campagne,
Quand le chaume enflammé se tord
Le paysan et sa compagne

Errer plus pâles que la mort;
Le bétail pris sous la toiture
Mugit dans le fourrage ardent,
Le coq mêle son cri strident
A cette navrante peinture.

Au feu! au feu!
L'incendie éclate,
La flamme écarlate
Rougit le ciel bleu.
Au feu!

En ces calamités publiques,
Toujours les premiers à courir,
Nos pompiers, soldats pacifiques,
Savent aussi vaincre et mourir.
Que de familles éplorées,
Au désespoir, les yeux hagards,
Hommes, femmes, enfants, vieillards,
Par eux des flammes retirées!

Au feu! au feu!
L'incendie éclate,
La flamme écarlate
Rougit le ciel bleu.
Au feu!

Sous le choc des maisons croûlantes,
Ils mettent leurs pompes en jeu,
Marchant sur les poutres branlantes,
Ils disputent sa proie au feu;

La lance au poing, le casque en tête,
Par la ceinture suspendus ;
Que de beaux services rendus
Et quelle modeste conquête!

Au feu! au feu!
L'incendie éclate,
La flamme écarlate
Rougit le ciel bleu.
Au feu!

L'histoire, de qui la louange
Élève si haut les guerriers,
A cette intrépide phalange
Devrait garder ses purs lauriers.
Quand un de ces héros succombe,
Comme on fait pour tous les vainqueurs,
On devrait des plus grands honneurs
Entourer cette simple tombe.

Au feu! au feu!
L'incendie éclate,
La flamme écarlate
Rougit le ciel bleu.
Au feu!

LE CHANT DU DANUBE.

(Janvier 1854)

Les Balkans et les Dardanelles
Ont beau protéger notre port,
Les Russes nous tombent du Nord
Comme un troupeau de sauterelles.
De loin, l'orthodoxe empereur
Assis sur son trône de glace,
De sa parole de menteur,
Excite leur farouche audace!

Contre ton joug abrutissant
Le doux sultan lève la tête,
O czar! l'injure du croissant
S'effacera par ta défaite
Dans le Danube teint de sang.

« Là, dit-il, jamais l'air ne change,
» Chargé d'essences, tout ambré;
» Là mûrit le café doré,
» La figue, l'olive et l'orange.
» Leurs kiosques, leurs minarets,
» Et leurs terrasses du Bosphore
» Recèlent de brûlants secrets
» Sous le myrte et le sycomore! »

Contre ton joug abrutissant
Le doux sultan lève la tête,
O czar! l'injure du croissant
S'effacera par ta défaite
Dans le Danube teint de sang.

Il excite leur convoitise
Par l'appât de tous les plaisirs;
Il fait flamboyer leurs désirs
Comme un bûcher que l'on attise.
« Là-bas, dit-il, sont les houris
» Sur des tapis semés de rose;
» A moitié chemin de Paris
» Constantinople vous repose. »

Contre ton joug abrutissant
Le doux sultan lève la tête,
O czar! l'injure du croissant
S'effacera par ta défaite
Dans le Danube teint de sang.

Puis s'armant du ton dogmatique,
Il présente au serf, au boyard,
D'une main le glaive du czar,
De l'autre la croix schismatique.
Contre le Sud et l'Occident,
Quand ce pape botté fulmine,
Rallions contre l'impudent
Le croissant et la croix latine.

Contre ton joug abrutissant

Le doux sultan lève la tête,
O czar ! l'injure du croissant
S'effacera par ta défaite
Dans le Danube teint de sang.

Déjà l'Angleterre et la France,
Contre ce vieux Moloch du Nord,
Ont marché d'un commun accord,
Oublieuses de la vengeance;
Et sur leur double pavillon
Que divisait jadis la haine,
Brille comme un divin rayon
L'espoir de l'alliance humaine!

Contre ton joug abrutissant
Le doux sultan lève la tête,
O czar ! l'injure du croissant
S'effacera par ta défaite
Dans le Danube teint de sang.

La voix du Droit sera comprise
De la Seine au Niagara,
Du mont Caucase au Sahara,
Du Nil fécond à la Tamise.
Vieux partis, formez tous un clan;
Mettez en commun vos colères !
Chassons ensemble cet ours blanc
Jusque sous ses glaces polaires !

Contre ton joug abrutissant
Le doux sultan lève la tête,

O czar! l'injure du croissant
S'effacera par ta défaite
Dans le Danube teint de sang.

LA NOUVELLE ALLIANCE.

(Mars 1854)

Le Cosaque du Don galope
Sur le sol du droit violé,
Et dans le brasier de Sinope
Le sang des Turcs a ruisselé;
Rendons justice à leur mémoire:
Plutôt que forfaire à l'honneur,
On les a vus dans la mer Noire
Couler bas comme le *Vengeur*.

Cette fois, sur mer et sur terre
Les Cosaques nous les tenons!
La France est avec l'Angleterre,
Le droit est avec nos canons.

Les siècles sont loin où le pôle,
A la débâcle du printemps,
Inondait notre verte Gaule
Du trop-plein de ses habitants.

Ce n'est plus par la force ouverte
Que les czars peuvent s'agrandir;
Ils rusent, mais en pure perte.
De loin nous les voyons venir.

Cette fois, sur mer et sur terre
Les Cosaques nous les tenons !
La France est avec l'Angleterre,
Le droit est avec nos canons.

Faire un pas de plus dans l'histoire
En dissimulant ses efforts,
Empiéter sur un territoire
Comme un flot qui ronge ses bords,
Par une borne déplacée
Un sillon qu'au voisin l'on prend :
Voilà l'immuable pensée,
Le rêve de Pierre le Grand !

Cette fois sur mer et sur terre
Les Cosaques nous les tenons !
La France est avec l'Angleterre,
Le droit est avec nos canons.

Ce fameux testament de Pierre,
Par Catherine cimenté,
Enveloppe la terre entière
Dans une inflexible unité.
La mort même ne peut suspendre
Cet agrandissement secret.

Paul est tué; reste Alexandre;
Enfin Nicolas apparaît.

Cette fois, sur mer et sur terre
Les Cosaques nous les tenons!
La France est avec l'Angleterre,
Le droit est avec nos canons.

Le front toujours couvert d'un casque,
Toujours en extase ou botté,
Nicolas a jeté le masque,
On sait enfin la vérité.
Puisqu'en sa folie il s'entête,
Nos flottes vont, au premier jour,
S'abattre comme la tempête
Sur Cronstadt et Saint-Pétersbourg.

Cette fois, sur mer et sur terre
Les Cosaques nous les tenons!
La France est avec l'Angleterre,
Le droit est avec nos canons.

Depuis la récente alliance,
Qui met notre honneur en commun,
De l'Angleterre et de la France
Les pavillons ne font plus qu'un.
Il s'y joindra d'autres bannières
De tous les bouts de l'horizon,
Pour en finir avec ces guerres
Où l'injustice avait raison.

Cette fois, sur mer et sur terre
Les Cosaques nous les tenons !
La France est avec l'Angleterre,
Le droit est avec nos canons.

TOM.

CHANT DES NOIRS.

(1852)

Nègres que l'antique esclavage
Sous un joug de fer tient courbés,
Du Créateur la vive image
Ne luit plus sur nos fronts plombés;
A peine si notre œil recèle
Du divin soleil un éclair;
Et quand il jette une étincelle
Le fouet du Blanc s'agite en l'air.

Quand finira notre misère!
Qui nous tirera du néant ?
Qui nous conduira dans la terre
De Chanaan ?

Pour des colons ardents au lucre,
Qui nous menacent du bâton,

Nos labeurs font venir le sucre,
Le café d'or, le blanc coton.
Nous leur apportons la vanille,
Les grains du riz, le cacao;
Ils nous laissent une guenille,
Un peu de maïs et de l'eau.

Quand finira notre misère!
Qui nous tirera du néant?
Qui nous conduira dans la terre
De Chanaan?

Pourtant il arrive qu'un maître,
Prenant pitié de notre sort,
S'applique à nous faire connaître
Qu'un Homme-Dieu pour tous est mort;
Dans la nuit où notre âme rampe
C'est un rayon tremblant d'espoir,
Comme la lueur d'une lampe
Au soupirail d'un cachot noir.

Quand finira notre misère!
Qui nous tirera du néant?
Qui nous conduira dans la terre
De Chanaan?

Tom, dans une gentille case,
De ses négrillons entouré,
Près de sa femme paraphrase
Les versets du livre sacré;

Maître indulgent, douce maîtresse,
Lui font ce précieux loisir;
On le vend, un jour de détresse,
Tom ! loin des tiens il faut partir !

Quand finira notre misère!
Qui nous tirera du néant?
Qui nous conduira dans la terre
De Chanaan?

Mais Tom ne perd point trop au change :
Évangéline aux yeux d'azur,
Aux cheveux d'or, véritable ange,
Le fait conduire en un port sûr.
Le vieux Tom de soins l'environne,
Met des fleurs dans ses vases blancs,
S'en fait comme une autre madone
Et ne la sert qu'à pas tremblants.

Quand finira notre misère!
Qui nous tirera du néant?
Qui nous conduira dans la terre
De Chanaan?

Il faut qu'Évangéline meure,
Et son père bientôt la suit;
Voilà de nouveau Tom qui pleure
Et qui retombe dans sa nuit.
Que sa destinée est amère!
Adieu l'espoir longtemps goûté

De voir ses enfants et leur mère
Et d'obtenir sa liberté!

Quand finira notre misère!
Qui nous tirera du néant?
Qui nous conduira dans la terre
De Chanaan?

Un nouveau maître le torture;
Au sentiment de son devoir
Immolant sa forte nature,
Tom succombe comme un Christ noir.
Instruments de la barbarie,
Quand ils expirent sous vos coups,
Le sang des noirs vers le ciel crie,
Craignez qu'il retombe sur vous.

Quand finira notre misère!
Qui nous tirera du néant?
Qui nous conduira dans la terre
De Chanaan?

Mais voici qu'une grande aurore
Blanchit la cime des palmiers;
L'Évangile nous dit encore :
Les derniers seront les premiers.
Une femme, ange à la voix douce [1],
Fait appel à tout l'univers

[1] Mistress Harriett Beecher Stowe.

Pour que sans meurtre et sans secousse
Les nègres voient tomber leurs fers.

Quand finira notre misère!
Qui nous tirera du néant?
Qui nous conduira dans la terre
De Chanaan?

LA RIVIÈRE.

De l'abîme des mers
Les gouttes d'eau venues,
Et par les arbres verts
Filtrant du haut des nues,
Ont formé le ruisseau,
Le torrent plus rapide;
Enfin la goutte d'eau
Coule en nappe limpide.

O miroir ondoyant!
Je rêve en te voyant,
Harmonie et lumière,
O ma rivière,
O ma belle rivière!

On voit se réfléchir
Dans ses eaux les nuages;

Elle semble dormir
Entre les pâturages
Où paissent les grands bœufs
Et les grasses génisses.
Aux pâtres amoureux
Que ses bords sont propices!

O miroir ondoyant!
Je rêve en te voyant,
Harmonie et lumière,
O ma rivière,
O ma belle rivière!

Près des iris du bord,
Sous une berge haute,
La carpe aux reflets d'or
Ou le barbeau ressaute,
Les goujons font le guet;
L'ablette qui scintille
Fuit la dent du brochet :
Au fond rampe l'anguille.

O miroir ondoyant!
Je rêve en te voyant,
Harmonie et lumière,
O ma rivière,
O ma belle rivière!

Au matin le pêcheur
Naviguant en silence,
Dans l'ombre et la fraîcheur

Cherche une petite anse;
On le voit tournoyer,
Observer tous les signes.
Il jette l'épervier
Et relève ses lignes.

O miroir ondoyant!
Je rêve en te voyant,
Harmonie et lumière,
O ma rivière,
O ma belle rivière!

Là, menant les bateaux,
De bruyants équipages,
Mariniers et chevaux
Font sonner les rivages,
Ou bien c'est la vapeur
Troublant ces eaux tranquilles :
Le poisson qui prend peur,
Se cache vers les îles.

O miroir ondoyant!
Je rêve en te voyant,
Harmonie et lumière,
O ma rivière,
O ma belle rivière!

Quand les feux des étés,
Semblent brûler la terre,
Un essaim de beautés
Descend vers la rivière;

Sous ses hauts peupliers,
A l'ombre des bleus saules,
L'eau rafraîchit leurs pieds
Et leurs blanches épaules.

O miroir ondoyant !
Je rêve en te voyant,
Harmonie et lumière,
O ma rivière,
O ma belle rivière !

Les jours sont différents !
Cette rivière douce
S'il a plu par torrents
Se gonfle et se courrouce;
Sur les épis en fleurs
Elle porte sa rage :
Du pauvre laboureur
L'espoir est à la nage.

O gouffre tournoyant,
Je frémis en voyant
Ta fougueuse colère,
O ma rivière,
O terrible rivière !

LA NATURE COMIQUE.

Nature, cette mère-grand
Qui déjà doit être un peu vieille,
Ayant travaillé dans le grand,
Fait les humains, épis et treille;
Sans doute, à force de créer,
Sentant sa verve refroidie,
Résolut pour se récréer
De nous donner la comédie :

Eh! pauvres humains riez donc!
La nature comique
Du rire franc nous a fait don,
C'est pour rire avec abandon
Devant sa lanterne magique.

Les chevreaux ont de la gaité
Et les agneaux, sitôt qu'ils naissent;
Avec quelle vivacité
Ils tètent leurs mères qui paissent!
On rit de l'ânon, du poulain,
Du petit chien qui tend la patte;
Le petit chat vif et malin
Fait son ron ron quand on le flatte.

Eh! pauvres humains riez donc!
La nature comique
Du rire franc nous a fait don,
C'est pour rire avec abandon
Devant sa lanterne magique.

Le singe, aux yeux mouvants et clairs,
Devine, et sait d'une grimace
Parodier mille travers
Qu'il surprend à l'humaine race.
Le dindon se croit admiré;
Sa gorge en est rouge-cerise,
S'étalant comme un paon doré :
C'est le type de la bêtise.

Eh! pauvres humains riez donc!
La nature comique
Du rire franc nous a fait don,
C'est pour rire avec abandon
Devant sa lanterne magique.

Le paon lui-même en son orgueil
Fait la roue avec plus de grâce;
Sur chaque plume luit un œil,
Ses pieds sont laids, sa voix croasse;
Cigogne et girafe aux cous longs,
Guêpes et longues demoiselles
Critiquent de certains salons
Les longs cous et les tailles frêles.

Eh! pauvres humains riez donc!

La nature comique
Du rire franc nous a fait don,
C'est pour rire avec abandon
Devant sa lanterne magique.

Êtes-vous méchant cavalier?
Le coursier, à la main rebelle,
Vous faisant perdre l'étrier,
Vous démontera de la selle;
La perdrix d'un vol effrayant
Vous part au nez, sous vos yeux glisse
Et vous fait la nique en fuyant,
Si vous êtes chasseur novice.

Eh! pauvres humains riez donc!
La nature comique
D'un rire franc nous a fait don,
C'est pour rire avec abandon
Devant sa lanterne magique.

Le coucou, ce jaune glouton
Mangeant les œufs des tourterelles,
Et chantant sur le même ton,
Raille jusqu'aux amours fidèles.
L'ours à la foire fait des tours;
L'éléphant et l'hippopotame
Sont facétieux quoique lourds;
Ce sont les grotesques du drame.

Eh! pauvres humains riez donc!
La nature comique

Du rire franc nous a fait don,
C'est pour rire avec abandon
Devant sa lanterne magique.

Voyez-vous ce méchant roquet
Aboyer à ce boule-dogue;
Entendez-vous ce perroquet
En bavardant prendre un ton rogue!
Jaune, vert, d'un beau rouge orné,
Délices d'une douairière
Qui l'admet à son déjeuner
Et le fait boire dans son verre.

Eh! pauvres humains riez donc!
La nature comique
Du rire franc nous a fait don,
C'est pour rire avec abandon
Devant sa lanterne magique.

Noire et blanche, avec reflet bleu,
Voyez-vous pas Margot la pie
Sautiller, et, trichant au jeu,
Commettre un vol qu'un autre expie;
Toujours jasant et jacassant,
Maligne comme une commère,
Elle insulte chaque passant
Et n'épargne pas la grammaire.

Eh! pauvres humains riez donc!
La nature comique

Du rire franc nous a fait don,
C'est pour rire avec abandon
Devant sa lanterne magique.

Il existe l'oiseau Moqueur
Dans l'Inde, et chez nous, la linotte
Sait les airs des oiseaux par cœur
Et les siffle note pour note;
Moi-même quand je fais des vers,
Les enfilant comme des perles,
Lorsque je rime de travers
N'entends-je pas siffler des merles.

Eh! pauvres humains riez donc!
La nature comique
Du rire franc nous a fait don,
C'est pour rire avec abandon
Devant sa lanterne magique.

Or je conclus en finissant
Qu'avant d'entrer au sombre empire
Il faut se faire du bon sang,
Et ne point se lasser de rire.
Arrière ce bonnet de nuit
Et ce visage de carême
Qui nous feraient mourir d'ennui!
Dieu veut que l'on rie et qu'on aime.

Eh! pauvres humains riez donc!
La nature comique

Du rire franc nous a fait don,
C'est pour rire avec abandon
Devant sa lanterne magique.

LE LIVRE.

Dans les jasmins en fleur, sous la vigne grimpante
Mon amie est assise, un beau livre à la main;
Sous ses cheveux soyeux sa joue est rougissante,
Et sous le blanc linon je vois battre son sein.

Le doux livre
Qui l'enivre
Et lui cause tant d'émoi,
Lui parle-t-il de moi?

Dans les rayons du soir sa forme se dessine;
Comme la fleur du lin, l'œil bleu dans l'or des cils,
Voilant l'émotion que mon regard devine,
Éclaire vaguement le plus pur des profils.

Le doux livre
Qui l'enivre
Et lui cause tant d'émoi,
Lui parle-t-il de moi?

Le front méditatif sur le livre se penche
Et fait se replier le cou pur comme un lis;

Son pied vif et charmant point sous sa robe blanche,
Dont la brise dérange et rajuste les plis.

Le doux livre
Qui l'enivre
Et lui cause tant d'émoi,
Lui parle-t-il de moi?

Ses doigts blancs et rosés semblent ceux de l'aurore;
Le livre lumineux où je les vois errer
De reflets chatoyants les rougit ou les dore.
Sait-elle que je suis tremblant à l'admirer?

Le doux livre
Qui l'enivre
Et lui cause tant d'émoi,
Lui parle-t-il de moi?

Le livre où ton regard avec amour se pose
Est-ce le livre Saint, le double Testament?
Est-ce un poëme antique, ou l'œuvre fraîche éclose
En un jeune cerveau, d'un naïf sentiment?

Le doux livre
Qui l'enivre
Et lui cause tant d'émoi,
Lui parle-t-il de moi?

Quel qu'il soit, je l'arrache à ta douce lecture,
Ce livre dont mes yeux et mon cœur sont jaloux.
Respire ces jasmins, regarde la nature,
Relève tes yeux bleus, je suis à tes genoux.

Le doux livre
Qui l'enivre
Et lui cause tant d'émoi,
Lui parle-t-il de moi?

LE BON CHEMIN.

A l'aube de l'adolescence,
A cet âge où tout semble beau,
Un fils, ivre d'impatience,
Quitte le nid comme un oiseau;
Entraîné par une chimère
Qui lui sourit dans le lointain :
Adieu, mon fils! lui dit sa mère,
Et suis toujours le bon chemin!

En sa naïve étourderie,
Il va des ailes s'ébattant,
Parcourant la lande fleurie,
Comme une abeille s'arrêtant
A toute fleur ou blanche ou rose,
Fleur de pommier, fleur de sainfoin,
Fleur d'aubépine ou d'autre chose;
Était-ce là le bon chemin?

Un paysan d'humeur gauloise,
En le voyant tout interdit

Devant un chemin qui se croise
Et qui fait la fourche, lui dit :
Jeune homme! as-tu peur que la terre
Manque à tes pas? Elle va loin.
La terre est grande, comment faire
Pour y trouver le bon chemin?

Le bon chemin est-ce la route
Où les humains vont se foulant,
Moutons de Panurge en déroute,
Troupeau craintif toujours bêlant.
Est-ce le portique où se presse
Et bourdonne comme un essaim
La foule avide de richesse,
Est-ce bien là le bon chemin?

Est-ce le grand chemin de l'Inde,
L'Océan, plein de noirs secrets;
Est-ce le vert sentier du Pinde
Où croissent lauriers et cyprès?
Est-ce le chemin de la gloire,
Tant abreuvé de sang humain?
Écartons ce rêve illusoire :
Non ce n'est pas le bon chemin.

Est-ce la route de Cythère
Où Vénus préside aux amours?
Non, c'est le sentier solitaire
Où l'on s'aime à deux pour toujours,
Pendant que l'aïeule caresse

De beaux enfants dans le lointain.
Voilà l'image enchanteresse
Du vrai bonheur, du bon chemin.

LA LYRE D'OR.

Regardez cette beauté fière :
Ses cheveux sur son front pleuvant
Jaillissent comme la lumière
Des sources roses du Levant;
Et, signe d'invincible force,
Au-dessus du cou ses cheveux
Se dressent en colonne torse,
En branche d'érable noueux.

Sa voix savante et belle
Exprime un tel accord,
Qu'à l'entour on l'appelle :
La lyre d'or.

Cette voix sonore et vibrante
Tient à la fois du chant d'oiseau
Et de la forêt murmurante,
Des bruits du vent, des bruits de l'eau.
Comme au sein des flots une rame
Produit mille ondulations,

Elle remue au fond de l'âme
Les plus sourdes émotions.

Sa voix savante et belle
Exprime un tel accord,
Qu'à l'entour on l'appelle :
La lyre d'or.

La montagne à cime glacée
Cache les métaux précieux :
Son front mat couvre une pensée
Qui se révèle par ses yeux !
Ses yeux bleus comme les grands fleuves
Et voilés d'un glauque reflet,
Disent des choses toutes neuves
Où l'on est pris comme au filet.

Sa voix savante et belle
Exprime un tel accord,
Qu'à l'entour on l'appelle :
La lyre d'or.

Ondoyant comme la panthère;
Et dédaignant les vains atours,
Son beau corps apprend à la terre
Le secret des divins contours.
Quelle adorable nonchalance !
Faites approcher ce coursier !
D'un bond de tigre elle s'élance
Et galope à franc étrier.

Sa voix savante et belle
Exprime un tel accord,
Qu'à l'entour on l'appelle :
La lyre d'or.

Elle passe montagne et plaine;
Du Caucase au sable africain,
Elle s'en va tout d'une haleine
Poursuivant le secret divin.
Vents! ramenez-la sur vos ailes,
Que je vive encore une fois
A la clarté de ses prunelles,
Que je meure au son de sa voix.

Sa voix savante et belle
Exprime un tel accord,
Qu'à l'entour on l'appelle :
La lyre d'or.

LA FANFARE DU LOUP.

Au loup! au loup! au loup!
De l'épaule à la tête,
Quand on atteint la bête,
Chasseur, c'est un beau coup!

Dans les prés que la brume
Couvre d'un manteau bleu,
La soif du loup s'allume
Avec ses yeux de feu,
La soif du loup s'allume.

Au loup! au loup! au loup!
De l'épaule à la tête,
Quand on atteint la bête,
Chasseur, c'est un beau coup!

Par les flocons de laine
Le loup est alléché;
Sur le ventre il se traîne
Par les buissons caché,
Sur le ventre il se traîne.

Au loup! au loup! au loup!
De l'épaule à la tête,
Quand on atteint la bête,
Chasseur, c'est un beau coup!

Dans les moutons qu'on parque
Il choisit les plus beaux,
Et ses dents de la Parque
Remplacent les ciseaux,
Les ciseaux de la Parque.

Au loup! au loup! au loup!
De l'épaule à la tête,

Quand on atteint la bête,
Chasseur, c'est un beau coup!

Du troupeau qu'il décime,
Emportant le bélier,
Il mange sa victime
A l'ombre du hallier,
Il mange sa victime.

Au loup! au loup! au loup!
De l'épaule à la tête,
Quand on atteint la bête,
Chasseur, c'est un beau coup!

Voyez-vous ses dents blanches,
Et ses yeux, flambeaux clairs,
Luire à travers les branches
Comme de grands éclairs!
Voyez-vous ses dents blanches?

Au loup! au loup! au loup!
De l'épaule à la tête,
Quand on atteint la bête,
Chasseur, c'est un beau coup!

Que chacun reste en place!
Attention, chasseur,
Voilà le loup qui passe,
Mets-lui ta balle au cœur:
Voilà le loup qui passe!

Au loup! au loup! au loup!
De l'épaule à la tête,
Quand on atteint la bête,
Chasseur, c'est un beau coup!

Piqueurs, lancez la louve
Aux sanglants appétits :
Trois hurrahs! pour qui trouve
La louve et ses petits,
Piqueurs, lancez la louve!

Au loup! au loup! au loup!
De l'épaule à la tête,
Quant on atteint la bête,
Chasseur, c'est un heau coup!

Il faut purger la terre
De ces vils animaux
Dont la dent meurtrière
Est l'effroi des troupeaux;
Il faut purger la terre.

Au loup! au loup! au loup!
De l'épaule à la tête,
Quand on atteint la bête,
Chasseur, c'est un beau coup!

Jouez dans les bruyères,
Chevreuils, lièvres, lapins.
Menez en paix, bergères,

Vos brebis sous les pins.
Jouez dans les bruyères.

Au loup! au loup! au loup!
De l'épaule à la tête,
Quand on atteint la bête,
Chasseur, c'est un beau coup!

PRIÈRE DES ENFANTS.

Dieu! le petit enfant
Sur ta gloire infinie
  En sait autant
  Que le savant,
Que le plus grand génie.

Le plus petit oiseau
S'évertue à te plaire;
  L'humble roseau,
  La terre et l'eau
Te chantent leur prière.

Répands à pleines mains
Tes dons sur la nature :
  Les fruits, les grains,
  Les doux raisins;
Que tous aient leur pâture!

Fais que les ennemis,
Oubliant leurs querelles,
Vivent unis
Et soient épris
Des beautés éternelles !

Dieu de bonté, répands
Des trésors de tendresse
Sur nos parents :
Que leurs enfants
Honorent leur vieillesse !

LE PRÉLUDE.

Amis, il faut chanter encore
Pour charmer le temps qui s'enfuit ;
On voit toujours poindre une aurore
Au sein de la plus sombre nuit.

De mes pipeaux, de ma vieille musette
Mon souffle grêle a su tirer des sons,
Et maintes fois, embouchant la trompette,
J'ai fait vibrer la foule à mes chansons ;
Lassé déjà, si mon souffle moins rude
Enfle au hasard l'un ou l'autre instrument,
Mes chants mûris par l'âge ou par l'étude
Respireront le même sentiment.

Amis, il faut chanter encore
Pour charmer le temps qui s'enfuit ;
On voit toujours poindre une aurore
Au sein de la plus sombre nuit.

Amis, chantons de l'aube à la nuit brune
Les dons sacrés que le ciel nous départ,
Et réclamons d'une voix importune
Pour que chacun bientôt en ait sa part.
Ennoblissons le travail qui féconde
Le sol aride, et fait, dans l'atelier,
De la matière éclore un nouveau monde
Par les sueurs et l'art de l'ouvrier.

Amis, il faut chanter encore
Pour charmer le temps qui s'enfuit,
On voit toujours poindre une aurore
Au sein de la plus sombre nuit.

Amis, chantons la science inventive
Qui d'heure en heure active le progrès,
Et dit : Je veux que tout le monde vive,
De la nature éventant les secrets.
Gloire au savant penché sur sa cornue,
Dont le calcul pèse chaque élément,
Et dont l'œil d'aigle au-dessus de la nue
Sait découvrir les lois du mouvement.

Amis, il faut chanter encore
Pour charmer le temps qui s'enfuit;

On voit toujours poindre une aurore
Au sein de la plus sombre nuit.

Rendons honneur à l'artiste sincère
Dont le crayon, la lyre ou le ciseau,
Dans l'harmonie et la pure lumière
Font entrevoir à l'homme un jour plus beau;
Qui du réel à l'idéal promène
Sa fantaisie aux longues ailes d'or
Et, sur sa trace, éblouis nous entraîne
Du chaume obscur aux clartés du Thabor.

Amis, il faut chanter encore
Pour charmer le temps qui s'enfuit;
On voit toujours poindre une aurore
Au sein de la plus sombre nuit.

Amis, chantons la moderne alchimie
Qui change en or le sable et le rocher,
Et des humains fait une race amie,
Les condamnant tous à se rapprocher.
En attendant cette calme victoire,
Qui ne devrait coûter aucun trépas,
Chantons le vin tant qu'ils n'ont pas à boire,
Chantons l'amour tant qu'ils ne s'aiment pas.

Amis, il faut chanter encore
Pour charmer le temps qui s'enfuit;
On voit toujours poindre une aurore
Au sein de la plus sombre nuit.

Chantons la terre et de notre planète
Dont les contours désormais sont connus,
Prophétisons la prochaine conquête
Par le progrès et les dieux inconnus.
Trombe de feu, la vapeur nous disperse
Aux lieux déserts comme des grains de blé;
L'Agriculture appelle le Commerce,
L'Art fleurira quand tout sera peuplé.

Amis, il faut chanter encore
Pour charmer le temps qui s'enfuit;
On voit toujours poindre une aurore
Au sein de la plus sombre nuit.

L'AS DE COEUR.

Maître Onésime était un beau joueur
Qui pariait toujours pour l'as de cœur.

Vers le collége, en petite casquette,
Quand il marchait enfant, mordant son pain,
Il avait soin d'en jeter quelques miettes
Aux gais moineaux accourus au chemin.
S'il rencontrait un enfant en guenilles,
Il s'arrêtait, sauf à doubler le pas,
Lui partageait son modeste repas,
Et par-dessus lui donnait de ses billes.

Maître Onésime était un beau joueur
Qui pariait toujours pour l'as de cœur.

A dix-huit ans il fit quelques prouesses
Par qui son nom bien vite s'illustra;
Il eut des chiens, des chevaux, des maîtresses,
Et son blason célèbre à l'Opéra;
Mais bientôt pris de ces fièvres sans trêve,
Longs désespoirs qu'on nomme spleen,... enfin,
Las de mal vivre, il sut faire une fin,
En épousant la forme de son rêve.

Maître Onésime était un beau joueur
Qui pariait toujours pour l'as de cœur.

Imaginez qu'elle était blanche et pure,
Vrai lis des bois dans nos murs transplanté,
Bijou vivant, miracle de nature,
Type accompli de grâce et de beauté;
Elle était bonne et ses lèvres mi-closes
Avaient des mots prévenants pour chacun;
La belle fleur avait un bon parfum,
Rare attribut, privilége des roses.

Maître Onésime était un beau joueur
Qui pariait toujours pour l'as de cœur.

De cet hymen jaillit une lignée,
Une fillette et deux garçons rosés,
A mine ouverte et jamais rechignée,
Vrais diablotins en anges déguisés;

On leur disait, mainte leçon apprise,
« Ayez du cœur, et marchez toujours droit ! »
On les rendait plus savants qu'on ne croit
En leur donnant cette simple devise.

Maître Onésime était un beau joueur
Qui pariait toujours pour l'as de cœur.

Maître Onésime, hélas ! n'étant pas riche,
Eut à lutter avec les éléments ;
Il défricha plus d'une terre en friche
Et sur la mer lança des bâtiments ;
En tous périls, l'honneur fut sa boussole,
Il eut toujours son cœur pour gouvernail ;
Donnant à tous l'exemple du travail,
Il ne manqua jamais à sa parole.

Maître Onésime était un beau joueur
Qui pariait toujours pour l'as de cœur.

Or écoutez le mot de la légende :
En sa jeunesse, un jour perdant au jeu,
Maître Onésime en criant : Dieu m'entende !
Sur l'as de cœur avait mis double enjeu ;
Il regagna le double de la somme ;
Mis hors de lui par cet événement,
Maître Onésime avait fait le serment
Sur l'as de cœur d'être toujours un homme.

Maître Onésime était un beau joueur
Qui pariait toujours pour l'as de cœur.

DUO D'AMOUR.

Dans la forêt mystique, aux yeux jaloux fermée,
Où le rosier d'amour fleurit tous les cent ans,
Le bien-aimé vient seul avec sa bien-aimée
Ravir la fleur de pourpre au centième printemps.

Ils vont, et sous leurs pas la fleur des prés s'effeuille
L'oiseau vient se poser sur le cou des amants;
Aux senteurs du bois frais leur âme se recueille
Et passe tout entière en leurs chuchotements.

« Oh! » dit le bien-aimé d'une voix aussi douce
Que vos légers parfums, pâles fleurs des lilas,
Ou qu'un rayon brisé du soleil dans la mousse,
« Je vous aime, et d'aimer ne serai jamais las. »

« Oh! » dit la bien-aimée avec mollesse et grâce,
Comme répond l'écho d'un son plus affaibli,
« Je vous aime, et d'aimer ne serai jamais lasse;
« Je sens que mon amour est plus fort que l'oubli. »

« Oh! disent-ils encore, pour que notre amour vive,
» Élevons-le vers Dieu, son principe et sa fin:
» L'amour qui se retrempe à cette source vive,
» Comme l'éternité, n'a pas de lendemain.

» Étendons son bienfait à l'humaine famille,
» Cette race d'enfants qui n'aiment pas encor :
» Quand les fauves épis abondent, la faucille
» Doit laisser aux glaneurs quelques parcelles d'or.

» De ce foyer divin jetons les étincelles
» A tous les vents ; les cœurs sont prompts à s'enflammer;
» Qu'en nous voyant unis comme des tourterelles,
» Tous ceux qui n'aimaient pas soient désireux d'aimer!

» Car l'amour est fécond ; il a créé le monde :
» Par lui, l'œuvre immortel croît et se rajeunit;
» Il germe sous la glèbe, il tressaille dans l'onde ;
» Il luit avec l'étoile et chante au fond du nid.

» Dans nos bras enlacés et dans nos chevelures
» Il fait à notre insu glisser le doux frisson ;
» C'est un archet divin par qui les créatures
» Comme un seul instrument vibrent à l'unisson. »

Ils devisaient encor... D'une touffe embaumée
Jaillit la rose rouge avec mille parfums.
Le bien-aimé la voit, l'offre à la bien-aimée,
Et la rose d'amour luit dans ses cheveux bruns.

L'AUBERGE DU NAUFRAGÉ.

LÉGENDE.

Encore cette histoire :
Écoutez-la bien !
Je l'ai lue en un grimoire
Ancien.

Un jour d'automne, par la pluie,
Un pèlerin marche essoufflé,
Et, sur sa barbe qu'il essuie
Aussi des pleurs ont ruisselé.
Il est en quête d'une grâce
Où son bonheur est attaché ;
Sa femme en son hameau trépasse
D'un mal aux médecins caché.

Encore cette histoire,
Écoutez-la bien !
Je l'ai lue en un grimoire
Ancien.

Fille d'une grande origine,
A n'en juger que par ses traits,

La sourde langueur qui la mine
Ajoute un charme à ses attraits.
Son front lisse n'a pas de ride,
Ses yeux ont des regards pâlis;
Sa chair, délicate et candide,
Est faite du tissu des lis.

Encore cette histoire :
Écoutez-la bien !
Je l'ai lue en un grimoire
Ancien.

Le pèlerin, par la pensée,
La voit mourante sur son lit;
Cependant sa marche forcée
Par la fatigue, s'affaiblit;
Le tableau d'une vieille auberge
S'offre à son œil découragé :
C'est un vaisseau que l'eau submerge
A l'enseigne du naufragé.

Encore cette histoire :
Écoutez-la bien !
Je l'ai lue en un grimoire
Ancien.

Notre homme entre, s'essuie et mange;
Sur une autre table, accoudés,
Deux hommes, à figure étrange,
Sans rien dire, jouaient aux dés.

Sur le tapis on ne voit luire
Ni pièce d'or ni marc d'argent;
A peine on distingue un sourire
De l'un à l'autre s'échangeant.

Encore cette histoire :
Écoutez-la bien!
Je l'ai lue en un grimoire
Ancien.

Seigneurs, votre jeu m'intéresse,
Dit le pèlerin curieux,
J'y hasarderais quelque pièce
Si le gain luisait à mes yeux,
On ne joue ici que son âme,
Dit l'un des deux, un vrai sorcier,
Dont l'œil aigu comme une lame,
A des éclairs comme l'acier.

Encore cette histoire :
Écoutez-la bien !
Je l'ai lue en un grimoire
Ancien.

Si vous pouvez guérir ma femme,
Dit le passant, je tiens l'enjeu.
En deux coups il perdit son âme
Et regagna sa femme au jeu.
Au retour, sa femme guérie
Lui dit d'un air mystérieux :

Votre âme s'est évanouie,
Je ne la vois plus dans vos yeux.

Encore cette histoire :
Écoutez-la bien !
Je l'ai lue en un grimoire
Ancien.

A ces mots, il chancelle et tombe ;
Il va descendre chez les morts,
Quand un baiser de sa colombe
Rappelle son âme en son corps.
Du pacte infernal qui l'engage,
Par l'amour il est dégagé.
N'allez pas en pèlerinage
A l'auberge du naufragé.

Ainsi finit l'histoire,
Vous m'en croirez bien !
Je l'ai lue en un grimoire
Ancien.

LE BOUVREUIL.

Ta voix m'émerveille,
Chante, gai bouvreuil !

Ta voix plaît à l'oreille,
Et ton plumage à l'œil :
Chante, gai bouvreuil !

Quand le rossignol cesse
De chanter sa tendresse
Quand il voit ses petits,
Le bouvreuil continue,
Et sa voix, moins connue,
A des fredons gentils.

Ta voie m'émerveille,
Chante, gai bouvreuil!
Ta voix plaît à l'oreille,
Et ton plumage à l'œil :
Chante, gai bouvreuil!

Dans le fouillis des lierres,
Ces vieux rongeurs des pierres,
Son nid est abrité;
Hélas! quand il repose
En des touffes de rose,
Il est bien plus guetté.

Ta voix m'émerveille,
Chante, gai bouvreuil!
Ta voix plaît à l'oreille,
Et ton plumage à l'œil :
Chante, gai bouvreuil!

Chaque beauté qui passe

Du regard le menace;
Le rosier est si beau!
Ses branches purpurines
N'ont pas assez d'épines
Pour défendre l'oiseau.

Ta voix m'émerveille,
Chante, gai bouvreuil!
Ta voix plaît à l'oreille,
Et ton plumage à l'œil:
Chante, gai bouvreuil!

Le noir serpent le guette;
Tenant sa griffe prête,
Et dardant son œil clair,
Le chat joue et se roule,
Rampe, se met en boule,
Et fond comme un éclair.

Ta voix m'émerveille,
Chante, gai bouvreuil!
Ta voix plaît à l'oreille,
Et ton plumage à l'œil:
Chante, gai bouvreuil!

Au bouvreuil, fleur vivante,
Qui, dans le rosier, chante,
Laissons la liberté!
Il perdrait dans sa cage
La fleur de son plumage,
L'éclat de sa gaîté.

Ta voix m'émerveille,
Chante, gai bouvreuil !
Ta voix plaît à l'oreille,
Et ton plumage à l'œil :
Chante, gai bouvreuil !

LA VIERGE AUX OISEAUX.

Par un de ces beaux soirs d'automne
Où, sur les feuillages rouillés,
Le soleil pose une couronne
De pourpre et de rayons mouillés,
Berthe s'en va sur la colline,
Ses doigts couverts de fin chamois,
A son cou blanc portant hermine
Pour conjurer les premiers froids ;

Et l'on entend de douces phrases
Jaillir en gerbes de son chant,
Dans les roses et les topazes
Du soleil couchant.

Tournés vers la voûte céleste,
Ses yeux en reflètent l'azur;
Les biches ont le pied moins leste,
Les mules ont le pas moins sûr.

Comme un ormeau jauni qui plonge
Ses longs rameaux dans le saphir,
Dans l'ombre du soir qui s'allonge,
Vous verriez sa taille grandir.

Et l'on entend de douces phrases
Jaillir en gerbes de son chant,
Dans les roses et les topazes
Du soleil couchant.

Elle mêle à sa chevelure
Le chêne d'or avec ses glands,
Et, dernier don de la nature,
Des arbrisseaux les fruits sanglants;
Si bien qu'elle a comme un cortége
De grives, merles et pinsons.
D'oiseaux nourris, pendant qu'il neige,
Par ces fruits rouges des buissons.

Et l'on entend de douces phrases
Jaillir en gerbes de son chant,
Dans les roses et les topazes
Du soleil couchant.

Or voilà ce qui nous arrive
De ces chants dispersés dans l'air.
Dieu! que le petit oiseau vive
Et passe chaudement l'hiver!
Préservez-le de la gelée
Et des ouragans de la nuit,

Afin qu'il revoie étoilée
La branche en fleur où fut son nid.

Et l'on entend de douces phrases
Jaillir en gerbes de son chant,
Dans les roses et les topazes
Du soleil couchant.

La lune des cimes s'élance
Comme un croissant de diamants;
La nuit d'étoiles ensemence
Les vastes champs des cieux dormants;
La voix de Berthe, dans l'espace,
Se mêle aux cadences du ciel,
Son ombre descend et s'efface
Au seuil du logis maternel.

On croit toujours ouïr ses phrases
Jaillir en gerbes de son chant,
Dans les roses et les topazes
Du soleil couchant.

LES AMIS.

Tonnelle verte embaumée et petite
Où l'on tient six ou sept, assis en rond,

Ton chèvrefeuille avec ta clématite
Font ressortir le bleu du liseron;
Ta vigne folle aux houblons enlacée
Me laisse voir à travers le treillis
Des hôtes gais dont jaillit la pensée
Comme un bourgeon: ce sont de vrais amis!

Vigne et houblon font bien sur les tonnelles:
Ces nourriciers de la bière et du vin
Arroseront les amitiés fidèles
Qu'on voit fleurir aux deux rives du Rhin.
Les deux liqueurs ont passé la frontière,
C'est un échange entre les deux pays:
Faire alterner le vin avec la bière,
Le verre en main, c'est l'usage entre amis.

Il faut les voir un matin du dimanche
Tous devancer l'heure du rendez-vous,
Francs du collier, dégagés de la hanche:
Allons aux champs, le soleil est à nous!
Et les voilà devant le paysage
Tondant les prés et battant les taillis:
La belle fille attirée au passage
Fait les yeux doux à ces joyeux amis.

Jusques au soir menons la promenade,
Laissant aux vieux la halte aux cabarets,
Et, s'il fait chaud, qu'une simple rasade,
Bue en passant, tienne les gosiers frais.
Quand vient la nuit, la faim est aiguisée:

Sur le dîner, on ouvre les avis.
De s'accorder la chose est malaisée
Quand on commence à crier entre amis.

La faim grondeuse apaisera l'orage;
L'hôtesse arrive et propose un rôti,
Une salade, un lapin, du fromage,
Du vin clairet; on en prend son parti.
Apportez-nous des nappes, des serviettes,
Nous voulons être, et vite, et bien servis!
L'hôtesse aura des façons très-honnêtes,
N'êtes-vous pas, dit-elle, des amis?

A table on mange, on boit, ensuite on jase,
Et, comme l'ail parfume le gigot,
Chacun se croit obligé, dans sa phrase,
De faufiler par instants un bon mot.
Vient le dessert, une chanson l'égaye
Puis ce quart d'heure où souvent l'on est pris;
On se consulte et l'un pour l'autre on paye,
Cela se fait volontiers entre amis.

Sur la journée une ombre se détache;
Un des amis, hélas! va nous quitter;
Il a beau rire en frisant sa moustache,
Un boulet noir pourrait bien l'emporter.
Non! sur ses jours l'amitié tend son aile;
S'il pense à nous, ses coups seront hardis.
Il reviendra sous la verte tonnelle
Trinquer encore avec ses vieux amis.

SOUVENIRS D'ALORS.

« Alors c'était le bon temps! »
Répète le vieil adage.
Qui donc a vu le printemps
Sans neige, pluie et nuage?
En Bohême comme ailleurs
Tout n'était pas rose et fraise:
J'en connais et des meilleurs
Qui soutiendraient cette thèse.

Alors, vers la fin du mois,
Quand on avait fait ripaille,
Le second jour, aux abois,
On restait sans sou ni maille.
En jeûnant on soupirait
Après deux jours de bien-être;
Le liseron bleu mourait
Desséché sur la fenêtre.

Alors quelques faux amis,
A notre table commune
Fraternellement admis
Y nourrissaient la rancune;
Ils faisaient beaucoup de bruit,
Aux autres barraient l'issue...

Où grelotte leur esprit
Et leur vanité déçue.

Alors ce qui semblait bon
L'est encor: qui donc en doute?
Un bohémien barbon
Déjà rangé par la goutte,
Gens à qui demain fait peur
Tremblant devant une ride:
A la porte de leur cœur
Ne frappez pas, il est vide.

A l'angle fleuri des toits
Que plus d'un rapin dessine,
Il niche comme autrefois
Pierrot et sa Colombine.
Il sort de maint soupirail
Entr'ouvert avant l'aurore
Comme un parfum de travail:
La France étudie encore.

Allons blasé que je hais!
Mets de l'argent dans ta poche;
Porte sur ces deux étais
Un poulet froid cuit en broche;
De ton vin non frelaté
Débouche mainte bouteille,
Et fais boire à ta santé
Cette jeunesse qui veille.

LES GRANDS ENFANTS.

Enfants, nous jouons à tout âge,
Notre vie est un badinage;
Le plus vieux comme le plus sage
N'est qu'un enfant.

Elle est enfant, la belle enfant
Qui rêve tout en s'agrafant
Devant sa glace de Venise
D'un bel espoir dont elle a peur,
Et qui sentant battre son cœur
Devient rouge comme cerise.
La rose et le myrte amoureux
Ne sont que fleurs et tiges frêles;
Beau papillon garde tes ailes
Si tu veux t'envoler aux cieux.

Enfants, nous jouons à tout âge,
Notre vie est un badinage;
Le plus vieux comme le plus sage
N'est qu'un enfant.

Il est enfant ce grand enfant
Qui se voit déjà triomphant

A peine entré dans la carrière;
Son harnais d'écarlate et d'or
A beau luire, il est vierge encor
De sang, de poudre et de poussière.
Attends demain beau glorieux,
Le laurier que ta gaîté raille
Croît arrosé par la mitraille
Et se moissonne dans les cieux.

Enfants, nous jouons à tout âge,
Notre vie est un badinage;
Le plus vieux comme le plus sage
N'est qu'un enfant.

Tout homme n'est qu'un grand enfant;
Sa mère austère lui défend
D'approcher de trop près la flamme.
Il touche à tout, le grand mutin!
Aux charbons ardents du destin,
Aux sombres mystères de l'âme.
Arrête, maudit curieux,
A moins qu'un éclair de génie
Déchirant la voûte infinie
Ne t'ait fait entrevoir les cieux.

Enfants, nous jouons à tout âge,
Notre vie est un badinage;
Le plus vieux comme le plus sage
N'est qu'un enfant.

LA CHANSON DES FOINS.

Prends ta faux, ton bidon pour boire,
Prends ton marteau, ta pierre noire,
Faucheur! car c'est en juin
Que l'on fauche le foin.

L'étoile du berger dispute
Un coin du ciel au matin blanc:
Le faucheur a quitté sa hutte,
Il arrive au pré d'un pas lent.
Il monte sa faux amincie
Par les coups du marteau carré,
Il l'aiguise afin qu'elle scie
Ras terre les herbes du pré.

Prends ta faux, ton bidon pour boire,
Prends ton marteau, ta pierre noire,
Faucheur! car c'est en juin
Que l'on fauche le foin.

L'herbe au soleil levant moutonne
Peinte de toutes les couleurs;
Dans les fleurs l'insecte bourdonne:
De la rosée il boit les pleurs.

Les épis sèment leur poussière
Dans le feu de la floraison ;
On sent une odeur printanière
Monter des foins à l'horizon.

Prends ta faux, ton bidon pour boire
Prends ton marteau, ta pierre noire
Faucheur ! car c'est en juin
Que l'on fauche le foin.

La faux s'en va de droite à gauche,
Avec un rhythme cadencé ;
L'herbe, à mesure qu'on la fauche,
Tombe et s'aligne en rang pressé.
De mulots une bande folle
Est interrompue en ses jeux ;
Oiseaux, abeilles, tout s'envole ;
La couleuvre est coupée en deux.

Prends ta faux, ton bidon pour boire,
Prends ton marteau, ta pierre noire
Faucheur ! car c'est en juin
Que l'on fauche le foin.

Courbé, le faucheur se démène,
Inondé de larges sueurs ;
Sur ses pas la mort se promène,
Elle tranche le fil des fleurs.
De temps en temps il fait sa pause
Pour mouiller son gosier en feu ;

A midi son frond lourd se pose
Sur l'herbe sèche; il dort un peu.

Prends ta faux, ton bidon pour boire,
Prends ton marteau, ta pierre noire
Faucheur! car c'est en juin
Que l'on fauche le foin.

Pendant ce chaud sommeil il rêve
D'éclatante prospérité :
Deux fois les arbres ont la sève,
Deux fois les brebis ont porté.
Le fenil, le grenier, la grange,
Par les récoltes sont rompus;
On chante, on danse, on boit, on mange :
Tous les affamés sont repus.

Prends ta faux, ton bidon pour boire,
Prends ton marteau, ta pierre noire,
Faucheur! car c'est en juin
Que l'on fauche le foin.

Réveille-toi de ce beau songe;
Travaille encore jusqu'au soir:
Seulement que vers toi s'allonge
Le rayon lointain de l'espoir.
L'herbe est coupée, et les faneuses
Viennent avec leurs longs râteaux,
En chantant des chansons joyeuses...
Faucheur, laisse dormir ta faux!

Prends ta faux, ton bidon pour boire,
Prends ton marteau, ta pierre noire
Faucheur ! car c'est en juin
Que l'on fauche le foin.

LE PESEUR D'OR.

Dans une verte houppelande
Bordée au cou de petit gris,
Un juif expulsé de Hollande
Vivait d'usures à Paris.
Il pesait avec des balances
Dont les plateaux étaient faussés :
Or, diamants et consciences,
Ses doigts étaient fort exercés.

Les souris vont se prendre
Au chat qui dort,
Et chacun allait vendre
Au peseur d'or.

On allait chercher la piqûre
De ce serpent dans un trou noir,
Baillant sur une cour obscure :
Ce repaire était son comptoir.

A ceux qui de cette cachette
Osaient railler l'obscurité,
Le soleil est dans ma cassette,
Répondait l'avare éhonté.

Les souris vont se prendre
Au chat qui dort,
Et chacun allait vendre
Au peseur d'or.

Ses yeux étaient deux escarboucles,
Son nez un triangle effilé;
Il portait des souliers à boucles,
Du linge, en Hollande filé;
Il prisait avec des mains sèches
Du fin tabac de Portugal;
Son crâne orné de blanches mèches
Eût effrayé le docteur Gall.

Les souris vont se prendre
Au chat qui dort,
Et chacun allait vendre
Au peseur d'or.

De tout calcul indéchiffrable
Il se tirait en un instant,
Et d'une voix imperturbable
Il disait au chaland : c'est tant !
C'est tant, ce virginal sourire,
C'est tant votre anneau conjugal,

C'est tant le sceptre et tant la lyre,
Tant la tombe et le piédestal !

Les souris vont se prendre
Au chat qui dort,
Et chacun allait vendre
Au peseur d'or.

Qu'il monnaya d'âmes flétries,
Qu'il serra dans ses coffres forts
D'or, de bijoux, de pierreries,
De châles, de tous les trésors !
La mort longtemps le laissa faire.
Un jour de hausse et de grand gain,
Elle emmena notre homme en terre
Mort de joie et presque de faim.

Les souris vont se prendre
Au chat qui dort,
Et chacun allait vendre
Au peseur d'or.

Le diable qui toujours existe
Ayant vu la nuit, en rôdant,
Notre squelette jaune et triste
Qui perdait sa dernière dent,
Dans un plateau de sa balance
Mit les restes du pauvre corps,
Et dans l'autre avec violence
Fit entrer ses nombreux trésors.

Les souris vont se prendre
Au chat qui dort,
Et chacun allait vendre
Au peseur d'or.

« Tu pèses moins que tes richesses,
Dit le diable, viens en enfer!
Nous y vivrons de tes largesses,
Tes os secs feront un feu clair! »
Tirez profit de cette fable
Vous tous qui rognez sur un liard!
Vous thésaurisez pour le diable,
Il vous surprendra tôt ou tard.

Les souris vont se prendre
Au chat qui dort,
Et chacun allait vendre
Au peseur d'or.

LA FILLE DES CHAMPS.

Fauve sous son chapeau de paille
Qui garde à peine son cou blanc,
Sans nul relâche elle travaille;
La fatigue amaigrit son flanc.

Son bleu sarreau de grosse toile
Laisse voir ses jambes à nu ;
Sur ses doux yeux s'étend un voile,
Un nuage du cœur venu.

Guêpes, vipères, doux langage
Que suivent les propos méchants,
Ne troublez pas dans son ouvrage
La fille des champs.

Avec l'aube elle se réveille,
Tord vaillamment son chignon lourd,
Et s'en va, diligente abeille,
Vaquer à tous les soins du jour ;
Compte les œufs, court à l'étable,
Trait les vaches, donne le foin,
Et, providence véritable,
A ses oiseaux jette le grain.

Guêpes, vipères, doux langage
Que suivent les propos méchants,
Ne troublez pas dans son ouvrage
La fille des champs.

Un fichu noué sur l'épaule,
Mordant un morceau de pain noir,
Elle chasse avec une gaule
Ses bêtes jusqu'à l'abreuvoir.
Elle guette au passage et compte
Ses vaches lentes, ses grands bœufs,

Le taureau dru que nul ne dompte
Devant elle incline ses yeux.

Guêpes, vipères, doux langage
Que suivent les propos méchants,
Ne troublez pas dans son ouvrage
La fille des champs.

Que sa journée est accablante
Et longue pendant la moisson!
Sa joue est toute ruisselante,
L'air lourd étouffe sa chanson.
La besogne avec le temps change
Et les jours deviennent plus doux,
Elle s'égaye à la vendange,
Et parfois y trouve un époux.

Guêpes, vipères, doux langage
Que suivent les propos méchants,
Ne troublez pas dans son ouvrage
La fille des champs.

Mais le bonheur de la bergère
Est de veiller sur son troupeau,
Assise à filer quand il erre,
En fredonnant un air nouveau.
Les oiseaux chantent avec elle
Et s'efforcent à la charmer :
Aux champs que la bergère est belle!
S'il passe un cœur, il va l'aimer.

Guêpes, vipères, doux langage
Que suivent les propos méchants,
Ne troublez pas dans son ouvrage
La fille des champs.

LES CERISES.

La nuit s'enfuit d'un pied léger,
N'effleurant que du bout de l'aile
Les coteaux qu'on voit s'oranger
Aux lueurs de l'aube nouvelle :
Les grands chemins sont tournoyants,
Du voyageur la soif s'irrite,
Du sein des rameaux verdoyants
La cerise rouge l'invite.

Quelle chance pour les oiseaux!
Pour les enfants quelles surprises!
Les pentes vertes des coteaux
Sont toutes rouges de cerises.

Dans ces feuilles à plein gosier,
Il semble qu'on jase et qu'on rie;
Pour les oiseaux un cerisier
Est une bonne hôtellerie.

De ce jaune chardonneret
Gorgé de vermeille cerise,
Le chant semble plus guilleret;
Ne dirait-on pas qu'il se grise!

Quelle chance pour les oiseaux!
Pour les enfants quelles surprises!
Les pentes vertes des coteaux
Sont toutes rouges de cerises.

Du beau cerisier rougissant,
Des bambins la troupe s'empare.
Ils se déchirent jusqu'au sang,
Se bousculent sans crier gare!
Mal peignés, querelleurs, joufflus,
Leur poids fait craquer le branchage,
Pour quelques cerises de plus
On brave la mort à cet âge.

Quelle chance pour les oiseaux!
Pour les enfants quelles surprises!
Les pentes vertes des coteaux
Sont toutes rouges de cerises.

L'ombre s'étend sur les vallons:
Viens sous le cerisier, ma belle!
J'ai taillé les blancs échelons
Moi-même, et j'ai dressé l'échelle.
Te souvient-il du jour d'été
Où nos âmes se sont éprises

L'une de l'autre, ô ma beauté !
Un soir, en cueillant des cerises?

Quelle chance pour les oiseaux !
Pour les enfants quelles surprises !
Les pentes vertes des coteaux
Sont toutes rouges de cerises.

Pour nos enfants tes doigts, plus tard,
Pétriront avec la farine
Ces cerises dont ton regard
Aime la couleur purpurine,
Et quand un hôte nous viendra,
En souvenir de cette histoire,
Ta blanche main lui versera
Le vieux kirch de la forêt Noire.

Quelle chance pour les oiseaux !
Pour les enfants quelles surprises !
Les pentes vertes des coteaux
Sont toutes rouges de cerises.

LE CHEVAL.

Viens ça ! mon beau cheval de race,
Anglais pur sang, mais tout français

Par le feu, l'orgueil et la grâce,
Aimant la poudre et le succès.
Ses crins sont des cheveux de femme,
Sa robe est un beau satin noir,
Ses naseaux jettent sang et flamme,
Son œil est comme un grand miroir.

Traverse tous les bruits de guerre
Qui font encor frémir la terre,
Passe le sang et la poussière,
Passe la guerre, passe le vent!
Hope! mon cheval, en avant!

De l'épi du front à la croupe,
En ondulant vers le garot
Sa belle courbe se découpe,
Quand il se déploie au grand trot.
On voit le réseau de ses veines
S'entrelacer à fleur de peau;
Dès qu'il part, collines et plaines
Et montagnes sont de niveau.

Traverse tous les bruits de guerre
Qui font encor frémir la terre,
Passe le sang et la poussière,
Passe la guerre, passe le vent!
Hope! mon cheval, en avant!

Dans un long ruban de poussière
On voit ses fers étinceler

Et se dérouler sa crinière,
Sa course ne peut l'essouffler.
Comme le marteau sur l'enclume.
La corne en mesure s'abat,
La bouche se blanchit d'écume,
La queue ondoie et le flanc bat.

Traverse tous les bruits de guerre
Qui font encore frémir la terre,
Passe le sang et la poussière,
Passe la guerre, passe le vent!
Hope! mon cheval, en avant!

Terrible et doux, souple et rebelle,
Ferme sur ses jarrets d'acier,
Corps de lion, pieds de gazelle
Et vol d'oiseau! C'est mon coursier
On dirait une sensitive :
Si dans l'herbage du vallon
L'odeur de la cavale arrive,
On voit se dresser l'étalon.

Traverse tous les bruits de guerre
Qui font encor frémir la terre,
Passe le sang et la poussière,
Passe la guerre, passe le vent!
Hope! mon cheval, en avant!

Tout fier de sa housse écarlate,
Il quitte les airs triomphants

Pour lécher la main qui le flatte
Et jouer avec les enfants.
Il hennit à la jeune fille
Qu'il caresse d'un air soumis,
Enfin il est de la famille,
Et c'est le plus sûr des amis.

Traverse tous les bruits de guerre
Qui font encor frémir la terre,
Passe le sang et la poussière,
Passe la guerre, passe le vent!
Hope! mon cheval, en avant!

Il ne manque ni de litière
Ni d'avoine, et d'autres chevaux
Traînant le bois, traînant la pierre,
Succombent aux plus durs travaux.
Mais voici la vapeur qui passe
Comme un coursier noir indompté;
Chevaux de trait qu'elle remplace,
Elle vous rend la liberté!

Traverse tous les bruits de guerre
Qui font encor frémir la terre,
Passe le sang et la poussière,
Passe la guerre, passe le vent!
Hope! mon cheval, en avant!

LE SECRET.

L'autre jour, j'ai surpris
Un secret sans prix;
Oui, j'ai pu l'entendre,
Et je veux le rendre
A celle à qui l'ai pris.

L'autre jour goûtant le silence
Et l'ombre du bois verdoyant,
Je vis arriver à distance
Deux filles au minois riant:
C'était Jeanne avec Madeleine
Qui parlaient bas et, sans me voir,
Tout près de moi vinrent s'asseoir;
Tremblant, je retins mon haleine.

L'autre jour, j'ai surpris
Un secret sans prix;
Oui, j'ai pu l'entendre,
Et je veux le rendre
A celle à qui l'ai pris.

Je les vis s'asseoir sous un chêne;
Jeanne est blonde comme les blés;
Les cheveux noirs de Madeleine

Sont par un nœud rouge assemblés.
Madeleine a pour sa parure
Des soins qu'elle voudrait cacher;
Comme une fleur sous un rocher,
Jeanne est l'enfant de la nature.

L'autre jour, j'ai surpris
Un secret sans prix;
Oui, j'ai pu l'entendre,
Et je veux le rendre
A celle à qui l'ai pris.

Baissant ses yeux bleus en amande,
Madeleine écoute et rougit;
Jeanne fait réponse et demande,
Sans savoir ce dont il s'agit.
Madeleine est la tourterelle
Qui se lamente dans le bois;
Jeanne a des rires dans la voix,
C'est l'alouette ou l'hirondelle.

L'autre jour, j'ai surpris
Un secret sans prix;
Oui, j'ai pu l'entendre,
Et je veux le rendre
A celle à qui l'ai pris.

Madeleine est le triste saule
Que sous le deuil on voit ployer,
Mais Jeanne est une verte gaule
De noisetier ou de rosier.

Madeleine est l'eau de la pluie,
Jeanne est la rosée, au matin,
Parsemant les tiges du thym
Des pleurs que le soleil essuie.

L'autre jour, j'ai surpris
Un secret sans prix;
Oui, j'ai pu l'entendre,
Et je veux le rendre
A celle à qui l'ai pris.

Quand vient midi, Jeanne rejette
Un mouchoir bleu qui l'oppressait;
Madeleine, toute inquiète,
Lui dit : « Oh! si quelqu'un passait ! »
Jeanne, plus belle qu'une rose,
Plus simple qu'un oiseau du ciel,
Lui répond d'un air naturel:
« Ah! l'on ne verrait pas grand'chose! »

L'autre jour, j'ai surpris
Un secret sans prix;
Oui, j'ai pu l'entendre,
Et je veux le rendre
A celle à qui l'ai pris.

Lorsqu'on en vint aux confidences,
Je sentis mon sang tout glacé;
J'entendis, entre deux silences,
Mon nom par Jeanne prononcé.

Oh ! si jamais sans Madeleine
Elle revient dans la forêt,
Je veux lui rendre son secret.
Que je garde avec trop de peine.

L'autre jour, j'ai surpris
Un secret sans prix;
Oui, j'ai pu l'entendre,
Et je veux le rendre
A celle à qui l'ai pris.

SCHAMYL.

De tous les rochers du Caucase,
Dont chacun recèle un péril :
Le plus solide sur sa base,
C'est la volonté de Schamyl !

Schamyl est un nouveau prophète
Qui longtemps seul a tenu tête
A Nicolas, dans son orgueil ;
D'Allah, cet envoyé mystique
A dit au pape schismatique :
Tu ne passeras pas mon seuil !

De tous les rochers du Caucase,
Dont chacun recèle un péril,

Le plus solide sur sa base,
C'est la volonté de Schamyl !

Dans le jeûne et dans la prière
Puisant une vertu guerrière
Qui lui fait braver mille morts,
Il rit du plomb et de la flamme
A faire penser que son âme
Est la cuirasse de son corps.

De tous les rochers du Caucase,
Dont chacun recèle un péril,
Le plus solide sur sa base,
C'est la volonté de Schamyl !

Aux cimes d'où part le tonnerre
Il a fortifié son aire
Dans les rochers du Daghestan,
Convulsions de la nature
Dont chacune est la sépulture
De quelque audacieux Titan.

De tous les rochers du Caucase,
Dont chacun recèle un péril,
Le plus solide sur sa base,
C'est la volonté de Schamyl !

Q'une armée entière le cerne,
Que la bombe sur sa caverne
Décrive son arc enflammé :
Il sort des combattants de terre :

Chaque montagne est un cratère,
Chaque buisson est animé.

De tous les rochers du Caucase,
Dont chacun recèle un péril,
Le plus solide sur sa base,
C'est la volonté de Schamyl !

Dans ces effroyables mêlées,
Euménides échevelées,
Les femmes, seins nus, œil hagard,
Roulent des rochers plus grands qu'elles,
Et font tuer à leurs mamelles
Leurs fils, pour les ravir au czar.

De tous les rochers du Caucase,
Dont chacun recèle un péril,
Le plus solide sur sa base,
C'est la volonté de Schamyl !

Regardez la crinière fauve
Et l'œil bleu de celui qui sauve
Son peuple d'un immense affront !
Le Nord se livrait sans défense,
Seul arc-boutant d'indépendance,
Schamyl a redressé le front.

De tous les rochers du Caucase,
Dont chacun recèle un péril,
Le plus solide sur sa base,
C'est la volonté de Schamyl!

Depuis, tout l'Occident s'élève
Contre le gigantesque rêve,
Héritage des czars mourants!
On va resserrer leur frontière;
Le sultan et l'Europe entière
De Schamyl grossissent les rangs.

De tous les rochers du Caucase,
Dont chacun recèle un péril,
Le plus solide sur sa base ,
C'est la volonté de Schamyl !

Il s'ouvre une nouvelle phase :
Aux flancs antiques du Caucase
Nicolas va voir à son tour
Son ambition garrottée.
De ce moderne Prométhée
Schamyl tu seras le vautour !

De tous les rochers du Caucase,
Dont chacun recèle un péril,
Le plus solide sur sa base :
C'est la volonté de Schamyl !

LA PLAINTE DU RUSSE.

Un prisonnier qui de la Sibérie
S'était enfui miraculeusement,

M'a dit les maux dont souffrait ma patrie;
Je les médite en mon isolement :
Pauvres mougiks! on escompte nos âmes !
Troupeau de serfs à la glèbe attaché !
On nous vend nous, nos enfants et nos femmes,
Comme un bétail que l'on mène au marché.

Mais il ajoutait que la terre
Verrait bientôt ces maux finir,
Et que, cette fois, la lumière
Du soleil couchant doit venir.

De la Russie il m'a peint la légende,
Orgie infâme où le sang coule à flots!
On est grand czar, on est czarine grande
Quand on ourdit de funèbres complots.
Pierre le Grand tient lui-même la hache
Et Catherine a tué son mari;
Sur le velours le sang laisse une tache :
La peur fera changer le favori.

Mais il ajoutait que la terre
Verrait bientôt ces maux finir,
Et que, cette fois, la lumière
Du soleil couchant doit venir.

Et ce sont là nos pontifes suprêmes,
Ceux devant qui nous sommes à genoux,
Bénis par eux ou chargés d'anathèmes,
C'est la rosée ou la foudre pour nous!

Ah! plaise à Dieu que l'univers échappe
Au double joug dont ils pressent nos fronts,
A cette tiare, à cette double chappe
Dont les plis neufs cachent des éperons!

Mais il ajoutait que la terre
Verrait bientôt ces maux finir,
Et que, cette fois, la lumière
Du soleil couchant doit venir.

De temps en temps le tambour nous déplace;
Le knout en l'air, un soldat nous instruit;
Et, qu'on nous fouette ou qu'on nous tue en masse,
La discipline en nos cœurs fait la nuit.
L'aigle noir double, en ses quadruples serres
Tenant le sceptre avec la pomme d'or,
Nous crie: « Il faut des peuples tributaires
« Pour apporter des roubles au trésor! »

Mais il ajoutait que la terre
Verrait bientôt ces maux finir,
Et que, cette fois, la lumière
Du soleil couchant doit venir.

Ce prisonnier dont la barbe était blanche,
Dont chaque ride accusait un chagrin,
Dont l'œil avait une expression franche,
Et dont le front semblait être d'airain,
Me dit, un jour d'intime confidence,
Tout bas, un mot des Russes ignoré,

Qui de ma nuit a rompu le silence
Depuis qu'il a dans mon esprit vibré.

Mais il ajoutait que la terre
Verrait bientôt ces maux finir,
Et que cette fois la lumière
Du soleil couchant doit venir.

O liberté! nom que mon peuple ignore,
Que le vieillard a prononcé tout bas,
Tu m'apparais comme la belle aurore
Qui mettra fin à nos sanglants combats.
Brisons le knout! rails, sillonnez le monde!
Peuples lointains, la Russie a du blé :
Apportez-lui la science féconde
Et l'art divin qui chez nous est voilé.

Mais il ajoutait que la terre
Verrait bientôt ces maux finir,
Et que cette fois la lumière
Du soleil couchant doit venir.

LE DERNIER BEAU JOUR.

Les feuilles rouges du coteau
Disent que la vendange est faite;

L'automne, de son long manteau.
Secoue encore un jour de fête.
Ne restons pas à la maison :
Profitons de l'heure sacrée
Où le soleil, à l'horizon,
Tamise une poussière ambrée.

L'automne, d'un dernier regard
Charme et dore cette journée,
Fêtons, sans attendre plus tard,
Le déclin si doux de l'année !

Dans le sol fraîchement creusé,
Le laboureur marche en cadence,
On voit jaillir le blé rosé
De ses mains pleines d'espérance ;
Les étourneaux, sur les sillons,
S'abattent comme un noir nuage,
Ou s'envolent par tourbillons
Sur les pommiers du voisinage.

L'automne, d'un dernier regard
Charme et dore cette journée,
Fêtons, sans attendre plus tard,
Le déclin si doux de l'année !

Plus d'hirondelles dans l'azur!
Une seule, vraie âme en peine,
Reste à l'écart sans abri sûr
Contre la froidure prochaine.

Tes sœurs, pauvre oiseau du bon Dieu,
Ne reviendront que l'autre année;
Viens, pour attendre au coin du feu,
Te blottir sous ma cheminée!

L'automne, d'un dernier regard
Charme et dore cette journée,
Fêtons, sans attendre plus tard,
Le déclin si doux de l'année!

A notre nébuleux climat
Plus d'un oiseau reste fidèle;
Le peuplier est un grand mât
Où la pie agite son aile;
En haut, chante un chardonneret,
Le roitelet grimpe et s'abrite
Au vieux chêne de la forêt;
En bas pousse une marguerite.

L'automne, d'un dernier regard
Charme et dore cette journée,
Fêtons, sans attendre plus tard,
Le déclin si doux de l'année!

C'est que l'année a beau finir,
On dirait qu'elle recommence,
Et rien n'étouffe l'avenir,
Herbe, fleurette, oiseau, semence:
Quand sur les arbres dépouillés
Corbeau des hivers tu te poses,

A la cime des cornouillers
On voit déjà des bourgeons roses.

L'automne, d'un dernier regard
Charme et dore cette journée,
Fêtons, sans attendre plus tard,
Le déclin si doux de l'année!

Le ciel rougit, l'air devient froid,
Le sarment dans l'âtre petille,
Allons nous chauffer à l'étroit
Au cercle aimé de la famille;
Et là, devisant, espérant,
Chacun racontera la sienne;
Doux fruits, vin doux et rire franc
Combattront le froid et la peine.

L'automne, d'un dernier regard
Charme et dore cette journée,
Fêtons, sans attendre plus tard
Le déclin si doux de l'année!

LA MUSIQUE.

Langue de l'univers, musique aérienne,
Contraste harmonieux du silence et du bruit,

O puissance nouvelle et cependant ancienne
Comme l'invention du jour et de la nuit,
Tu nais du roulement des sphères dans l'espace
Par le souffle divin qui jamais ne se lasse,
Produite incessamment comme l'air et le feu,
O musique, fille de Dieu,

En rhythmant notre joie,
En charmant notre peine,
Guide la caravane humaine
Dans le grand chemin bleu,
O musique, fille de Dieu!

De tes sons répandus, l'enfant qui vient de naître
Essaye en bégayant à former un faisceau;
Tout chante à son oreille, il veut prouver son être
En modulant un son comme un petit oiseau;
Mais cette voix, plus tard, agrandie et rhythmée,
Change en pas de géant les pas de ce pygmée;
Amphyon fait monter, une lyre à la main,
Les pierres du grand mur thébain.

En rhythmant notre joie,
En charmant notre peine,
Guide la caravane humaine
Dans le grand chemin bleu,
O musique, fille de Dieu!

La musique est la clef des plus profonds mystères;
Elle n'a pas besoin d'antres ni de trépieds:

Orphée avec sa lyre attire les panthères,
Et les tigres soumis viennent lécher ses pieds ;
Le vieil Homère, aveugle, en parcourant la Grèce,
A pour guider ses pas la douce enchanteresse,
Et son rhythme, surpris aux lois de l'univers,
Rend impérissables ses vers.

En rhythmant notre joie,
En charmant notre peine,
Guide la caravane humaine
Dans le grand chemin bleu,
O musique, fille de Dieu !

Les harpes qu'on voit pendre aux saules de l'Euphrate
D'un peuple de captifs exprimaient les douleurs :
C'était la mélodie, et l'harmonie éclate
Lorsque la foi du Christ a jeté ses lueurs.
La cloche réunit tous les sons de la gamme
En son airain sonore et tous les cris de l'âme,
Et de l'aube vermeille aux derniers feux du soir,
Porte aux cieux le terrestre espoir.

En rhythmant notre joie,
En charmant notre peine,
Guide la caravane humaine,
Dans le grand chemin bleu,
O musique, fille de Dieu !

L'orgue enfle ses tuyaux sous la voûte ogivale,
Et vaguement traduit les murmures des bois.

Hommes, femmes, enfants chantent dans l'intervalle,
Et l'airain, prisonnier dans l'étain, suit les voix;
La tempête s'annonce aux éclats de la foudre,
L'harmonie est intense, elle va se dissoudre
Comme en gouttes de pluie, enfin monte un chant pur
De rossignol en plein azur.

En rhythmant notre joie,
En charmant notre peine,
Guide la caravane humaine
Dans le grand chemin bleu,
O musique, fille de Dieu !

Arrache-toi d'un bond à ces voûtes de pierre;
Musique, vole aux champs où sont les laboureurs;
Beethoven dira la sublime prière
Du travail arrosé par leurs larges sueurs;
Il rhythme en la guidant vers la terre promise
Cette lente cohorte, à la douleur soumise,
Qui tend aux fleurs, aux fruits, ses lèvres et ses mains
Pour abréger les longs chemins.

En rhythmant notre joie,
En charmant notre peine,
Guide la caravane humaine
Dans le grand chemin bleu,
O musique, fille de Dieu !

Descends dans les cités où la foule s'agite,
Et, même après Mozart, appelle du nouveau.

Au-devant du Freyschutz elle se précipite ;
Rien ne peut apaiser sa grande soif du beau,
Rossini vous enivre, et, par ses accents mâles,
Le maître Meyerbeer vous frappe et vous rend pâles
Comme seront les morts au dernier jugement
Dans leur sombre épouvantement.

En rhythmant notre joie,
En charmant notre peine,
Guide la caravane humaine
Dans le grand chemin bleu,
O musique, fille de Dieu !

Ton pouvoir est si grand, ô musique sublime,
Que Paganini seul, de son archet fiévreux,
Tenait une assemblée, en faisait sa victime,
Et d'un son vous rendait heureux ou malheureux :
On se fait égorger aux durs accents du cuivre.
Mais, ô frêles beautés, on désire de vivre
Quand les touches d'ivoire, agiles sous vos doigts,
Accompagnent vos douces voix !

En rhythmant notre joie,
En charmant notre peine,
Guide la caravane humaine
Dans le grand chemin bleu,
O musique, fille de Dieu !

LE REPOS DU SOIR.

Quand le soleil se couche horizontal,
De longs rayons noyant la plaine immense,
Comme un blé mûr le ciel occidental
De pourpre vive et d'or pur se nuance ;
L'ombre est plus grande et la clarté s'éteint
Sur le versant des pentes opposées ;
Enfin le ciel par degré se déteint,
Le jour s'efface en des brumes rosées.

Reposons-nous !
Le repos est si doux :
Que la peine sommeille
Jusqu'à l'aube vermeille !

Dans le sillon, la charrue au repos
Attend l'aurore et la terre mouillée ;
Bergers, comptez et parquez les troupeaux,
L'oiseau s'endort dans l'épaisse feuillée.
Gaules en main, bergères aux doux yeux,
A l'eau des gués mènent leurs bêtes boire ;
Les laboureurs vont délier les bœufs,
Et les chevaux soufflent dans la mangeoire.

Reposons-nous !

Le repos est si doux :
Que la peine sommeille
Jusqu'à l'aube vermeille!

Tous les fuseaux s'arrêtent dans les doigts :
La lampe brille, une blanche fumée
Dans l'air du soir monte de tous les toits;
C'est du repas l'annonce accoutumée :
Les ouvriers, si las, quand vient la nuit,
Peuvent partir, enfin la cloche sonne;
Ils vont gagner leur modeste réduit,
Où sur le feu la marmite bouillonne.

Reposons-nous!
Le repos est si doux :
Que la peine sommeille
Jusqu'à l'aube vermeille!

La ménagère et les enfants sont là,
Du chef de l'âtre attendant la présence,
Dès qu'il paraît, un grand cri : « Le voilà ! »
S'élève au ciel, comme en réjouissance;
De bons baisers, la soupe, un doigt de vin.
Rendent la joie à sa figure blême;
Il peut dormir, ses enfants ont du pain,
Et n'a-t-il pas une femme qui l'aime!

Reposons-nous!
Le repos est si doux :
Que la peine sommeille
Jusqu'à l'aube vermeille!

Tous les foyers s'éteignent lentement,
Dans le lointain une usine qui fume
Pousse de terre un sourd mugissement,
Les lourds marteaux expirent sur l'enclume :
Ah! détournons nos âmes du vain bruit
Et nos regards du faux éclat des villes ;
Endormons-nous sous l'aile de la nuit,
Qui mène en rond ses étoiles tranquilles!

Reposons-nous!
Le repos est si doux :
Que la peine sommeille
Jusqu'à l'aube vermeille!

LES ABEILLES.

Quand de sa baguette de fée
L'aurore a touché l'horizon,
A ses feux bientôt échauffée,
La ruche fait entendre un son ;
Ses bourdonnantes ouvrières
Ouvrent, secouant le sommeil,
Leur aile argentée aux lumières
Qu'allume le nouveau soleil.

Diligentes abeilles,
Dans les blés, dans les treilles,
Dans les fleurs qu'irise le ciel,
Butinez, étincelantes,
Les sucs les plus purs des plantes,
Qui font le miel, qui font le miel.

Et des sommets touffus aux plaines,
Sur chaque tige qui fleurit,
A ces matinales haleines,
Se fait entendre un léger bruit :
Ce sont des cadences coupées,
Des tremblements de violon
Que les abeilles occupées
Font en récoltant le miel blond.

Diligentes abeilles,
Dans les blés, dans les treilles,
Dans les fleurs qu'irise le ciel,
Butinez, étincelantes,
Les sucs les plus purs des plantes,
Qui font le miel, qui font le miel.

Comme une ouvrière, l'abeille,
Si de près on veut l'observer,
A sa brosse avec sa corbeille,
Pour amasser et conserver ;
Avec ardeur elle s'attache
Aux petites lèvres des fleurs,

Dans leur poussière elle se cache,
Et leur prend les sucs les meilleurs.

Diligentes abeilles,
Dans les blés, dans les treilles,
Dans les fleurs qu'irise le ciel,
Butinez, étincelantes,
Les sucs les plus purs des plantes,
Qui font le miel, qui font le miel.

Trèfles, serpolet, saxifrages,
Gerbes d'or, tilleul, oranger,
Fleurs des jardins et fleurs sauvages,
Elles sauront tout mélanger;
Gardez-les de la tithymale
Et de tous les sucs vénéneux,
Comme de l'orage et du hâle,
Du froid et du temps pluvieux.

Diligentes abeilles,
Dans les blés, dans les treilles,
Dans les fleurs qu'irise le ciel,
Butinez, étincelantes,
Les sucs les plus purs des plantes,
Qui font le miel, qui font le miel.

Préservez-les de toute embûche,
D'oiseaux, frelons et papillons;
Car c'est un trésor, une ruche
Pleine de ses fauves rayons;

Si le vin pur nous fortifie,
Le miel contient un doux esprit
Qui, bien portants, nous purifie,
Et qui, malades, nous guérit.

Diligentes abeilles,
Dans les blés, dans les treilles,
Dans les fleurs qu'irise le ciel,
Butinez, étincelantes,
Les sucs les plus purs des plantes,
Qui font le miel, qui font le miel.

Sous la paille de sa toiture,
La ruche a son gouvernement,
Ses castes, son architecture,
Même on y combat fréquemment;
Jadis, pour les seules abeilles
Le mont Hymète avait des fleurs,
Et la Fable de cent merveilles
A su poétiser leurs mœurs.

Diligentes abeilles,
Dans les blés, dans les treilles,
Dans les fleurs, qu'irise le ciel,
Butinez, étincelantes,
Les sucs les plus purs des plantes,
Qui font le miel, qui font le miel.

Mais les abeilles sont bannies :
La betterave en nos guérets,

La canne à sucre, aux colonies,
Les exilent dans les forêts;
Ah! que ce miel si doux alterne
Avec le sucre plus nouveau,
L'antique est père du moderne,
L'utile n'exclut pas le beau.

Diligentes abeilles,
Dans les blés, dans les treilles,
Dans les fleurs qu'irise le ciel,
Butinez, étincelantes,
Les sucs les plus purs des plantes,
Qui font le miel, qui font le miel.

LA FÈVE.

Fille d'Ève,
Vous m'avez tenté,
Me donnant la fève:
J'accepte cette royauté,
C'est la seule que je rêve.

Charbonnier est maître chez soi;
A mes yeux, c'est un très-bon roi.
Un forgeron à son enclume
Vaut bien un roi taillant sa plume;

Et, quand un de mes vers vous plaît,
Mon esprit est un roitelet.

Fille d'Ève,
Vous m'avez tenté,
Me donnant la fève :
J'accepte cette royauté,
C'est la seule que je rêve.

J'accepte avec grande gaîté
Ce quart d'heure de royauté;
Mais, ce soir, perdant ma couronne,
Quelle existence monotone!
Non, car ce charmant souvenir
Au fond de mon cœur va fleurir.

Fille d'Ève,
Vous m'avez tenté,
Me donnant la fève :
J'accepte cette royauté,
C'est la seule que je rêve.

Mais j'entends mon peuple en rumeur!
Il est jaloux de mon bonheur
Et s'insurge contre ma chance.
Une fraude, une connivence,
Un caprice m'aurait fait roi :
Eh bien! je suis despote, moi!

Fille d'Ève,
Vous m'avez tenté,

Me donnant la fève.
J'accepte cette royauté,
C'est la seule que je rêve.

Je dénonce à tous mes féaux,
L'oïdium, tous les fléaux.
J'ordonne une moisson splendide,
Avec une paix bien solide,
Et j'étends mon large pardon,
Roi de fève, à tout l'horizon.

Fille d'Ève,
Vous m'avez tenté,
Me donnant la fève :
J'accepte cette royauté,
C'est la seule que je rêve.

Quant à vous, reine de beauté,
Puisque votre témérité
Vous fait ma vassale et sujette,
Du gâteau jetez quelque miette!
De vos yeux bleus qui sont si doux,
Regardez au-dessous de vous!

Fille d'Ève,
Vous m'avez tenté,
Me donnant la fève :
J'accepte cette royauté,
C'est la seule que je rêve.

LE CAMÉE.

Je t'envoie un petit camée,
O ma bien aimée !
Ciselé délicatement,
En aimant.

Sur une agate très-fine,
Ton beau profil se burine;
Effilée en petit bec,
Ta lèvre est un bijou grec ;
Ton oreille est faite et brille
Comme une fraîche coquille ;
Ton menton a le fini
D'un œuf posé dans le nid.

Je t'envoie un petit camée,
O ma bien-aimée !
Ciselé délicatement,
En aimant.

Ta joue est un nid de roses :
Au coin de tes lèvres closes,
Du sourire poind la fleur ;
Ton œil jette une lueur,

Comme un bleu rayon de lune
A travers la forêt brune;
Tes cils voilent sa clarté,
Ton sourcil peint ta fierté.

Je t'envoie un petit camée,
O ma bien-aimée!
Ciselé délicatement,
En aimant.

Ton front, blanc comme les cygnes,
S'enfle avec de belles lignes;
C'est comme un raisin serré
Où couve le feu sacré.
Pour compléter la figure
Il manque la chevelure,
Le cou si pur et le sein,
Dont j'ébauche le dessin.

Je t'envoie un petit camée,
O ma bien-aimée!
Ciselé délicatement,
En aimant.

Tes cheveux, je les dénoue;
Sur ta nuque, sur ta joue,
J'aime à les voir voltiger;
Faut-il mieux les arranger
En grappes, tresses ou natte,
Avec ruban d'écarlate,

Rose ou bluet? tout va bien;
Ils sont plus beaux avec rien.

Je t'envoie un petit camée,
O ma bien-aimée
Ciselé délicatement,
En aimant.

Vite, encore une retouche,
Un baiser sur cette bouche;
Qu'il pende tout alentour
Une guirlande d'amour,
Des roses, des tourterelles,
Croisant leurs becs et leurs ailes.
Cher camée! il faut encor
L'armer d'une aiguille d'or!

Je t'envoie un petit camée,
O ma bien-aimée!
Ciselé délicatement
En aimant.

GOLO.

Golo, tu me cherches noise,
Et voudrais vendre mon lit!
Ma muse est une sournoise

Qui se plaît à ce conflit;
Elle raille ta sottise,
Elle est plus belle en chemise,
Ta colère l'embellit.

Golo, prends garde à ma chienne,
Tu lui fais mal;
Prends garde qu'elle t'apprenne
Un air de bal!

Sur le fil et les aiguilles,
Pour faire un gain suffisant,
Qu'il faut abuser de filles!
Te voilà riche à présent.
L'esprit du voisin t'ennuie,
Tu fais à la poésie
Un procès de paysan.

Golo, prends garde à ma chienne,
Tu lui fais mal;
Prends garde qu'elle t'apprenne
Un air de bal!

Ton long nez en bec de canne,
Fourré dans les vieilles lois,
Tu ne rêves que chicane,
Toujours de nouveaux exploits!
Je brûle tes paperasses;
Tu seras puni des Grâces;
Ton front poussera du bois.

Golo, prends garde à ma chienne,
Tu lui fais mal;
Prends garde qu'elle t'apprenne
Un air de bal!

On a raillé ta tournure
Et ton ventre de melon,
Même on a sur ta figure
Compté plus d'un grain de plomb ·
Ton odeur est une peste,
Enumérer tout le reste,
Ma foi ce serait trop long.

Golo, prends garde à ma chienne,
Tu lui fais mal;
Prends garde qu'elle t'apprenne
Un air de bal!

Sans exciter ma colère,
Sans atteindre à mon mépris,
Prends garde en ton atmosphère
De respirer mes lazzis
Et de voir à ta poursuite,
Comme un vieux rat mis en fuite,
Tous les gamins de Paris.

Golo, prends garde à ma chienne,
Tu lui fais mal;
Prends garde qu'elle t'apprenne
Un air de bal!

Prends garde que sous ta porte,
N'arrive certain papier,
D'où monte une odeur moins forte
Que celle de ton soulier ;
Que, par derrière, on t'attache
Un chat mort, et qu'on te lâche
Tous les pétards du quartier.

Golo, prends garde à ma chienne,
Tu lui fais mal ;
Prends garde qu'elle t'apprenne
Un air de bal !

Ta méchanceté me peine,
Tu m'oses persécuter,
Tu ne fais qu'enfler ma veine,
Et m'animer à chanter.
Vieux grigou ! je te pardonne,
Je vais percer une tonne,
Et veux t'en faire goûter !

Golo, prends garde à ma chienne,
Tu lui fais mal ;
Prends garde qu'elle t'apprenne
Un air de bal !

Que ce vin est beau, sa flamme
Fait pétiller ton œil rond,
J'en ferai boire à ta femme,
Et les amours en riront.

Golo, tu changes de face !
Regarde-toi dans la glace,
Porte la main à ton front!

Golo, prends garde à ma chienne,
Tu lui fais mal ;
Prends garde qu'elle t'apprenne
Un air de bal!

LE FROID.

Le soleil, à l'horizon, trace
Un arc, tous les jours, plus étroit;
La terre se couvre de glace;
Les nuits sont longues... il fait froid!
Dans l'azur, les astres sans nombre
Semblent aviver leur lueur;
Au loin, la neige efface l'ombre,
On voit scintiller sa blancheur.

Quoique sa rigueur nous défie,
Il faut chanter l'hiver:
C'est lui qui purifie,
Durcit et fortifie
Les germes de la vie
Au creuset bleu de l'air.

C'est aux pôles que la nature
A bâti ses palais d'hiver,
D'une splendide architecture
De cristal et de jaspe clair.
Aux remparts de glace éternelle,
Par les siècles consolidés,
Le givre ajoute une dentelle
Et mille caprices brodés.

Quoique sa rigueur nous défie,
Il faut chanter l'hiver :
C'est lui qui purifie,
Durcit et fortifie
Les germes de la vie
Au creuset bleu de l'air.

Déjà les oiseaux de passage,
Cherchant le climat tempéré,
La grue et le canard sauvage,
En triangles ont émigré.
A peine si dans les grisailles
De l'air, qui semble une toison,
Les corbeaux, amants des batailles,
Paraissent noirs à l'horizon.

Quoique sa rigueur nous défie,
Il faut chanter l'hiver :
C'est lui qui purifie,
Durcit et fortifie
Les germes de la vie

Au creuset bleu de l'air.

Les rennes, de leurs larges cornes,
Le verglas hérissant leur peau,
A travers des steppes sans bornes,
Guident un rapide traîneau.
Le Lapon, du lait des femelles
Et de leur chair sait se nourrir;
Même il se taille des semelles
Et des vêtements dans leur cuir.

Quoique sa rigueur nous défie,
Il faut chanter l'hiver :
C'est lui qui purifie,
Durcit et fortifie
Les germes de la vie
Au creuset bleu de l'air.

Ceux qui chassent en Sibérie
Les martres et le renard bleu
Des nuits bravent l'intempérie
Sous la tente, autour d'un grand feu.
Le matin, plus de sentinelle!
Elle est gelée, et les ours blancs
Ont aiguisé leur dent cruelle
Au marbre durci de ses flancs.

Quoique sa rigueur nous défie,
Il faut chanter l'hiver :
C'est lui qui purifie,

Durcit et fortifie
Les germes de la vie
Au creuset bleu de l'air.

Mais des aurores boréales
Le petillement argenté
Transporte en ces nuits glaciales
Comme un reflet des jours d'été.
Du plus loin qu'on voit la lumière,
On croit encore à la chaleur.
Vous qui grelottez sur la terre,
Demain vous garde un jour meilleur.

Quoique sa rigueur nous défie,
Il faut chanter l'hiver :
C'est lui qui purifie,
Durcit et fortifie
Les germes de la vie
Au creuset bleu de l'air.

LE RENOUVEAU.

Quelque chose me dit : « Chante ! »
Je chanterai volontiers ;
Une brise murmurante
Caresse les peupliers.

Au moment qu'on désespère,
Luit le soleil,
Et Dieu nous fait voir, bon père!
L'espoir vermeil.
Sur les cachots les plus sombres
Un astre luit;
Que de clarté dans tes ombres,
O noire nuit!

Quelque chose me dit : « Chante! »
Je chanterai volontiers;
Une brise murmurante
Caresse les peupliers.

L'espoir descend, bon génie!
Me visiter :
J'entends, dans mon insomnie,
Les coqs chanter.
Les vents avec des bruits d'ailes,
De maints pays
M'apportent de vos nouvelles,
O mes amis!

Quelque chose me dit : « Chante! »
Je chanterai volontiers;
Une brise murmurante
Caresse les peupliers.

Quand la fatigue m'accable,
Je trouve encor

Du pain, du vin, sur la table,
Et, ce trésor
Qu'on nomme un ami : j'arrête
L'élan du cœur;
L'amitié simple et discrète
A sa pudeur.

Quelque chose me dit : « Chante ! »
Je chanterai volontiers;
Une brise murmurante
Caresse les peupliers.

Je vois nos champs de bataille,
Où les corbeaux
Naguère faisaient ripaille,
Devenir beaux;
L'herbe y couvre les squelettes;
J'y vois fleurir
Des touffes de violettes;
J'en veux cueillir.

Quelque chose me dit : « Chante ! »
Je chanterai volontiers;
Une brise murmurante
Caresse les peupliers.

Si mon amie est absente,
De loin j'entends
Sa voix fraîche et caressante
Comme un printemps.

Il vient une odeur de rose
De ce côté;
Mon cœur sur ton cœur se pose,
O ma beauté!

Quelque chose me dit : » Chante! »
Je chanterai volontiers;
Une brise murmurante
Caresse les peupliers.

LE MOIS DE MARS.

Le soleil blanc dans le ciel bleu
A travers la vitre t'invite,
Ne quitte pas le coin du feu,
Tant qu'une toux âpre t'agite;
De mars les rayons sont trompeurs :
Ta cheminée a des jacinthes,
Des tulipes aux cent couleurs;
Ne va pas éveiller mes craintes.

Ne quitte pas ton doux abri,
Ma fleur voilée,
La rose du pêcher fleuri
Périt
A la moindre gelée.

Je vois dans le calendrier
Mars ouvrir la saison fleurie
Avec sa tête de bélier;
Il fait reverdir la prairie.
Lucine accomplit ses travaux;
S'allégeant du poids qui l'oppresse,
La brebis met bas ses agneaux
Si vifs, quand ta main les caresse!

Ne quitte pas ton doux abri,
Ma fleur voilée,
La rose du pêcher fleuri
Périt
A la moindre gelée.

Le hâle souffle et les guérets
Recouvrent les jaunes charrues;
Bœufs et chevaux rompent leurs traits;
L'air se remplit du bruit des grues.
Hâle en mars annonce produit,
Dit un vieux proverbe, de même,
Le laboureur se réjouit,
S'il voit mars tomber en carême.

Ne quitte pas ton doux abri,
Ma fleur voilée
La rose du pêcher fleuri
Périt
A la moindre gelée.

De ta fenêtre en tous les sens
Tu vois le premier vert s'étendre
Sur les plaines et les versants;
Peut-on rêver rien de plus tendre?
Dans le lointain les bois sont roux
Et gardent leur belle fourrure:
Imite-les tant que la toux
Ébranle ta frêle structure.

Ne quitte pas ton doux abri,
Ma fleur voilée,
La rose du pêcher fleuri
Périt
A la moindre gelée.

Avant d'être verts, les buissons
Se couronnent d'épines blanches
Faut-il te dire les chansons
Qui traversent l'air et les branches?
C'est une joyeuse rumeur,
Les merles raillent les fauvettes :
J'oubliais! aspire l'odeur
De ces premières violettes!

Ne quitte pas ton doux abri,
Ma fleur voilée,
La rose du pêcher fleuri
Périt
A la moindre gelée.

Mars est vaincu*, plus de hasards!
Et le zouave s'en console
En buvant la bière de mars
Côte à côte avec son idole.
Ce mois fatal me semble long :
Quand donc reviendra l'hirondelle,
Et le rossignol du vallon,
Pour qu'elle aussi rouvre son aile?

Ne quitte pas ton doux abri,
Ma fleur voilée,
La rose du pêcher fleuri
Périt
A la moindre gelée.

LES OEUFS DE PAQUES.

O saison diaprée,
D'émeraude parée,
Fête Pâques vermeil!
Printemps doux et splendide,
Rompant ta chrysalide,
Ressuscite au soleil!

* Allusion à la prise de Sébastopol.

Aux douceurs d'un paisible somme
Un grand bruit arrache vos yeux :
Les cloches reviennent de Rome
En carillonnant à pleins cieux;
Tout respire un bel air de fête,
Enfin Pâques est de retour;
On ne voit que fraîche toilette,
Souliers fins et bas blancs à jour.

O saison diaprée,
D'émeraude parée,
Fête Pâques vermeil!
Printemps doux et splendide,
Rompant ta chrysalide,
Ressuscite au soleil!

Les forêts qui l'hiver sont veuves,
Sentent revivre leurs couleurs;
Les prés ont mis des robes neuves
D'un vert tendre semé de fleurs.
Ce sont tapis de pâquerette;
Même pour ce jour il y a
De l'oseraie, humble fleurette
Que l'on appelle *alleluia.*

O saison diaprée,
D'émeraude parée,
Fête Pâques vermeil!
Printemps doux et splendide,
Rompant ta chrysalide,

Ressuscite au soleil.

Du printemps les molles haleines
Font aux poules un clair gosier,
Les œufs de Pâques par douzaines
Tombent frais dans le poulailler.
Aux champs les bambins vont en bande
Quêter des œufs sur chaque seuil;
La fermière a sa blanche offrande
Toute prête, et son bel accueil.

O saison diaprée,
D'émeraude parée,
Fête Pâques vermeil!
Printemps doux et splendide,
Rompant ta chrysalide,
Ressuscite au soleil!

D'enfants une troupe éveillée
A la vitre d'un confiseur
Regarde une poule empaillée
Dont l'aile couve leur bonheur.
Ces œufs recèlent un mystère:
Bonbons, joujoux, douce leçon!
Ainsi, quand il fait froid, la terre
Cache l'espoir de la moisson.

O saison diaprée,
D'émeraude parée,
Fête Pâques vermeil!

Printemps doux et splendide,
Rompant ta chrysalide,
Ressuscite au soleil!

Jésus du tombeau ressuscite
Après trois jours enseveli,
Confondant la race hypocrite
Qui croit au néant, à l'oubli;
Rien ne meurt, la moindre parcelle
Trouve place au céleste azur:
Au seuil de la vie éternelle
Il faut apporter un cœur pur.

O saison diaprée,
D'émeraude parée,
Fête Pâques vermeil!
Printemps doux et splendide,
Rompant ta chrysalide.
Ressuscite au soleil!

LE SIÉGE DE SÉBASTOPOL.

(1855)

D'Odessa la blanche fumée,
Et de Bomarsund le canon,

Au gré de notre double armée
Ont-ils vengé Sinope? Non.
De l'Alma la claire victoire
D'Inkerman le sanglant succès,
N'étaient que des arrhes de gloire,
Ce n'était pas encore assez.

L'aigle double tient bon sur cette citadelle,
Et l'on a beau
Tirer sur cet oiseau;
Il crie encore et bat toujours de l'aile,
Soldats, il faut
Viser plus haut!

Nous avions débarqué sans peine,
Et nous pensions, d'un tour de main,
Après avoir battu la plaine,
Battre les forts le lendemain.
Ces tours de granit imprenables
N'ont d'accès que par le ciel bleu;
Nos soldats, quoique vulnérables,
Sont des salamandres au feu.

L'aigle double tient bon sur cette citadelle,
Et l'on a beau
Tirer sur cet oiseau
Il crie encore et bat toujours de l'aile,
Soldats il faut
Viser plus haut!

Dans ces lamentables batailles,
Quel mutuel acharnement!
Les Russes comme des murailles
Résistaient au bombardement.
Les zouaves comme des chèvres
Escaladaient les défilés :
Les ennemis comme des lièvres
Fuyaient, une fois ébranlés.

L'aigle double tient bon sur cette citadelle,
Et l'on a beau
Tirer sur cet oiseau ;
Il crie encore et bat toujours de l'aile,
Soldats il faut
Viser plus haut!

Embourbés jusqu'à la ceinture,
Dans la pluie et le froid des nuits,
Les fléaux, la température
Sont nos plus cruels ennemis.
De nos chasseurs la carabine
Ajuste à plus de mille pas,
Et leur calcul certain devine
Le but que leur œil ne voit pas.

L'aigle double tient bon sur cette citadelle,
Et l'on a beau
Tirer sur cet oiseau ;
Il crie encore et bat toujours de l'aile,

Soldats il faut
Viser plus haut!

Vers les murs la tranchée avance
On les enjamberait d'un saut:
On bride notre impatience;
Que le clairon sonne l'assaut!
Prenons le chemin de la bombe,
Qui s'élève au-dessus du sol,
Trace une courbe immense et tombe
Sur les toits de Sébastopol.

L'aigle double tient bon sur cette citadelle,
Et l'on a beau
Tirer sur cet oiseau;
Il crie encore et bat toujours de l'aile,
Soldats il faut
Viser plus haut!

Des deux parts, quelle boucherie!
Que de morts! Il faut en finir,
Mais non pas sans que la Patrie
N'ait, au retour, à nous bénir:
Du droit des gens elle est jalouse,
Appuyons-le de nos fusils,
Et songeons qu'en dix-huit cent douze,
Un autre czar nous a trahis *.

* La veille du traité de Tillsitt, l'empereur Alexandre était à notre merci, et, le lendemain, il préparait la coalition des puissances contre nous.

L'aigle double tient bon sur cette citadelle,
Et l'on a beau
Tirer sur cet oiseau ;
Il crie encore et bat toujours de l'aile,
Soldats il faut
Viser plus haut !

COURTE ET BONNE *.

Courte et bonne,
Tel est mon refrain,
Au plaisir je m'abonne ;
Je ne dois rien à personne,
Je me moque du genre humain.

Il me faut, lorsque je m'habille,
Des bas finement tricotés
Par une fillette gentille
De seize ans au plus, tout comptés,
Grand feu dès la fin de septembre
Jusqu'à la Saint-Jean tout au moins,
Pantoufles et robe de chambre :
Toute sorte de petits soins.

* Il n'est pas besoin de dire que cette chanson, légèrement satirique, n'exprime pas du tout des sentiments personnels à l'auteur. P. D.

Courte et bonne
Tel est mon refrain,
Au plaisir je m'abonne;
Je ne dois rien à personne,
Je me moque du genre humain.

Au saut du lit un petit verre
De cognac de vingt ou trente ans,
Pour chasser de mon atmosphère
Les brouillards et les mécontents :
J'ai pris le genre humain en grippe,
Mais Rose avance à petits pas :
— Rose, tu vas bourrer ma pipe
Et dire que je n'y suis pas.

Courte et bonne,
Tel est mon refrain.
Au plaisir je m'abonne.
Je ne dois rien à personne,
Je me moque du genre humain.

J'aspire de larges bouffées
Que j'exhale en faisant des ronds.
Dans ce nuage on voit des fées,
Des sylphes dans ces fumerons.
Midi sonne, la table est prête,
Et l'appétit me tient rigueur!
— Rose, fais monter ce poëte,
Qui déjeune de si bon cœur.

Courte et bonne,
Tel est mon refrain,
Au plaisir je m'abonne;
Je ne dois rien à personne,
Je me moque du genre humain.

Cher, abandonne ce madère
Qui se récolte à Carpentras;
Je verse dans ce petit verre
D'un vieux cru que tu goûteras.
Ce matin, tu n'es pas en verve.
Est-ce que ton cerveau maigrit?
Voyons, que faut-il qu'on te serve
Pour te donner un peu d'esprit?

Courte et bonne,
Tel est mon refrain,
Au plaisir je m'abonne;
Je ne dois rien à personne,
Je me moque du genre humain.

Qu'on attelle! De ma pouliche
Viens voir l'allure et les harnais!
C'est tout ce qu'on fait de plus riche.
Regarde aussi mes deux poneys.
Au bois, de nos grandes coquettes
Viens voir le plumage muer.
Je fais tourner toutes les têtes:
C'est très-gênant de saluer.

Courte et bonne,
Tel est mon refrain.
Au plaisir je m'abonne;
Je ne dois rien à personne,
Je me moque du genre humain.

Est-ce au Palais-Royal qu'on dîne?
Va-t-on ce soir à l'Opéra,
Au bal? Les vins et la cuisine
Inspireront ce qu'on fera.
Diable, diable! quelle existence!
Cela peut-il durer toujours?
Un soir, il faut donner quittance
A ces pauvres petits amours.

Courte et bonne,
Tel est mon refrain,
Au plaisir je m'abonne;
Je ne dois rien à personne,
Je me moque du genre humain.

Il me faudra, pour la campagne,
Un char à banc américain,
Ferré d'acier pour la montagne,
Et doublé de frais maroquin;
Plus, droit de chasse, droit de pêche,
Plaines, grand bois et bel étang.
On jasera. Qui vous empêche,
Mes beaux parleurs d'en faire autant?

Courte et bonne,
Tel est mon refrain,
Au plaisir je m'abonne;
Je ne dois rien à personne,
Je me moque du genre humain.

Si l'âge l'ordonne, on se range:
On coiffe un bonnet de coton
Enrubanné d'une fontange,
Comme un joli petit mouton.
On se fait chanter des prières,
On siége au banc des marguilliers,
Et l'on couronne des rosières
Qui vous brodent des oreillers.

Courte et bonne,
Tel est mon refrain,
Au plaisir je m'abonne;
Je ne dois rien à personne,
Je me moque du genre humain.

LA BLESSURE.

Le ciel chaud est couleur d'ardoise,
Le soleil est de diamant;
Le bûcheron qui tout déboise
Lève sa hache lourdement.

Quoiqu'il travaille sans se plaindre,
On entend, quand s'abat le fer,
L'homme, le fer et l'arbre geindre;
Le sol tremble, on sent vibrer l'air.

La corneille croasse
Et les loups ont hurlé,
Mais la colombe passe
Au bois elle a volé.

Des oiseaux la grande famille
S'effarouche et veut s'envoler;
Sous les écorces la chenille
S'arrête un moment de filer.
Le nuage des cantharides
Monte vert du frêne puant;
Mille fourmis sortent des rides
Et des trous du chêne géant.

La corneille croasse
Et les loups ont hurlé,
Mais la colombe passe
Au bois elle a volé.

Soudain un cri poignant s'élève,
La hache n'a point résonné;
C'est un sanglot que l'air achève,
Dont les oiseaux ont frissonné:
La forêt jusqu'en sa racine
A cette plainte a répondu;

Jusqu'au poil des bêtes devine
Le sang de l'homme répandu.

La corneille croasse
Et les loups ont hurlé,
Mais la colombe passe
Au bois elle a volé.

Le bûcheron, à bout de peines,
D'un coup de hache dévoyé,
A touché le réseau des veines
Qui reliaient la jambe au pié!
Par la blessure fuit la vie,
La terre boit ce noble sang.
Faut-il que la hache dévie
Pour frapper un muscle agissant!

La corneille croasse
Et les loups ont hurlé,
Mais la colombe passe
Au bois elle a volé.

La mouche bleue au flanc fertile
Sur ce beau sang vient se poser,
Et ne voit dans cet homme utile
Qu'un cadavre à décomposer.
Qu'on épande sur la blessure
L'eau fraiche pour la nettoyer,
Qu'on y fasse une ligature;
Donnez des feuilles de mûrier!

La corneille croasse
Et les loups ont hurlé,
Mais la colombe passe
Au bois elle a volé.

Apportez des touffes de mousse!
L'œil est ouvert, mais sans rien voir
Le cœur n'a plus cette secousse
Qui vous laisse une ombre d'espoir.
Avec une voix d'alouette
Une fille du bois descend;
Devant le corps elle s'arrête,
Et voit son père dans son sang!

La corneille croasse
Et les loups ont hurlé,
Mais la colombe passe
Au bois elle a volé.

Au lieu de rester indécise,
Elle s'attache au plus pressé;
Elle déchire sa chemise,
Et le bûcheron est pansé:
Lors le torrent des pleurs abonde
Sur ce visage vénéré,
Et, par la vertu de cette onde,
O miracle! il a respiré.

La corneille croasse
Et les loups ont hurlé,

Mais la colombe passe
Au bois elle a volé.

Je me sentais bien, dit le père,
Qui recouvre à l'instant la voix;
Faut-il donc revenir sur terre
Pour y couper toujours du bois!
Tu m'as blessé, ma vieille hache,
C'est mal, et tu me le paîras;
Mais mon sang ne fait pas de tache,
Je sens encore mes deux bras.

La corneille croasse
Et les loups ont hurlé,
Mais la colombe passe
Au bois elle a volé.

Un brancard jusqu'à sa chaumine
A ramené le bûcheron;
Il y fait une triste mine
Et semble subir un affront.
La fille de ce vieil Hercule
Lui dit, posant un frais baiser
Sur son front que la fièvre brûle:
Mon père, il faut vous reposer!

La corneille croasse
Et les loups ont hurlé,
Mais la colombe passe
Au bois elle a volé.

JEAN TRÉMALEU.

Jean Trémaleu, bon drille,
Possède un gros bon sens;
Par son esprit il brille
Dans le quartier des Innocents.

Parti des ajoncs de Bretagne,
Quittant ses guêtres pour des bas,
De Paris il fit la campagne,
Y soutint de rudes combats.
La misère fut son école
Et le travail son protecteur;
Aujourd'hui son air bénévole
Vous dit : J'ai vaincu le malheur.

Jean Trémaleu, bon drille,
Possède un gros bon sens;
Par son esprit il brille
Dans le quartier des Innocents.

La nuit, sur le carreau des halles,
Orné du chapeau blanc des forts,
Des fruits il décharge les balles,
Le jour travaille sur les ports.

Le hauteur d'un sac de farine,
La capacité d'un tonneau,
Ne pèsent pas à son échine
Plus qu'au vieux chêne, un jeune oiseau.

Jean Trémaleu, bon drille,
Possède un gros bon sens;
Par son esprit il brille
Dans le quartier des Innocents.

Il a, dans mainte circonstance,
Pour d'autres exposé sa peau,
A tous prêtant son assistance,
Sans l'écrire sur son chapeau.
Comme un vrai chien de Terre-Neuve
Il sait rattraper un noyé;
Son courage mis à l'épreuve,
Pas une fois n'a louvoyé.

Jean Trémaleu, bon drille,
Possède un gros bon sens;
Par son esprit il brille
Dans le quartier des Innocents.

N'a-t-il pas pris sur sa veillée,
Le temps de savoir lire un peu?
Dans sa cervelle émerveillée
Le vieil esprit gaulois prend feu.
Il vous récite du Molière,
Aux halles. Molière est forain;

Et chante, en guise de prière,
Matin et soir, un gai refrain.

Jean Trémaleu, bon drille,
Possède un gros bon sens;
Par son esprit il brille
Dans le quartier des Innocents.

N'essayez pas de faire luire
A ses yeux le jaune métal!
Vous verriez sa lèvre sourire;
Son cœur ne connaît pas le mal.
Plus fier que la haute montagne
Qui voit le marécage en bas;
Il ne prend que l'argent qu'il gagne
Avec son échine ou ses bras.

Jean Trémaleu, bon drille,
Possède un gros bon sens;
Par son esprit il brille
Dans le quartier des Innocents.

Jean Trémaleu, c'est la nouvelle,
Voit l'instant de se marier;
Il choisit, dit-on, la plus belle
La fleur, le dessus du panier.
C'est une fête sur la place,
Tout le monde en est réjoui;
Qu'il se marie, et qu'il nous fasse
Des enfants qui soient comme lui!

Jean Trémaleu, bon drille,
Possède un gros bon sens;
Par son esprit il brille
Dans le quartier des Innocents.

APPEL DE LA FRANCE AUX NATIONS

A L'OCCASION DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE.

(Paris, 1855)

Accourez, peuples de la terre,
De tous les bouts de l'horizon!
Que chacun porte sa bannière,
Mais, qu'autour de chaque blason
L'olivier s'entrelace au lierre!
De la discorde et de la guerre
Éteignons le dernier tison!

Nous y comptons, tu viendras la première,
De tes beaux pieds effleurant le détroit,
Notre ennemie antique, ô Angleterre,
Dorénavant amie au nom du droit.
Tu tiens toujours le trident de Neptune,
Et, la vapeur activant ton essor,
Tes vieux marins ont trompé la fortune,
Tes ouvriers changent le fer en or.

Accourez, peuples de la terre,
De tous les bouts de l'horizon!
Que chacun porte sa bannière,
Mais, qu'autour de chaque blason
L'olivier s'entrelace au lierre!
De la discorde et de la guerre
Éteignons le dernier tison!

Passe le Rhin, ô classique Allemagne,
Du Vallhala déserte les parvis,
Que la science en nos murs t'accompagne,
Notre esprit s'ouvre à tes doctes avis,
De l'avenir le problème s'agite,
Longtemps mûri par ta réflexion;
Le rêve est lent, le temps se précipite,
Viens te mêler à la grande action!

Accourez, peuples de la terre,
De tous les bouts de l'horizon!
Que chacun porte sa bannière,
Mais, qu'autour de chaque blason
L'olivier s'entrelace au lierre!
De la discorde et de la guerre
Éteignons le dernier tison!

Viens du couchant, traverse l'Atlantique,
L'étoile au front, tenant ton pavillon
Tout parsemé d'étoiles, Amérique,
Des cieux nouveaux apportant le rayon!

T'en souvient-il? ta jeune indépendance
Eut pour parrain le dernier des vieux rois :
Fille majeure, à ta mère la France
Enseigne donc à garder purs ses droits.

Accourez, peuples de la terre,
De tous les bouts de l'horizon!
Que chacun porte sa bannière,
Mais, qu'autour de chaque blason
L'olivier s'entrelace au lierre!
De la discorde et de la guerre
Éteignons le dernier tison !

Hospitalier comme aux âges antiques,
Tu fis accueil au malheur exilé,
Abdul-Medjid, gardien de nos reliques,
De l'Orient tu conserves la clé.
Viens du Bosphore, et, de ton cimeterre
Tout damassé jadis de sang chrétien,
Aux nations fais un don volontaire,
Puisque leur droit est devenu le tien.

Accourez, peuples de la terre,
De tous les bouts de l'horizon!
Que chacun porte sa bannière,
Mais, qu'autour de chaque blason
L'olivier s'entrelace au lierre!
De la discorde et de la guerre
Éteignons le dernier tison!

Passez les monts Alpes ou Pyrénées,
Jeune Italie, Espagne aux vieilles mœurs!
Dépouillez-vous des formes surannées,
Ouvrez les yeux aux modernes lueurs!
Slaves, Latins, ô Hongrie, ô Pologne,
A l'industrie envoyez des guerriers,
Car elle sait tailler de la besogne
A tous les bras, et manque d'ouvriers.

Accourez, peuples de la terre,
De tous les bouts de l'horizon!
Que chacun porte sa bannière,
Mais, qu'autour de chaque blason
L'olivier s'entrelace au lierre!
De la discorde et de la guerre
Éteignons le dernier tison!

L'Inde, l'Afrique et les îles lointaines
Apporteront leurs plus vives couleurs,
Sur cachemire et blanche porcelaine,
De leurs climats reflétant les splendeurs;
Argile d'or et de soleil pétrie,
Luxe vivant d'arbres, de fleurs, de fruits:
A tant de séve ajoutons l'industrie;
Le ciel sera jaloux de nos produits.

Accourez, peuples de la terre,
De tous les bouts de l'horizon!
Que chacun porte sa bannière,

Mais, qu'autour de chaque blason
L'olivier s'entrelace au lierre !
De la discorde et de la guerre
Éteignons le dernier tison !

En cette halte, il semble que la terre
Se reconnaisse et cherche son destin ;
La paix ici fait contraste à la guerre
Dont le canon tonne dans le lointain.
De la Russie il faut pleurer l'absence,
Et sur son aigle étendre un voile noir ;
O nations, pour consoler la France,
Attestez-lui qu'elle a fait son devoir !

Accourez, peuples de la terre,
De tous les bouts de l'horizon !
Que chacun porte sa bannière,
Mais, qu'autour de chaque blason
L'olivier s'entrelace au lierre !
De la discorde et de la guerre
Éteignons le dernier tison !

LE BARBIER DE VILLAGE.

Dans un méchant petit village
Qui se dérobe à vos regards,

L'été, caché dans le feuillage,
L'hiver, noyé dans les brouillards,
Certain barbier tient sa boutique,
Type grotesqne du passé,
A qui je donnai ma pratique,
Un beau dimanche, étant pressé.

Adieu la musicale phrase
Du galant barbier Figaro!
Ce perruquier vilain vous rase,
En vrai bourreau, en vrai bourreau.

Distinguez-vous la silhouette
De ce plat à barbe en fer-blanc,
Comme une vieille girouette
Au vent grinçant et miaulant?
Entrez par la porte cochère,
De ces fagots faites le tour,
Cherchez un taudis sans lumière
Qui se cache au fond de la cour.

Adieu la musicale phrase
Du galant barbier Figaro!
Ce perruquier vilain vous rase,
En vrai bourreau, en vrai bourreau.

S'il vous reste quelque espérance,
Passant, laissez-la sur le seuil!
Ce perruquier à barbe rance
Darde sur vous son mauvais œil;

Vous découvrez dans les ténèbres
Les noms des grands suppliciés,
L'image des crimes célèbres,
A Saint-Claude coloriés.

Adieu la musicale phrase
Du galant barbier Figaro!
Ce perruquier vilain vous rase,
En vrai bourreau, en vrai bourreau.

Si vous désirez de l'eau fraîche,
Dans un coin sombre gît un seau,
Et, si la mare n'est point sèche,
Vous-même, allez puiser de l'eau.
Un plat à barbe, antique vase,
S'offre en morceaux à votre main;
Si vous espérez qu'on vous rase,
Vous pouvez repasser demain.

Adieu la musicale phrase
Du galant barbier Figaro!
Ce perruquier vilain vous rase,
En vrai bourreau, en vrai bourreau.

« Voyez-vous pas que ma main tremble? »
Dit notre homme, avec un soupir;
« Un petit verre, ce me semble,
» Serait bon pour la raffermir. »
Vous acceptez par politesse
La liqueur qu'il vous faut payer;

L'eau-de-vie emporte la pièce,
Elle vous rase le gosier.

Adieu la musicale phrase
Du galant barbier Figaro!
Ce perruquier vilain vous rase,
En vrai bourreau, en vrai bourreau.

Sa main tremble encor davantage,
Vous tremblez rien que de la voir
S'approcher de votre visage;
Vous apercevez un miroir!
C'est un tesson, une parcelle
D'un miroir autrefois brisé;
Tout près, au bout d'une ficelle
Pend un rasoir mal aiguisé.

Adieu la musicale phrase
Du galant barbier Figaro!
Ce perruquier vilain vous rase,
En vrai bourreau, en vrai bourreau.

Si du linge l'on s'inquiète,
Ou de la propreté, tout beau!
Faudrait-il pas une serviette
Exprès pour ce joli museau!
La serviette de tout le monde
N'est point assez bonne pour lui!
Que voulez-vous que l'on réponde?
Tout autre se serait enfui.

Adieu la musicale phrase
Du galant barbier Figaro!
Ce perruquier vilain vous rase,
En vrai bourreau, en vrai bourreau.

Donc je me rase en patience,
Quand les ivrognes du pays
Chez le barbier prennent séance,
Gesticulant, poussant des cris;
On raille, on braille, on se dispute;
Je suis l'objet de l'entretien,
Et la victime de la lutte;
Le sang coule, c'était le mien.

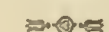
Adieu la musicale phrase
Du galant barbier Figaro!
Ce perruquier vilain vous rase,
En vrai bourreau, en vrai bourreau.

Échaudé par cette aventure,
Je n'y serai jamais repris.
Oui, par ma barbe, je le jure,
Par ma barbe longue depuis.
Avant d'aller livrer toi-même
Ta tête au fer d'un ignorant,
Sois barbu comme Polyphème,
Barbe-Bleue ou le Juif Errant.

Adieu la musicale phrase
Du galant barbier Figaro!

Ce perruquier vilain vous rase,
En vrai bourreau, en vrai bourreau.

LA JOIE.



Chantons la joie avec transports,
Chers compagnons, tendres compagnes;
Elle découle des cœurs forts,
Comme l'eau descend des montagnes.

Ce matin n'est-il pas joyeux?
Le soleil levé radieux,
Aux champs, aux forêts, aux prairies
Fait ses présents de pierreries.
L'horizon est harmonieux,
Les oiseaux secouant leur plume,
Chantent l'aurore à plein gosier,
On se lève pour travailler,
Le maréchal bat son enclume.

Chantons la joie avec transports,
Chers compagnons, tendres compagnes,
Elle découle des cœurs forts,
Comme l'eau descend des montagnes.

Aux abreuvoirs désaltérés,
Les troupeaux s'en vont dans les prés,
Autour les chiens de berger courent,
Les grands attelages labourent,
Le ciel s'éclaire par degrés.
Des sillons l'alouette monte
D'un coup d'aile capricieux,
Sa voix perçante emplit les cieux ;
La poule chante après la ponte.

Chantons la joie avec transports,
Chers compagnons, tendres compagnes,
Elle découle des cœurs forts,
Comme l'eau descend des montagnes.

Les villages sont pleins de bruits ;
Les cabaretiers voient leur huis
Encombré de vieilles pratiques :
On ouvre gaîment les boutiques,
On porte le lait et les fruits.
La diligente lavandière,
Jetant au vent à belles dents
Son rire et ses lazzis mordants,
De savon blanchit la rivière.

Chantons la joie avec transports,
Chers compagnons, tendres compagnes ;
Elle découle des cœurs forts,
Comme l'eau descend des montagnes.

Labourez ou forgez le rail,
La joie est fille du travail
Et de la bonne conscience,
C'est le prix de la patience.
Au fond des mers luit le corail;
La rose éclot dans les épines.
Que de pics il faut ébrécher
Pour trouver l'or et pour chercher
Le diamant au fond des mines!

Chantons la joie avec transports,
Chers compagnons, tendres compagnes;
Elle découle des cœurs forts,
Comme l'eau descend des montagnes.

Quand l'homme qui cherche a trouvé
Le problème longtemps rêvé,
Comme la poule après l'œuf, chante,
Sa joie en est extravagante,
On croirait le monde sauvé.
Ne blàmons point cette faiblesse,
Quand des parents voient leur enfant
Venir au jour, qui leur défend
Un grand mouvement de tendresse.

Chantons la joie avec transports,
Chers compagnons, tendres compagnes;
Elle découle des cœurs forts,
Comme l'eau descend des montagnes.

Après un combat meurtrier
Revenez avec un laurier,
On vous choie et l'on vous embrasse,
On aime à retrouver sa place
Chastement gardée au foyer.
Après une noble conquête
Pour le droit et la liberté,
On voit tout en peuple en gaîté,
Boire, et chanter des airs de fête.

Chantons la joie avec transports,
Chers compagnons, tendres compagnes,
Elle découle des cœurs forts,
Comme l'eau découle des montagnes,

Mais dans les bois silencieux,
L'oreille entend un bruit soyeux,
Et sous des pas craque la feuille.
Un couple amoureux s'y recueille,
Les branches leur cachent les cieux;
Ils se communiquent leur flamme
En des mots pleins de déraison,
Leur joie éclaire l'horizon,
Tout le ciel descend dans leur âme.

Chantons la joie avec transports,
Chers compagnons, tendres compagnes;
Elle découle des cœurs forts,
Comme l'eau descend des montagnes.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

A VOL D'OISEAU.

(Paris, 1855)

Quelle est cette arche d'alliance
Où tant de peuples sont unis!
Dans tes rameaux, terre de France,
Que d'oiseaux de toute nuance
Ont fait leurs nids!

Ces arcs de fonte et ces voûtes de verre
Sont une tente où, de toute la terre,
Les nations ont rendez-vous.
Chacune y vient, de ses œuvres parée,
Et, s'y voyant aux autres comparée
A ses juges fait les yeux doux.

Quelle est cette arche d'alliance
Où tant de peuples sont unis!
Dans tes rameaux, terre de France,
Que d'oiseaux de toute nuance
Ont fait leurs nids!

Voyez d'ici la fée aux trois royaumes,

De l'Industrie évoquer les fantômes
Des antres noirs à fleur de sol;
Filant, forgeant des rails jusqu'aux aiguilles;
Keepsake en main, l'œil dans le bleu, ses filles
Rêvent au chant du rossignol.

Quelle est cette arche d'alliance
Où tant de peuples sont unis !
Dans tes rameaux, terre de France,
Que d'oiseaux de toute nuance
Ont fait leurs nids!

Pour le soldat l'Autriche a l'écarlate
Et le drap blanc; d'édredon et de ouate *
Elle forme des lits soyeux;
La volupté caressante et cruelle
Entre ses bras, sur ce duvet t'appelle,
Jeune homme! et te crève les yeux.

Quelle est cette arche d'alliance
Où tant de peuples sont unis!
Dans tes rameaux, terre de France,
Que d'oiseaux de toute nuance
Ont fait leurs nids!

Fusils de tir et longs sabres de guerre,

* Cet hiatus est exceptionnel, le mot *ouate* étant lui-même une exception, et se prononçant comme s'il y avait une aspiration.

Canons d'acier ! La Prusse militaire
Fait à l'Europe ces présents
Entremêlés d'ambre et d'orfévrerie.
Meure la guerre ! On sert mieux sa patrie
Avec des outils d'artisans !

Quelle est cette arche d'alliance
Où tant de peuples sont unis !
Dans tes rameaux, terre de France,
Que d'oiseaux de toute nuance
Ont fait leurs nids !

La Grèce antique et l'antique Florence
Dans un regret cherchant une espérance,
Envoient quelque fier monument.
Daguerre fait revivre Michel-Ange,
Le Parthénon, Cellini ; quand tout change,
L'art demeure éternellement.

Quelle est cette arche d'alliance
Où tant de peuples sont unis !
Dans tes rameaux, terre de France,
Que d'oiseaux de toute nuance
Ont fait leurs nids !

L'Espagne en est aux lames de Tolède ;
Cambrant ses reins dans sa basquine raide
Elle prélude au boléro ;
Dans son Prado l'éclat des escopettes

Se mêle au bruit des folles castagnettes
Et la mantille, au sombrero.

Quelle est cette arche d'alliance
Où tant de peuples sont unis!
Dans tes rameaux, terre de France,
Que d'oiseaux de toute nuance
Ont fait leurs nids!

De Mahomet la race guerroyante
Pour ses chevaux a la housse brillante
De velours rouge épinglé d'or,
Pour ses houris les bibliques sandales,
Pour ses soldats les caftans que les balles
Rendent plus précieux encor.

Quelle est cette arche d'alliance
Où tant de peuples sont unis!
Dans tes rameaux, terre de France,
Que d'oiseaux de toute nuance
Ont fait leurs nids!

L'Inde et la Perse ont l'arme défensive
Où le poison mord la blessure vive,
Tout un luxe individuel :
Habits lamés, châles, flèches sauvages;
Tigres lâchés, qu'ils feraient de ravages,
S'ils ne s'endormaient sous leur ciel!

Quelle est cette arche d'alliance

Où tant de peuples sont unis!
Dans tes rameaux, terre de France,
Que d'oiseaux de toute nuance
Ont fait leurs nids!

Des cieux lointains où la zone est torride,
Viennent les sucs dont l'Europe est avide :
Teintes de pourpre et liqueurs d'or.
L'Afrique, après de si grands sacrifices,
Dit à la France, envoyant ses prémices :
Je suis ton grenier, ton trésor.

Quelle est cette arche d'alliance
Où tant de peuples sont unis!
Dans tes rameaux, terre de France,
Que d'oiseaux de toute nuance
Ont fait leurs nids!

New-York envoie une simple balance :
Que dirons-nous de l'hôtesse la France?
Ses œuvres mêmes la loûront.
Son grand renom n'est point une chimère,
Chaque Français, en regardant sa mère,
Peut ici relever le front.

Quelle est cette arche d'alliance
Où tant de peuples sont unis!
Dans tes rameaux, terre de France,
Que d'oiseaux de toute nuance
Ont fait leurs nids!

Mais l'Industrie est ici la maîtresse,
Et la vapeur, la fée enchanteresse,
Qui de ce corps est le cerveau.
Mille taureaux sont moins robustes qu'elle,
Elle dépasse au vol une hirondelle;
C'est l'âme du monde nouveau.

Quelle est cette arche d'alliance
Où tant de peuples sont unis!
Dans tes rameaux, terre de France,
Que d'oiseaux de toute nuance
Ont fait leurs nids!

RAYON DE SOLEIL.

Hier j'étais sérieuse,
Je mourais d'ennui,
Et me voilà joyeuse,
Rieuse
Aujourd'hui.

La gaîté vous arrive
On ne sait d'où;
On a l'humeur plus vive,
L'esprit plus fou;

On est, si l'on se mire,
  Charmante à voir,
On éclate de rire
  A son miroir.

Hier j'étais sérieuse,
 Je mourais d'ennui,
Et me voilà joyeuse,
    Rieuse,
   Aujourd'hui.

Comme, sur chaque tige,
  Un papillon,
L'on joue et l'on voltige
  Dans un rayon ;
Comme un bouvreuil on chante
  A plein gosier ;
Dans ses cheveux on plante
  Tout un rosier.

Hier j'étais sérieuse,
 Je mourais d'ennui,
Et me voilà joyeuse,
    Rieuse,
   Aujourd'hui.

D'un doigt distrait l'on trace
  Un nom rêvé,
Le pied mutin l'efface
  Inachevé.

On craint une surprise,
Un bruit de pas,
On cause avec la brise,
On parle bas.

Hier j'étais sérieuse,
Je mourais d'ennui,
Et me voilà joyeuse,
Rieuse,
Aujourd'hui.

D'un mouvement de hanche
La soulevant,
Avec sa robe blanche
On fait du vent.
Oh! si j'étais ailée,
Plumes en l'air,
Je prendrais ma volée
Dans le bleu clair!

Hier j'étais sérieuse,
Je mourais d'ennui,
Et me voilà joyeuse,
Rieuse,
Aujourd'hui.

Mais j'ai vu quelque chose
Dans le gazon;
Ma joue en est plus rose,
J'ai le frisson...

Ce n'était qu'une alerte
  A ma gaîté;
Une grenouille verte
  Avait sauté.

Hier j'étais sérieuse,
  Je mourais d'ennui,
Et me voilà joyeuse,
    Rieuse,
  Aujourd'hui.

LA PRISE DE SÉBASTOPOL.

(8 septembre 1855.)

La plus formidable muraille,
Vomissant boulets et mitraille,
Est cernée en un cercle étroit,
Et croule devant une armée,
Quand elle s'élance animée
De la force qui vient du droit:

  Victoire!
Cet empire si haut muré
N'était qu'un fantôme illusoire;

La Russie a sombré :
Victoire !
La Russie a sombré.

La Russie avait pour frontière,
Sébastopol, pierre angulaire
De l'orgueil impuni des czars ;
Il avait la mer pour ceinture ;
Le génie avec la nature
Avait combiné ses remparts.

Victoire !
Cet empire si haut muré,
N'était qu'un fantôme illusoire ;
La Russie a sombré :
Victoire !
La Russie a sombré.

Les czars, dans ce nid de pirates,
Amassant vaisseaux et frégates,
Rêvaient l'empire universel :
D'abord le trône de Byzance ;
C'était le chemin de la France ;
Ils bâtissaient une Babel.

Victoire !
Cet empire si haut muré,
N'était qu'un fantôme illusoire,
La Russie a sombré :
Victoire !

La Russie a sombré.

La Turquie a levé la tête ;
La France toujours toute prête,
La France, le soldat de Dieu,
Joint son épée au cimeterre,
Et dit à sa sœur l'Angleterre :
De Sinope éteignons le feu !

Victoire !
Cet empire si haut muré,
N'était qu'un fantôme illusoire,
La Russie a sombré :
Victoire !
La Russie a sombré.

C'est une tache dans l'histoire
Et dans les flots de la mer Noire,
Que vengera le talion ;
La flotte turque fut brûlée,
La flotte russe au port coulée
En sera l'expiation.

Victoire !
Cet empire si haut muré,
N'était qu'un fantôme illusoire ;
La Russie a sombré :
Victoire !
La Russie a sombré.

Mais avant, quelle horrible guerre !
En maint combat notre bannière
Se couronne de frais lauriers ;
Toute autre victoire est facile,
Mais, pour emporter cette ville,
Quatre peuples sont alliés.

Victoire !
Cet empire si haut muré,
N'était qu'un fantôme illusoire;
La Russie a sombré :
Victoire !
La Russie a sombré.

En tête de la forteresse,
La tour de Malakoff se dresse
Comme un formidable géant :
Zouaves, chasseurs et génie,
Quelle patience infinie !
Ce siége est un gouffre béant.

Victoire !
Cet empire si haut muré,
N'était qu'un fantôme illusoire;
La Russie a sombré :
Victoire !
La Russie a sombré.

Tout un an couchés sur la dure,
Dans la boue et dans la froidure,

Par le choléra décimés;
L'été, tombant comme des mouches,
Tiraillés par les escarmouches;
Les cieux vont être désarmés!

Victoire!
Cet empire si haut muré,
N'était qu'un fantôme illusoire;
La Russie a sombré :
Victoire!
La Russie a sombré.

En plein midi, le clairon sonne;
A l'assaut! et que chacun donne!
Les morts aplanissent le sol.
Nos soldats sont comme une trombe;
La tour de Malakoff succombe,
Et nous avons Sébastopol!

Victoire!
Cet empire si haut muré,
N'était qu'un fantôme illusoire;
La Russie a sombré :
Victoire!
La Russie a sombré.

ÉPITHALAME

(LÉGENDE BERRICHONNE)

à l'occasion du mariage de mon ami Clément Laurier.



Sur les bords de la Creuse,
Rivière au flot doré,
Une existence heureuse
Sous un ciel tempéré,
Telle sur votre enfance;
L'horizon s'agrandit,
Sur votre adolescence
Le soleil resplendit.

Le chêne a plus d'ombrage,
La vigne a plus d'essor;
Oh! le doux mariage
D'où naîtront des fruits d'or!

De chênes et de vignes,
Le site est couronné,
De verdoyantes lignes
L'horizon est borné.
Le ciel de bleu, de rose,
D'orange se revêt;

Le regard s'y repose
Comme sur un duvet.

Le chêne a plus d'ombrage,
La vigne a plus d'essor;
Oh! le doux mariage
D'où naîtront des fruits d'or!

Là, deux enfants naquirent,
L'aîné fut le garçon,
Les Muses lui sourirent,
Il est leur nourrisson.
Pour couronner sa vie,
La vierge vint après,
Naïve à faire envie
Aux oiseaux des forêts.

Le chêne a plus d'ombrage,
La vigne a plus d'essor;
Oh! le doux mariage
D'où naîtront des fruits d'or!

Ces prés, ces bois, cette onde,
Ont vu leurs premiers jeux,
Et maintenant le monde
Leur dit : Soyez heureux!
Que vos mains soient bénies
Par le mystique anneau,
Que vos tiges unies
Ne soient plus qu'un rameau!

Le chêne a plus d'ombrage,
La vigne a plus d'essor ;
Oh ! le doux mariage
D'où naitront des fruits d'or!

L'époux, par sa parole
Plus belle qu'un blason,
Ajoute une auréole,
O père, à ta maison.
Sèche bien la rosée
Suspendue à tes cils,
Mère! pour l'épousée,
Ce sont de doux périls.

Le chêne a plus d'ombrage,
La vigne a plus d'essor;
Oh! le doux mariage
D'où naitront des fruits d'or!

LA VIOLE.

Suivez donc la viole,
Et n'écoutez pas
Cette chanson folle;
La parole
Vole,
L'air marque le pas.

J'aime tant ma Rose;
Ah ! le joli rosier !
Que mon regard n'ose
Délier
Son soulier.
Plus vive sa danse
Que la chèvre et l'oiseau,
A la pétulance
Du son d'un chalumeau.

Suivez donc la viole,
Et n'écoutez pas
Cette chanson folle ;
La parole
Vole,
L'air marque le pas.

Regardez ! sa jambe
Passe comme un éclair !
Le sarment qui flambe
Jette en l'air
Un feu clair ;
Dans une assemblée
Rose fait la clarté,
Et gagne d'emblée
Le prix de la beauté.

Suivez donc la viole,
Et n'écoutez pas
Cette chanson folle ;

La parole
Vole,
L'air marque le pas.

Coiffe sans guipure,
Ou ruban de saison,
Tient sa chevelure
En prison,
Sans raison;
Comme la mère Ève,
Elle a ses cheveux longs;
Que la coiffe crève!
Ils battront ses talons.

Suivez donc la viole,
Et n'écoutez pas
Cette chanson folle;
La parole
Vole,
L'air marque le pas.

C'est une folie
Qu'a faite le bon Dieu;
Rose est si jolie!
Son œil bleu
Fait du feu;
Hermine ou belette
N'ont pas si fine peau;
Sa taille fleuette
Tiendrait dans un anneau.

Suivez donc la viole,
Et n'écoutez pas
Cette chanson folle;
La parole
Vole,
L'air marque le pas.

De sa rose bouche
S'approche un noir essaim;
Plus d'un coude touche
A dessein
Son beau sein.
Leur pas sans mesure,
Lourd comme un bataillon,
Heurte à l'aventure
Son pied de Cendrillon.

Suivez donc la viole,
Et n'écoutez pas
Cette chanson folle;
La parole
Vole,
L'air marque le pas.

J'abattrais un chêne,
Je tuerais le plus fort;
Vite qu'on l'amène
S'il a tort,
Il est mort;
De son sang j'arrose

Ma folle passion ;
Dès qu'on touche à Rose,
Je suis comme un lion.

Suivez donc la viole,
Et n'écoutez pas
Cette chanson folle ;
La parole
Vole,
L'air marque le pas.

LA PAIX.

(1856)

Assise au flanc d'un étalon,
Calme, s'avance une amazone,
Belle comme un lis du vallon,
Ayant sa beauté pour couronne.
Chacun se récrie à l'entour
Sur la grâce de sa tournure ;
C'est du respect, c'est de l'amour,
Traduits en un vague murmure.

Cloches, sonnez !
Canons, tonnez !
Cette fois, ce n'est plus la guerre :

Feux de joie, illuminez,
Embrasez l'atmosphère!
La douce Paix (*bis*) redescend sur la terre!

Oui, c'est la Paix qui redescend,
L'étalon sous sa main se cabre ;
Jusqu'au poitrail il a du sang,
Des coups de feu, des coups de sabre.
Le sol est jonché de laurier;
Mais la colombe d'alliance,
Portant le rameau d'olivier,
S'arrête, en son vol, sur la France.

Cloches, sonnez!
Canons, tonnez!
Cette fois, ce n'est plus la guerre:
Feux de joie, illuminez,
Embrasez l'atmosphère!
La douce Paix (*bis*) redescend sur la terre!

Toujours œil pour œil, dent pour dent!
Les peuples sont las d'un tel rôle;
L'alliance de l'Occident,
Du Sud à l'Est, remonte au pôle.
Xerxès fit fouetter cette mer;
Que tout pavillon la traverse,
Comme l'oiseau passe dans l'air;
Nous la rendons libre au commerce.

Cloches, sonnez!

Canons, tonnez!
Cette fois, ce n'est plus la guerre.
Feux de joie, illuminez,
Embrasez l'atmosphère!
La douce Paix (*bis*) redescend sur la terre!

Jusqu'aux Océans, tout s'unit:
Le rail, lançant ses lignes droites
A travers les blocs de granit,
Franchit les frontières étroites:
Le gaz a prolongé le jour;
La foudre, à nous servir dressée,
De la planète fait le tour
Aussi vite que la pensée.

Cloches, sonnez!
Canons, tonnez!
Cette fois, ce n'est plus la guerre:
Feux de joie, illuminez,
Embrasez l'atmosphère!
La douce Paix (*bis*) redescend sur la terre!

Dans les cités tout s'agrandit,
L'air circule, et l'architecture
Comme aux vieux âges resplendit.
N'oublions pas l'agriculture.
Quelle misère à soulager!
Qu'il faut répandre de lumière!
La science va tout changer :
Hommes des champs, laissons-la faire.

Cloches, sonnez!
Canons, tonnez!
Cette fois, ce n'est plus la guerre:
Feux de joie, illuminez,
Embrasez l'atmosphère!
La douce Paix (*bis*) redescend sur la terre!

Les machines coupent les bras
Pour relever l'intelligence,
Champs et troupeaux seront plus gras,
Nous nagerons dans l'abondance;
Persévérons dans le labeur,
La route s'ouvre indéfinie;
Nous devons chercher le bonheur
Dans l'équilibre et l'harmonie.

Cloches, sonnez!
Canons, tonnez!
Cette fois, ce n'est plus la guerre:
Feux de joie, illuminez,
Embrasez l'atmosphère!
La douce Paix (*bis*) redescend sur la terre!

LES TROIS OU QUATRE.

J'en ai connu trois ou quatre
Qui n'étaient pas piqués des vers,
Jeunes et verts!
A table, au lit, à se battre,
Ils brillaient comme des éclairs.

L'arbre généalogique
Du premier, très-haut seigneur,
Sortait d'une souche antique
A très-grande profondeur;
Sur ses parchemins de race
L'œil distinguait mal un nom
Dont le temps rongeait la trace,
Pharamond, ou Pharaon.

J'en ai connu trois ou quatre
Qui n'étaient pas piqués des vers,
Jeunes et verts!
A table, au lit, à se battre,
Ils brillaient comme des éclairs.

D'une assez bonne roture,
Le second était issu,

Frôlant la magistrature,
Par la finance reçu;
L'École polytechnique
L'avait élevé d'un cran,
Par la science pratique
Il avait conquis son rang.

J'en ai connu trois ou quatre
Qui n'étaient pas piqués des vers,
Jeunes et verts!
A table, au lit, à se battre,
Ils brillaient comme des éclairs.

L'autre, un enfant de la glèbe,
D'un sang rouge, d'un bon cœur,
Aimant, sans phrase, la plèbe,
Travaillait à son bonheur;
Menait rondement la ferme,
Champ, bétail, filles, garçons,
Buvait sec, payait au terme,
Et chantait bien les chansons.

J'en ai connu trois ou quatre
Qui n'étaient pas piqués des vers,
Jeunes et verts!
A table, au lit, à se battre,
Ils brillaient comme des éclairs.

Arrivons au quatrième:
Fils d'un artisan obscur,

Il est ouvrier lui-même :
Bras musclés, bel œil d'azur ;
Sa crinière léonine
Et les calus de ses mains
Attestent son origine
A défaut de parchemins.

J'en ai connu trois ou quatre
Qui n'étaient pas piqués des vers,
Jeunes et verts !
A table, au lit, à se battre,
Ils brillaient comme des éclairs.

Une auberge les rassemble ;
Tous quatre, ils vont s'attabler,
Et déjà l'hôtesse tremble
De les voir se quereller.
N'ayez donc pas peur, l'hôtesse,
Et n'ôtez pas les couteaux,
Ils vont noyer la tristesse,
Et bâtir de gais châteaux.

J'en ai connu trois ou quatre
Qui n'étaient pas piqués des vers,
Jeunes et verts !
A table, au lit, à se battre,
Ils brillaient comme des éclairs.

Chacun a sa châtelaine
Dans son cœur, dans son manoir,

Le laboureur dans sa plaine,
Le savant dans son savoir,
L'ouvrier dans ses usines;
Passé, bois à l'avenir!
Et nos sœurs et nos cousines
Broderont ce souvenir.

J'en ai connu trois ou quatre
Qui n'étaient pas piqués des vers,
Jeunes et verts!
A table, au lit, à se battre,
Ils brillaient comme des éclairs.

Pour former deux beaux quadrilles,
Marions ces jouvenceaux
Avec quatre belles filles,
Qu'on apprête les trousseaux!
Nous inviterons la France
A ce grand festin d'amour,
Et la chaîne de la danse
Du monde fera le tour.

J'en ai connu trois ou quatre
Qui n'étaient pas piqués des vers,
Jeunes et verts!
A table, au lit, à se battre,
Ils brillaient comme des éclairs.

LE CHÊNE.

Si l'humble gland dont ce chêne est formé
Était tombé du front touffu du père
Dans le grouin d'un cochon affamé,
Il n'aurait pas tant ombragé la terre.
D'en haut, d'en bas, la vie arrive au tronc
Par les rameaux, les racines, les fibres;
Digne d'orner seulement les fronts libres,
Son vert feuillage à l'or ferait affront.

Chantons le chêne immense,
Orgueil de nos bois,
Jadis vénéré des Gaulois,
Son ombre protége la France.

De Jupiter les oracles païens
Avaient pour temple un vieux chêne à Dodone,
Dont les rameaux aux jeux olympiens
Pour le vainqueur se tressaient en couronne.
A Rome aussi, le chêne consulté
Y couronnait de rameaux symboliques
Le front de ceux dont les vertus civiques
De la patrie avaient bien mérité.

Chantons le chêne immense,
Orgueil de nos bois,

Jadis vénéré des Gaulois,
Son ombre protége la France.

Chez les Gaulois, dans la première nuit
Qui faisait suite à la lune nouvelle
Du dernier mois de l'année, à minuit,
Dans les forêts on courait pêle mêle.
La joie était sauvage en son essor;
On immolait une victime humaine,
Et le druide à l'écorce du chêne
Tranchait le gui de sa faucille d'or.

Chantons le chêne immense,
Orgueil de nos bois,
Jadis vénéré des Gaulois,
Son ombre protége la France.

Quand Égérie à Numa se montrait,
C'était toujours à l'ombre des grands chênes,
Et saint Louis rendit plus d'un arrêt,
Sans appareil, sous l'arbre de Vincennes.
Sous Charles sept, on était aux abois,
Quand Jeanne d'Arc rêva la délivrance;
Avant d'aller au secours de la France,
Au sein d'un chêne elle entendit des voix.

Chantons le chêne immense,
Orgueil de nos bois,
Jadis vénéré des Gaulois,
Son ombre protége la France.

Le chêne immense est un fouillis vivant
D'oiseaux, fourmis, cirons, coléoptères;
Son lourd branchage est tordu par le vent,
Moussu, rongé de lichens et de lierres.
Le gui pendant rappelle les cheveux
Dont Absalon lui laissa la dépouille;
Le chêne est droit, rugueux, taché de rouille
Et s'arrondit en dôme sous les cieux.

Chantons le chêne immense,
Orgueil de nos bois,
Jadis vénéré des Gaulois,
Son ombre protége la France.

Dans son feuillage on entend un millier
D'oiseaux jaseurs de diverses nuances.
Sur son écorce on voit le sanglier
Contre les chiens aiguiser ses défenses.
Le feu du ciel y tombe quelquefois,
Le soir, l'orfraie y jette l'épouvante;
Toute la nuit le rossignol y chante
Quand l'amour fait monter la séve au bois.

Chantons le chêne immense,
Orgueil de nos bois,
Jadis vénéré des Gaulois,
Son ombre protége la France.

Un papillon dans le chêne est formé :
Lorsque la hache, un beau jour, vient l'abattre,

L'âme s'enfuit du corps inanimé;
On voit dans l'air le papillon s'ébattre.
L'arbre est à bas, l'homme tire ses plans;
Il en va faire une charpente dure,
De bons tonneaux, de la belle sculpture,
Le chêne mort vivra plus de mille ans.

Chantons le chêne immense,
Orgueil de nos bois,
Jadis vénéré des Gaulois,
Son ombre protége la France.

LE STATU QUO.



Je sens mon cœur s'emplir de larmes
Quand je pense aux maux fraternels:
D'aucuns ont péri par les armes,
Pour d'autres les cieux sont cruels;
Moi-même, par inadvertance,
Erreur de calcul ou hasard,
J'ai vu sous mon toit la souffrance,
J'ai reconnu mes torts trop tard.

Mais n'allons pas être moroses,
Nos chansons n'auraient plus d'écho:

Menons gaîment et vivement les choses,
Aiguillonnons le *statu quo!*

La grecque et romaine manie,
Cet abus des vieux oripeaux,
Prouve qu'on n'a pas de génie.
Laissons les anciens en repos.
Ils ont fait vaillamment leur œuvre;
Comme eux, soyons de notre temps;
Faisons du nouveau : la couleuvre
Fait peau neuve à chaque printemps.

Mais n'allons pas être moroses,
Nos chansons n'auraient plus d'écho :
Menons gaîment et vivement les choses,
Aiguillonnons le *statu quo!*

Casques rouillés, vieilles poternes,
Pastiche antique, badigeon,
Cédez aux peintures modernes;
Rasons les ailes de pigeon.
Le bois, le métal, ni la pierre,
La houille, ne manqueront pas.
La hache obéit à l'équerre,
La truelle suit le compas.

Mais n'allons pas être moroses,
Nos chansons n'auraient plus d'écho :
Menons gaîment et vivement les choses,
Aiguillonnons le *statu quo!*

Un avenir splendide est proche,
Qui nous brûle de ses rayons;
Le rail passe à travers la roche;
Il grouille des inventions.
Plus d'obstacles, plus de distances!
La mécanique a tout dompté,
La chimie a droit à nos stances,
Poëtes de la liberté!

Mais n'allons pas être moroses,
Nos chansons n'auraient plus d'écho:
Menons gaîment et vivement les choses,
Aiguillonnons le *statu quo*!

Regardez! Ce bain sulfurique,
Où couvent de chauds éléments,
Donne à la machine électrique
Le secret de ses mouvements.
Où trouver une métaphore?
Qu'est-ce que l'aigle ou le cheval?
Le couchant se lie à l'aurore
Par un simpe fil de métal.

Mais n'allons pas être moroses,
Nos chansons n'auraient plus d'écho:
Menons gaîment et vivement les choses,
Aiguillonnons le *statu quo!*

On peut désirer de renaître;
Dans l'ombre il germe des tableaux.

L'esprit poussé veut tout connaître
Toujours les flots poussent les flots.
Dieu se révèle sur l'abime ;
Nous le flairons dans le lointain:
Montons sur la plus haute cime
Pour voir l'aube du jour divin.

Mais n'allons pas être moroses,
Nos chansons n'auraient plus d'écho:
Menons gaîment et vivement les choses,
Aiguillonnons le *statu quo!*

Allons, sceptiques, incrédules,
Borgnes, aveugles et boiteux ,
Têtes d'ânes, têtes de mules,
Debout! marchez, ouvrez les yeux!
Dieu veut, afin que chacun vive,
Unir dans un effort pareil,
L'esprit et la matière vive,
L'homme, la terre et le soleil.

Mais n'allons pas être moroses,
Nos chansons n'auraient plus d'écho :
Menons gaîment et vivement les choses.
Aiguillonnons le *statu quo!*

LA CAVE.

DÉDIÉE A BONVALLET.

D'un cœur chaud et reconnaissant,
Je m'en vais célébrer la cave :
L'escalier est roide et glissant;
Pour un buveur, c'est chose grave.
Des églises, des vieux châteaux
Rappelant les voûtes obscures,
Ses murs sont chargés de cristaux,
De champignons, de moisissures.

Dans la cave il fait bon chanter :
Sa voûte résonne;
Il y fait bien meilleur goûter
Les bons vins que nous donne
Le rouge automne.

Nous heurtons au tas des bouchons
Des tessons, des bouteilles vides;
Les rats tiennent conseil : tâchons,
La lampe en main, d'être lucides.
Au doigt ces tonneaux sonnent plein ;
Laissons ce vin dormir tranquille;

Il est encore vert, plus loin
Des crus fameux je tiens la file.

Dans la cave il fait bon chanter:
Sa voûte résonne ;
Il y fait bien meilleur goûter
Les bons vins que nous donne
Le rouge automne.

Que ce vitrail est rutilant!
Chaque bouteille ou blanche ou noire,
Qui contient le vin rouge ou blanc,
Également invite à boire:
Alicante, Porto, Xérès,
Lacryma Christi, Canaries;
On croit voir en de beaux coffrets
Étinceler des pierreries.

Dans la cave il fait bon chanter,
Sa voûte résonne :
Il y fait bien meilleur goûter
Les bons vins que nous donne
Le rouge automne.

En passant nous avons goûté
Au Constance, au Grave, au Sauterne;
Le Sillery met en gaîté,
Devant le Rhin l'on se prosterne;
Bordeaux m'ouvre un rouge sillon,
Vers cette pourpre je me hâte;

Et du Bourgogne au Roussillon
Ma trogne est couleur d'écarlate.

Dans la cave il fait bon chanter,
Sa voûte résonne.
Il y fait bien meilleur goûter
Les bons vins que nous donne
Le rouge automne.

Du Romanée et du Pomart,
Du Chambertin la dive essence,
De l'ambroisie et du nectar
M'ont révélé la jouissance.
Je suis conquérant, amoureux,
Statuaire, peintre, poëte,
Je vois Vénus; je suis heureux;
Les étoiles sont ma conquête.

Dans la cave il fait bon chanter,
Sa voûte résonne :
Il y fait bien meilleur goûter
Les bons vins que nous donne
Le rouge automne.

Dans quelque flacon bien bouché
Peut-être ma cave profonde
Garde le problème cherché
Qui fera le bonheur du monde.
Dans son caveau le plus discret,
Si quelque vérité sommeille,

En voulant la boire d'un trait,
N'allons pas casser la bouteille !

Dans la cave il fait bon chanter,
Sa voûte résonne :
Il y fait bien meilleur goûter
Les bons vins que nous donne
Le rouge automne.

Ce n'est pas sans utilité
Qu'en ma cave en tout temps je rôde ;
C'est une glacière l'été,
L'hiver, c'est une serre chaude ;
J'y vivrais et mourrais gaîment !
Sauf le dôme de la nature,
Peut-on rêver un monument
Plus beau pour une sépulture?

Dans la cave il fait bon chanter,
Sa voûte résonne :
Il y fait bien meilleur goûter
Les bons vins que nous donne
Le rouge automne.

LE GAI GARÇON.

Le gai garçon
Vit sans façon,

Et dans sa chance
A confiance;
Pour la gaîté, pour la vaillance,
Chacun veut être à l'unisson
Du gai garçon.

Est-il de race noble ou gueuse,
Vient-il des Gaulois ou des Francs?
Son pied grand et sa main rugueuse
Attestent de rudes parents.
L'épaule est largement voûtée;
Les yeux sont bleus comme un beau ciel;
Par le travail originel
La race est pétrie et domptée.

Le gai garçon
Vit sans façon,
Et dans sa chance
A confiance;
Pour la gaîté, pour la vaillance,
Chacun veut être à l'unisson
Du gai garçon.

Ses bras nus laissent voir leurs veines;
Son front où sèche la sueur,
Porte la trace de ses peines
Qui n'ont jamais aigri son cœur.
La peau semble une rude écorce,
Les cheveux sont comme du crin;

Jarrets de fer, cuisses d'airain,
Cou de taureau, telle est sa force.

Le gai garçon
Vit sans façon,
Et dans sa chance
A confiance;
Pour la gaîté, pour la vaillance,
Chacun veut être à l'unisson
Du gai garçon.

Avec tout cela bonne mine,
Bien découplé, sain et dispos,
Il fut pris par la discipline,
Et, sept ans, suivit les drapeaux.
L'Afrique a bronzé son visage
Et fait ses mains de couleur d'or;
Il en est revenu plus fort,
Mais pas plus fier, car il est sage.

Le gai garçon
Vit sans façon,
Et dans sa chance
A confiance;
Pour la gaîté, pour la vaillance,
Chacun veut être à l'unisson
Du gai garçon.

Mûrissent les champs, la prairie!
Il va moissonner ou faucher!

Sa main à la poudre aguerrie,
Mine et fait sauter le rocher.
Dans les travaux noirs des usines,
On ne connaît pas son égal;
Il dirige comme un cheval
La vapeur, âme des machines.

Le gai garçon
Vit sans façon,
Et dans sa chance
A confiance;
Pour la gaîté, pour la vaillance,
Chacun veut être à l'unisson
Du gai garçon.

Or, sa vertu n'est point morose;
Il cueillerait avec plaisir
Une fleur sur le sein de Rose,
Si Rose y voulait consentir;
Et, si le ciel un jour s'ennuie
De faire pleuvoir, et qu'enfin,
Il tombe, après de l'eau, du vin,
Il se vengera de la pluie.

Le gai garçon
Vit sans façon,
Et dans sa chance
A confiance;
Pour la gaîté, pour la vaillance,

Chacun veut être à l'unisson
Du gai garçon.

Si Rose à sa flamme s'allume,
Il va faire des nourrissons
Forts à soulever une enclume,
Dès le berceau, de gais garçons;
S'il fait des filles, je suppose
Que chacune se marîra,
Et pour d'autres continûra
Ce que pour elle aura fait Rose.

Le gai garçon
Vit sans façon,
Et dans sa chance
A confiance;
Pour la gaîté, pour la vaillance,
Chacun veut être à l'unisson
Du gai garçon.

LES INONDATIONS.

Lyon, juin 1856.

Nous étions vainqueurs en Crimée,
Et nous fêtions avec transport

Les débris de la grande armée
Qui touchait déjà notre port.
Après la guerre et la disette,
L'espoir verdoyait dans nos champs,
Et l'année étalait, coquette,
Les charmes trompeurs du printemps.

Dieu! ta colère nous décime
Par des fléaux ténébreux;
Ton bras nous tient suspendus sur l'abîme:
Pitié pour cette race infime,
Grâce pour tant de malheureux!

L'épi faisait courber la paille;
La vigne est belle, cette fois,
Et le vigneron qui la taille
Ose à peine éclaircir son bois.
Le sol délaissé, la chaumière,
Ont vu leurs hôtes revenir.
Leurs sueurs manquaient à la terre
Que leur sang ne doit plus rougir.

Dieu! ta colère nous décime
Par des fléaux ténébreux;
Ton bras nous tient suspendus sur l'abîme:
Pitié pour cette race infime,
Grâce pour tant de malheureux!

On espérait... Le vent d'Afrique
Se heurte avec le vent du Nord.

A cette secousse électrique
Toute l'atmosphère se tord.
Les neiges fondent, les nuages
Ont l'air d'un flux et d'un reflux
Qui veut engloutir ses rivages.
Les laboureurs n'espèrent plus.

Dieu ! ta colère nous décime
Par des fléaux ténébreux ;
Ton bras nous tient suspendus sur l'abîme ;
Pitié pour cette race infime,
Grâce pour tant de malheureux !

Des monts neigeux rompant les chaînes,
Les torrents comme des vautours
S'abattent sur les vastes plaines.
Les yeux sont tournés vers les tours.
Dans la nuit, les maisons s'affaissent.
Demain éclairera l'horreur
Et les traces de mort que laissent
Les grandes eaux dans leur fureur.

Dieu ! ta colère nous décime
Par des fléaux ténébreux ;
Ton bras nous tient suspendus sur l'abime :
Pitié pour cette race infime,
Grâce pour tant de malheureux !

Le Rhône, la Saône, la Loire,
Vingt autres fleuves débordés

Ont envahi le territoire.
Portez secours aux inondés!
Des spectres flottent sur l'eau brune....
Écoutez d'où partent les cris!
La Pitié, d'un rayon de lune,
Éclaire ces pâles débris.

Dieu! ta colère nous décime
Par des fléaux ténébreux!
Ton bras nous tient suspendus sur l'abîme;
Pitié pour cette race infime,
Grâce pour tant de malheureux!

L'arc-en-ciel paraît dans les nues,
Chacun s'émeut à ces douleurs;
Les nations sont accourues:
C'est un débordement des cœurs.
Que de mains on a vu se tendre
Vers tous ces réchappés des eaux.
Dieu, quand nous voulons nous entendre,
Retient dans sa main les fléaux.

Dieu! ta colère nous décime
Par des fléaux ténébreux;
Ta main nous tient suspendus sur l'abîme:
Pitié pour cette race infime,
Grâce pour tant de malheureux!

TOUT BEAU!

(1857)

Tout beau!
Ma mignonne,
Dis-nous du nouveau;
Si la ville est bonne,
Si le temps est beau;
N'attaquons personne,
Ma chanson, tout beau!

J'arrive de Chine
Où tout va très-bien,
Hormis la cuisine;
J'ai mangé du chien,
Des nids d'hirondelle!
Un Russe en rirait,
Lui qui mangerait
Nos bouts de chandelle.

Tout beau!
Ma mignonne,
Dis-nous du nouveau;
Si la ville est bonne,

Si le temps est beau ;
N'attaquons personne,
Ma chanson, tout beau !

Le Japon desserre
Ses ports; nos vaisseaux,
Bon vent d'ouest arrière,
Iront dans ses eaux;
Acier, soie et laine
Chez eux se vendront,
Nos chattes boiront
Dans leur porcelaine.

Tout beau !
Ma mignonne,
Dis-nous du nouveau ;
Si la ville est bonne,
Si le temps est beau ;
N'attaquons personne,
Ma chanson, tout beau !

L'Amérique libre
Ne peut concevoir
Une humaine fibre
Chez l'esclave noir.
L'Europe l'accuse,
C'est un faux semblant;
Du noir et du blanc
Souvent elle abuse.

Tout beau !
Ma mignonne,
Dis-nous du nouveau ;
Si la ville est bonne,
Si le temps est beau ;
N'attaquons personne,
Ma chanson, tout beau !

Espagne, Italie,
Terre de beaux-arts,
De sainte folie,
De sanglants hasards !
J'abjure les haines
De ce sol béni,
J'ai laissé mon nid
Au pays des chênes.

Tout beau !
Ma mignonne,
Dis-nous du nouveau ;
Si la ville est bonne,
Si le temps est beau ;
N'attaquons personne,
Ma chanson, tout beau !

Londres ni sa brume
Ne m'ont pas tenté,
Là, pourtant la plume
Erre en liberté ;

Espérons qu'en France
Bientôt on dira
Tout ce qu'on voudra,
Et sans défiance.

Tout beau !
Ma mignonne,
Dis-nous du nouveau ;
Si la ville est bonne,
Si le temps est beau ;
N'attaquons personne,
Ma chanson, tout beau !

Paris me rappelle :
Là, l'idée éclot
De la plus nouvelle
J'entends le grelot.
Ah ! quand on sait mettre
L'idée en chanson,
La bonne leçon !
L'air apprend la lettre.

Tout beau !
Ma mignonne,
Dis-nous du nouveau !
Si la ville est bonne,
Si le temps est beau ;
N'attaquons personne,
Ma chanson, tout beau !

Les humains s'éclairent,
Et de tous côtés,
Jamais ne brillèrent
Tant de vérités.
En vain l'ignorance
Veut tout obscurcir;
Chacun va cueillir
Le fruit de science.

Tout beau !
Ma mignonne,
Dis-nous du nouveau;
Si la ville est bonne,
Si le temps est beau;
N'attaquons personne,
Ma chanson, tout beau !

Qu'on danse, qu'on rie,
Qu'on chante à plaisir,
Grâce à l'industrie
Mère du loisir !
Vapeur, mécanique,
Électricité
Du bal enchanté
Mènent la musique.

Tout beau !
Ma mignonne,
Dis-nous du nouveau;

Si la ville est bonne,
Si le temps est beau;
N'attaquons personne,
Ma chanson, tout beau!

LA TROMPE DE CHASSE.

Mon cœur éclate mécontent;
Apportez ma trompe de chasse,
Que je joue un air palpitant,
Plein de colère et de menace!

Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse,
Il a vu ternir son plus beau fleuron,
Et meurt en criant : grâce!
Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse!

Lâchez tous les chiens du chenil,
Et, que leur meute bigarrée,
Tant que je n'aurai pas fini,
Hurle comme pour la curée!

Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse.

Il a vu ternir son plus beau fleuron,
Et meurt en criant : grâce !
Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse !

Tête basse, et la queue en l'air,
Les voilà tous sous ma fenêtre !
Inspire-moi, doux Lucifer,
Ton air le plus doux, ô mon maître !

Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse,
Il a vu ternir son plus beau fleuron,
Et meurt en criant : grâce !
Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse !

Inspire-moi des sons fêlés,
A faire pâlir les comètes,
A faire pleuvoir sur les blés
Du sang, comme au bruit des trompettes !

Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse !
Il a vu ternir son plus beau fleuron,
Et meurt en criant : grâce !
Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse !

Derrière mes mâchecoulis,
Et sous l'abri de mes tourelles

Grandissait une fleur de lis,
Ma fille, belle entre les belles.

Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse!
Il a vu ternir son plus beau fleuron,
Et meurt en criant : grâce!
Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse!

Tous mes trésors me sont ravis...
Dérouillez-vous, mes vieilles armes!
On a su faire un pont-levis,
Avec de l'or, jusqu'à ses charmes!

Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse!
Il a vu ternir son plus beau fleuron,
Et meurt en criant : grâce!
Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse!

Elle a suivi, je ne sais où,
Un haut baron de la finance;
Mon sang noir remonte à mon cou;
Ma tête blanche entre en démence.

Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse!
Il a vu ternir son plus beau fleuron,
Et meurt en criant : grâce!

Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse !

Mes chiens ! mon cœur est trépassé;
(Venez fouiller dans ma poitrine!)
Il ne bat plus, il est glacé;
Enterrez-le sous la colline.

Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse,
Il a vu ternir son plus beau fleuron,
Et meurt en criant : grâce!
Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse!

Hurlez trois jours, hurlez trois nuits,
Criez au soleil, à la lune,
A tous les astres que je suis
Mort de douleur, mais sans rancune.

Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse!
Il a vu ternir son plus beau fleuron,
Et meurt en criant : grâce!
Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse!

Si par hasard vous rencontrez
Celle qui pour de l'or se donne,
Chiens fidèles, vous lui direz :
Ton père est mort, il te pardonne!

Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse,
Il a vu ternir son plus beau fleuron,
Et meurt en criant : grâce !
Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse !

LES DIEUX.

Autour d'un festin splendide,
Tous les dieux sont réunis ;
Jupiter même y préside,
Les mortels en sont bannis :
Nos soucis, nos destinées,
Tous les projets des humains,
Nos monuments, nos années
Sont du sable entre leurs mains.

Les dieux au plaisir se livrent,
Faisons comme eux,
Et, puisque les dieux s'enivrent,
Enivrons-nous comme des dieux.

Le nectar divin ruisselle :
Nos vœux seraient mal venus,

De Mars le casque étincelle,
Et roule aux pieds de Vénus.
Junon est toujours jalouse,
Elle lance à Jupiter
Un regard sombre d'épouse;
Jupiter darde un éclair.

Les dieux au plaisir se livrent,
    Faisons comme eux,
Et, puisque les dieux s'enivrent,
Enivrons-nous comme des dieux.

Minerve apporte un message
Du beau peuple athénien;
Il est fou, Minerve est sage,
Quel peut être leur lien?
Les arts et la poésie;
Pourtant Phœbus Apollon,
Qui chez les grands dieux s'ennuie,
Rêve du sacré vallon.

Les dieux au plaisir se livrent,
    Faisons comme eux,
Et, puisque les dieux s'enivrent,
Enivrons-nous comme des dieux.

Tu manques chaste Diane,
Avec tes blancs lévriers :
La ronce de sa liane
Entrelace tes beaux pieds.

Sur sa verdoyante couche
Tu surprends Endymion,
Et tu poses sur sa bouche
Ton baiser comme un rayon.

Les dieux au plaisir se livrent,
Faisons comme eux,
Et, puisque les dieux s'enivent,
Enivrons-nous comme des dieux.

Mercure au dessert arrive
D'un temple grec de Paris;
Vénus doucement s'esquive,
Les vieillards poussent des cris.
L'Amour de ses fines flèches
A percé leurs cœurs brûlants,
On voit comme des flammèches
Jaillir de leurs crânes blancs.

Les dieux au plaisir se livrent.
Faisons comme eux,
Et, puisque les dieux s'enivrent,
Enivrons-nous comme des dieux.

Bacchus est trop bien en place
Pour en bouger de longtemps.
L'heure des vendanges passe,
Nos gosiers sont haletants;
Mais Bacchus est implacable,
Rien ne saurait le toucher,

Il est saoul et tient à table
Plus solide qu'un rocher.

Les dieux au plaisir se livrent,
Faisons comme eux,
Et, puisque les dieux s'enivrent
Enivrons-nous comme des dieux.

Platon avec Proserpine
Ont les plus brillants habits;
Ce noir couple est une mine
D'or, diamants et rubis.
Leurs topazes chrysoprases,
Dont l'Olympe est reluisant,
Feraient pâlir jusqu'aux phrases
Des poëtes d'à-présent.

Les dieux au plaisir se livrent,
Faisons comme eux,
Et, puisque les dieux s'enivrent,
Enivrons-nous comme des dieux.

L'enfer au parvis céleste
Est très-bien représenté;
Or, Neptune que j'atteste,
Dit d'un air épouvanté :
« Dieux ! une affreuse machine,
La vapeur coupe la mer ;
C'est encore une coquine
Du cerveau de Jupiter. »

Les dieux au plaisir se livrent,
Faisons comme eux,
Et, puisque les dieux s'enivrent,
Enivrons-nous comme des dieux.

Lors, frisant sa barbe bleue,
Jupiter sourit et dit :
« L'homme a supprimé la lieue
Et son audace grandit.
Il est fort, plus de reproches!
Prenons des déguisements,
Mettons de l'or dans nos poches,
Allons voir ces garnements ! »

Les dieux au plaisir se livrent,
Faisons comme eux,
Et, puisque les dieux s'enivrent,
Enivrons-nous comme des dieux.

L'ACTION.

Le sommeil de l'homme sage
De spectres n'est point troublé;
C'est l'eau du ciel qui soulage
Un pied par la marche enflé;

Le sang reprend l'équilibre,
Rafraîchi par un air pur;
Au réveil, on se sent libre,
On avance d'un pas sûr.

Quand la moelle du livre
Nous a fait libre et fort,
Il faut se hâter de suivre
Les conseils du livre d'or;
Malheur à qui s'endort!
Agir, c'est vivre;
Être inactif, c'est être déjà mort.

Chacun au but s'achemine :
Prend la plume ou le marteau;
L'un tend le bras ou l'échine,
L'autre allume son cerveau :
Si le vent souffle à la guerre,
Vite, aux armes s'élançant,
Le soldat rougit la terre
Et l'engraisse avec du sang.

Quand la moelle du livre
Nous a fait libre et fort,
Il faut se hâter de suivre
Les conseils du livre d'or;
Malheur à qui s'endort!
Agir, c'est vivre;
Être inactif, c'est être déjà mort.

Dépêchons cette besogne,
Car l'avenir nous attend.
Assez d'humaine charogne
En holocauste à Satan!
Vapeur et fils électriques,
Précurseurs des temps nouveaux,
De l'Inde aux deux Amériques
Ouvrent d'immenses travaux.

Quand la moelle du livre
Nous a fait libre et fort,
Il faut se hâter de suivre
Les conseils du livre d'or;
Malheur à qui s'endort!
Agir, c'est vivre;
Être inactif, c'est être déjà mort.

L'x algébrique et si roide
Est le point d'appui certain
Que demandait Archimède;
Le globe est dans notre main.
La planète se nivelle,
Nous tenons déjà l'éclair;
Comme l'aigle et l'hirondelle
Nous serons plus forts que l'air.

Quand la moelle du livre
Nous a fait libre et fort,
Il faut se hâter de suivre
Les conseils du livre d'or;

Malheur à qui s'endort!
Agir, c'est vivre;
Être inactif, c'est être déjà mort.

Du grand creuset de l'histoire
S'élève une odeur de sang.
Va dans ton laboratoire,
O chimiste, plus puissant!
Analyse la substance;
Au lieu de faire mourir,
Fais vivre par la science
L'homme trop longtemps martyr.

Quand la moelle du livre
Nous a fait libre et fort,
Il faut se hâter de suivre
Les conseils du livre d'or;
Malheur à qui s'endort!
Agir, c'est vivre;
Être inactif, c'est être déjà mort.

L'industrie est toute prête :
Voyez de ses noirs fourneaux
Jaillir la splendide aigrette;
Entrons dans ses arsenaux!
Dans les salons, dans les rues,
Que font les esprits, les bras?
Envoyez donc des recrues
A ces immortels combats.

Quand la moelle du livre
Nous a fait libre et fort,
Il faut se hâter de suivre
Les conseils du livre d'or;
Malheur à qui s'endort!
Agir, c'est vivre;
Être inactif, c'est être déjà mort.

Après le clairon qui crie,
La trompette, le tambour
Et la flûte qui varie
Ses éternels airs d'amour,
L'orgue unit toutes les gammes
Pour en tirer plus d'effet;
Quand donc verrons-nous les âmes
Former un accord parfait!

Quand la moelle du livre
Nous a fait libre et fort,
Il faut se hâter de suivre
Les conseils du livre d'or;
Malheur à qui s'endort!
Agir, c'est vivre;
Être inactif, c'est être déjà mort.

LE PATURAGE.

Dans les grands prés qu'on voit s'étendre
Entrecoupés de saules bleus,
Au long du fleuve, il faut entendre
Mugir les vaches et les bœufs,
De nuances tachant la plaine,
De roux, de gris, de noir, de blanc :
Leur queue avec son bout de laine
Chasse les mouches de leur flanc.

Pendant que berger et bergère
Se font des niches pour se plaire
Sous les saules du bord de l'eau,
Un autre en profite pour traire
Leur plus belle vache laitière,
En se cachant dans le troupeau.

L'œil vague, les cornes tordues
Ne prennent un air menaçant
Que si les oreilles tendues
Annoncent un danger pressant.
Le mufle est luisant, la mâchoire
Broute, rumine et va toujours,
Si ce n'est au moment de boire;
Le fanon pend, les pieds sont courts.

Pendant que berger et bergère
Se font des niches pour se plaire
Sous les saules du bord de l'eau,
Un autre en profite pour traire
Leur plus belle vache laitière,
En se cachant dans le troupeau.

Autour des grands troupeaux qui paissent
On voit les oiseaux voleter;
Les dents des ruminants leur laissent
De petits vers à becqueter.
Un essaim de bergeronnettes
Naît des pas de chaque animal,
Comme si de ces nobles bêtes
Elles ne craignaient aucun mal.

Pendant que berger et bergère
Se font des niches pour se plaire
Sous les saules du bord de l'eau,
Un autre en profite pour traire
Leur plus belle vache laitière,
En se cachant dans le troupeau.

Le veau fait une cabriole,
Le taureau, les yeux pleins de sang,
A cru voir une banderolle
Dans la cravate d'un passant.
Il se jette sur la génisse;
Pendant que l'herbe au bœuf déplaît,

La vache, tous les ans nourrice,
Traîne ses pis gonflés de lait.

Pendant que berger et bergère
Se font des niches pour se plaire
Sous les saules du bord de l'eau,
Un autre en profite pour traire
Leur plus belle vache laitière,
En se cachant dans le troupeau.

Quand la bête a son poids de graisse,
Elle tombe aux mains du boucher
Qui la tue et qui la dépèce,
Ayant eu soin de l'écorcher.
Les os, les nerfs, la corne, utiles,
Entre les mains des ouvriers,
Se façonnent en ustensiles,
Et du cuir on fait les souliers.

Pendant que berger et bergère
Se font des niches pour se plaire
Sous les saules du bord de l'eau,
Un autre en profite pour traire
Leur plus belle vache laitière,
En se cachant dans le troupeau.

Apprenons de ces belles bêtes
Le calme, à l'heure de mourir,

Quand la masse brise leurs têtes,
Elles ne semblent point souffrir.
Le soir couvre le pâturage,
Le troupeau sort de l'abreuvoir,
Et Jeanne en son rouge corsage
Le chasse à l'étable : bonsoir !

Pendant que berger et bergère
Se font des niches pour se plaire
Sous les saules du bord de l'eau,
Un autre en profite pour traire
Leur plus belle vache laitière,
En se cachant dans le troupeau.

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem..... HORACE.

Garde ton âme égale au milieu des traverses.
Quand les soucis fréquents et les peines diverses
S'abattraient sur ton cœur pour le mettre en lambeaux
Comme sur un cadavre un essaim de corbeaux;
Oppose aux becs vaincus ton âme cuirassée :
Dans une tour d'acier retranche ta pensée.
Ton corps est vulnérable et ton cœur est de chair,
Ta pensée, en revanche, est plus libre que l'air.

Quand tu verrais ton corps traîné sur une claie,
Et ton cœur déchiré ne fût-il qu'une plaie,
Tiens ton âme sereine au-dessus des douleurs
Et, par prévision, jouis de jours meilleurs.
Car une voix tonnante au fond de tes entrailles
Te dit qu'après la vie, après les funérailles,
Ton âme trouvera, tous ses liens brisés,
Une joie infinie et d'immortels baisers.

A CERTAINES ABEILLES.

Aux flancs blonds de la ruche, ioniques abeilles,
Dès que le miel ouvré pend en grappes vermeilles,
Suc embaumé des fleurs, esprit des végétaux,
Comme aux rochers sculptés le prisme des cristaux;
Les paysans unis, ardents à vous poursuivre,
S'arment de longs bâtons et d'instruments de cuivre.
Ne perdez pas sur eux vos frêles aiguillons;
Leur main s'est endurcie à creuser les sillons,
Et, pour parer vos coups, leur front hâlé se voile,
D'une bure grossière ou d'un lambeau de toile;
Laissez-leur le champ libre et fuyez sans combats!
Les chênes des forêts vous ouvrent leurs grands bras,

Dans leur tronc caverneux et sous leur verte voûte
Que votre liqueur d'or se forme goutte à goutte!
Nul ne vous troublera dans vos labeurs secrets,
Si ce n'est le rêveur errant dans les forêts,
Ou quelque blonde enfant qui, de soif épuisée,
En savourera mieux l'odorante rosée.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

CHANTS NOUVEAUX.

Paris. — Imp. de Edouard Blot, rue Saint-Louis, 46.



